

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/  
Couverture de couleur
- Covers damaged/  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/  
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/  
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/  
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

- Coloured pages/  
Pages de couleur
- Pages damaged/  
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/  
Pages détachées
- Showthrough/  
Transparence
- Quality of print varies/  
Qualité inégale de l'impression
- Continuous pagination/  
Pagination continue
- Includes index(es)/  
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /  
Le titre de l'en-tête provient:

- Title page of issue/  
Page de titre de la livraison
- Caption of issue/  
Titre de départ de la livraison
- Masthead/  
Générique (périodiques) de la livraison

- Additional comments: /  
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below /  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

B-139

VOL. 8, No 45.

OCTOBRE 1897.

PRIX 10 CENTS.

PER  
B-139

LA BONNE  
LITTÉRATURE  
PARAISANT  
LE PREMIER  
DE CHAQUE MOIS  
FRANÇAISE

MAGAZINE LITTÉRAIRE

LA SYRENE DE DINARD



LEPROHON & LEPROHON.

Libraires-Éditeurs,

No 1629, RUE NOTRE-DAME,

MONTREAL, Can.



J. ROMUALD LEPROHON

AGENT GÉNÉRAL ET SOLICITEUR POUR

“La Bonne Littérature Française”

---

LEPROHON & LEPROHON

Editeurs-Propriétaires

1629, Rue Notre-Dame, & MONTREAL, Canada.

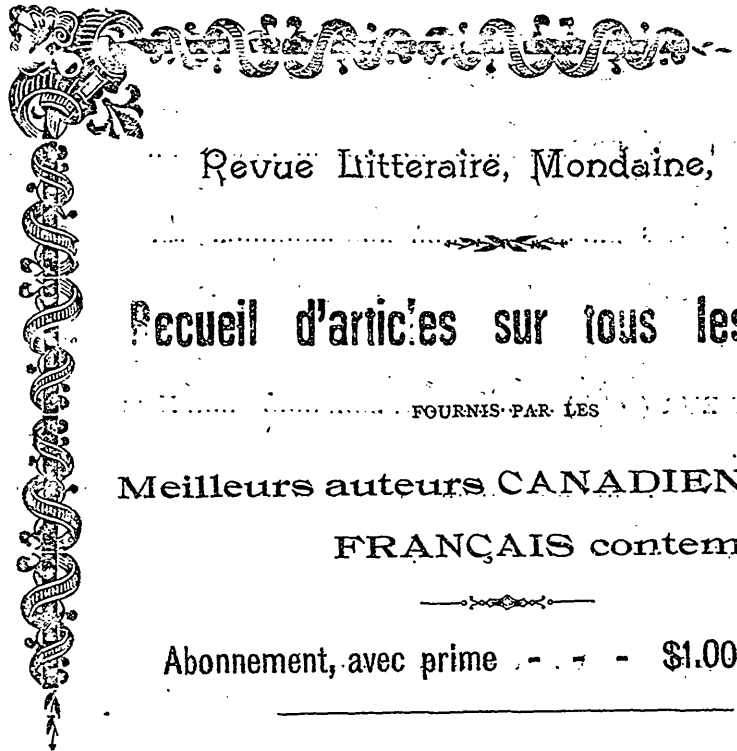
PER  
B-187

*Beauséjour*

# LA BONNE LITTÉRATURE FRANÇAISE

PARAISANT  
LE PREMIER  
DE CHAQUE MOIS

MAGAZINE LITTÉRAIRE



Revue Littéraire, Mondaine, Etc.

Recueil d'articles sur tous les sujets

FURNIS PAR LES

Meilleurs auteurs CANADIENS et  
FRANÇAIS contemporains

Abonnement, avec prime . . . - \$1.00 Par An.

LEPROHON & LEPROHON

Libraires-Éditeurs,

No 1629, RUE NOTRE-DAME,

MONTREAL, Can.





# La Bonne Littérature Française

OCTOBRE 1897

## Sommaire :

CHRONIQUE ÉTRANGÈRE.....	
COURRIER DU MOIS.....	SIMON LEVRAL
MÉPRISE.....	GILBERT DORÉ
LA GRANDE SŒUR (poésie).....	HENRI DE FORGE
RÉGINE (nouvelle).....	CHAS. DESLYS
DE TOUT UN PEU.....	

MOTS POUR RIRE, ETC.



# CHRONIQUE ÉTRANGÈRE

Une dépêche de Berlin nous a parlé mystérieusement de la découverte qu'aurait faite la police prussienne d'un complot contre l'empire allemand, complot dont le siège serait dans l'Allemagne du sud. Les membres des meilleures familles du pays et deux professeurs très connus de l'université seraient impliqués dans l'affaire. Mais s'agit-il bien d'un complot ? Il nous semble probable que la police de Berlin cherche à transformer en crimes politiques les manifestations antiprussiennes qui ont eu lieu récemment dans l'Allemagne du sud et qui étaient provoquées par l'instabilité des idées et les tendances autocratiques dans le gouvernement intérieur de l'Allemagne !

Oui, en dépit de ses allures autoritaires et superbes, comme de ses prétentions à l'autocratie de droit divin, l'empereur d'Allemagne est critiqué à outrance, et son impuissance est périodiquement révélée et mise en lumière par des incidents qui frisent le scandale. Un jour, c'est le procès Tausch et l'acquiescement de l'accusé ; le lendemain, c'est quelque polémique acerbe des *Nouvelles* de Hambourg et quelque coup de boutoir cruel, et sans pitié, du solitaire de Friedrichsruhe ; une autre fois, c'est un défi arrogant et motivé de Bebel, ou l'article si dur, et si fort dans sa modération même, d'un conservateur aussi connu, d'un partisan des prérogatives de l'État aussi déterminé que M. Reinhold, professeur d'économie politique à l'université de Berlin.

Nous avons cité M. Reinhold et son compte-rendu de la situation allemande. Relevons, à titre de documents, quelques unes des formules les plus graves de cet article que toute l'Allemagne a lu, discuté, commenté. "En Allemagne, dit M. Reinhold, sous l'empire d'une politique qui méconnaît le droit naturel d'un peuple libre, on a fait naître récemment un état de choses malsain." Et plus loin : "C'est ainsi qu'on rejette peu à peu un peuple patient, il est vrai, mais chez lequel grandit de jour en jour le sentiment de son droit et de sa dignité, dans une opposition croissante aux institutions de l'État." Et encore : "Lors des prochaines élections, on constatera, fait inusité, que l'Allemagne unanime n'a qu'une pensée : le peuple mécontent fera front sans hésitation contre le pouvoir gouvernemental." Et enfin, pour quatrième et dernière citation : "Pour se rendre compte des conséquences de la politique que j'ai caractérisée, il faut être en contact avec l'Allemagne du sud. Je suis profondément ému de l'état d'esprit qui s'y manifeste. On y éprouve à l'égard de la Prusse une antipathie à peine croyable, qui rappelle d'autres époques et de tristes temps."

Voilà les symptômes d'un état d'âme dont il ne faut certes exagérer ni la portée immédiate ni le danger pour le pouvoir impérial, mais qu'il importe aussi de bien connaître pour s'expliquer, avec les embarras et les incertitudes de Guillaume, les crises ministérielles qui en sont la fréquente et inévitable conséquence. Le problème en face duquel se trouve l'empereur d'Allemagne commence donc à ressembler quelque peu à celui qui cause en ce moment même tant de difficultés à François-Joseph et à ses ministres. Chez les vainqueurs comme chez les vaincus de Sadowa, chez l'une comme chez l'autre des deux associées germaniques de la triple alliance, les embarras intérieurs vont chaque jour se compliquant, se multipliant, s'aggravant. La crise est à l'état aigu et à l'état chronique. Guillaume II s'en distrait par de brillantes et téméraires chevauchées de grandes manœuvres ou par des allocutions lyriques. Mais ces diversions n'avancent point les choses et ne facilitent en rien la tâche de plus en plus ardue qui incombe à l'empereur et à son chancelier.

\* \* \*

Le gouvernement français vient de terminer, avec un succès dont il faut le féliciter, de longues et difficiles négociations entamées par lui depuis près de deux années et qui libèrent définitivement la Tunisie, et par conséquent la France, de toutes les entraves que le traité de Bardo avait maintenues, personne ne pouvant à ce moment les annuler.

M. Hanotaux a signé avec sir Edmund Monson, ambassadeur de la reine Victoria, un arrangement en vertu duquel le traité perpétuel que l'Angleterre avait conclu avec la

Tunisie en 1875, avant le protectorat français, disparaît pour faire place à un régime nouveau.

C'est la conclusion, depuis longtemps souhaitée, des pourparlers qui avaient été entamées avec le même succès auprès des autres puissances pour arriver à l'abolition définitive des capitulations en Tunisie. M. Hanotaux avait d'abord conclu, on se le rappelle, une première convention à ce sujet avec l'Autriche-Hongrie, en 1896, puis avec l'Italie, avec la Suède et la Norvège, etc., et toutes les puissances européennes. L'Angleterre, qui trouvait des avantages considérables dans le maintien des capitulations et dans le traitement, qui lui était assuré, de la nation la plus favorisée, avait opposé la résistance la plus longue, et empêché, par cette résistance, la France et la Tunisie de devenir maîtresse de leur situation commerciale.

Ces difficultés sont désormais résolues. En échange de la concession que l'Angleterre fait à la France en renonçant à un traité valable à perpétuité, la Tunisie prend l'engagement de ne pas frapper pendant une période de quinze années les cotonnades anglaises d'un droit plus fort que cinq pour cent de leur valeur. En 1913, la France recouvre, même sur cet article, sa pleine liberté d'action.

Cet heureux dénouement d'une situation difficile est accueilli en France, par les partisans de l'alliance anglaise, comme une nouvelle preuve de la possibilité d'un rapprochement entre les deux pays. Un journal de Paris exprime l'opinion que la France et l'Angleterre doivent être alliées et qu'alors même que, par sa politique, le gouvernement rendrait impossible une alliance entre la France et l'Angleterre, le devoir de la première de ces puissances serait de décliner toute alliance qui serait dirigée contre la seconde. C'est ainsi, on s'en souvient, que parlait jadis M. Clémenceau à l'époque où il passait pour être au mieux avec l'ambassadeur d'Angleterre à Paris.

Mais sans vouloir rappeler des faits qui ne devraient pas être ignorés, sur quoi se base-t-on pour recommander l'alliance anglaise comme préférable à celle que, par une admirable évolution de l'histoire, l'empereur de Russie et le président de la république française viennent de conclure aux applaudissements des deux nations? Est-ce sur le désir que témoigneraient les Anglais de cette alliance? Mais ce désir n'existe pas. Quel est, en effet, le langage que nous entendons depuis longtemps et surtout depuis les fêtes du jubilé? Nous entendons revendiquer comme un honneur et comme une force le "splendide isolement" dans lequel se trouve l'Angleterre, entourée de colonies qu'elle a fondées et dont parfois elle semble accueillir les protestations de fidélité avec une naïve surprise. Si, dans la masse du peuple, on a des sentiments de sympathie pour la France et d'aversion pour l'Allemagne, ces sentiments ne sont pas ceux d'une cour où l'allemand est la langue presque maternelle, et qui jadis faisait des vœux pour cette unification de l'Allemagne que les malheurs de la France ont faite.

Quand des Anglais sincères et ardents ont fondé, il y a quelques mois, une société au nom français, "l'Entente cordiale", dont nous avons enregistré les manifestations, a-t-on vu la foule se presser au meeting des Anglais amis de la France? Quelle attitude ont eue les journaux de Londres, sinon celle d'une froide indifférence? Le résultat de la visite du président de la république en Russie a surpris les Anglais, et leur émoi s'accuse sous leurs airs ironiques. Ils s'écrient maintenant: "Hé quoi! vous vous tourneriez contre nous! Mais voyez combien nous achetons de vos produits. Craignez que, poussés à bout, nous ne nous livrions à des représailles. Le libre échange n'est plus pour nous un principe. Il y a en Angleterre un parti protectionniste."

La vérité, c'est qu'il y a entre l'Angleterre et la France plus d'une question qu'il faut résoudre en dehors de la question de Tunis. M. Gladstone le sentait bien quand, à l'invitation de se joindre à "l'Entente cordiale", il répondait en conseillant de donner à la France les satisfactions qu'elle attend en Egypte. Mais ce n'est pas seulement en Egypte que s'accuse la politique anglaise, c'est à Constantinople, sur le Niger, dans le Soudan et au Siam. Elle est, d'ailleurs, la première à souffrir de cette politique. Elle ne l'avoue pas et se retranche dans son invincible orgueil.

Ce n'est pas à la France à faire les premiers pas.

# R E G I N E

## I

—Quelle est cette jeune personne ?... questionna le fils dont les yeux s'étaient dirigés, à travers la fenêtre entr'ouverte, vers l'issue d'une des allées du parc aboutissant au jardin tout en fleurs.

—C'est la demoiselle de compagnie que mes lettres t'annonçaient, répondit la mère.

—Je me souviens !... fit-il ; tu as enfin trouvé...

Elle acheva la phrase :

—Ce que je cherchais... et même autre chose encore que je n'espérais plus, dit-elle avec un mystérieux sourire.

—Que signifie, mère ?... Il y a donc une histoire... un secret ?...

—Oui... mais qui s'expliquera plus tard. Causons de toi, mon enfant. Après dix-huit mois de séparation, c'est bien le moins que je t'embrasse encore !...

Leur émotion, leur joie, leurs caresses, attestaient une de ces affections sans partage, un de ces bonheurs sans mélange, qui restent dans la mémoire comme le meilleur des souvenirs de la jeunesse et sont la plus douce récompense de l'âge mûr.

Madame Darcey, depuis longtemps veuve, avait été, pour ainsi dire, la mère et le père de son fils. S'il était un homme accompli, distingué, remarquable à tous égards, c'était grâce à l'enseignement, à l'exemple qu'elle avait su lui donner. Elle approchait de la soixantaine, et conservait encore, sous des cheveux blancs comme neige, cette beauté morale qui résiste même aux chagrins. C'était une femme de tête et de cœur.

À la mort de son mari, créateur d'une industrie importante, elle l'avait remplacé, avec l'aide et le dévouement d'un habile contre-maître, qui devint plus tard l'associé de son fils Edouard. Il avait vingt-sept ans, il revenait de l'exposition de Philadelphie.

—Bonne mère, lui dit-il, tu ne m'en veux donc pas d'avoir prolongé mon voyage... et, par conséquent, ta solitude...

—Oh ! je n'étais plus seule, répliqua-t-elle en désignant à son tour la jeune fille, qui disparaissait après avoir traversé le parterre, par un chemin contournant la maison.

La distance et, plus encore, l'ombrelle dont elle s'abritait contre les rayons du soleil de juin n'avaient pas permis au jeune homme de distinguer ses traits.

—Une gracieuse tournure !... murmura-t-il.

Puis, l'entretien reprenant son cours :

—L'Amérique, dit-il, m'a vivement intéressé : d'abord au point de vue industriel, et j'en rapporte divers projets d'amélioration qui, je l'espère, seront approuvés par qui de droit...

—Bien ! fit madame Darcey, j'aime à te voir songer à l'usine...

—Oh ! oh ! l'interrompit son fils, tu sais bien que ce n'était pas là mon idéal..., et que si l'occasion s'offrait de céder ma part à quelque plus digne...

—Edouard ! se récria la mère avec un accent de reproche.

—Pardon ! reprit-il avec une respectueuse tendresse, mais nous sommes riches, et tu me marieras richement quelque jour. Oh ! je te sais très ambitieuse à cet égard. J'accepte d'avance l'héritière que tu me choisiras... Tu vois, je suis raisonnable... Mais pourquoi me contraindre à gagner de l'argent ?... toujours de l'argent !

—Parce que la fortune donne le pouvoir de faire le bien, répliqua madame Darcey, parce que le travail est la loi de tous les temps, surtout du nôtre... Que ferais-tu de ton oisiveté ?

—Mais je ne resterais pas inactif, ma mère... Tu le sais, mes goûts sont artistiques... Je crayonne un peu, j'adore la musique...

En ce moment même, dans le salon voisin, le piano fit entendre un brillant prélude. Puis, la *Marche turque*, exécutée de main de maître...

Edouard s'était arrêté, prêtant l'oreille. Sa mère se taisait.

Aux derniers accords, il demanda tout bas :

—C'est elle ?

—Oui ! fut-il répondu de même.

—Mais c'est une virtuose que tu as pour compagne...

—N'exagérons rien. Elle est de Lausanne, où l'éducation féminine ne laisse rien à désirer. Sous tous les rapports, celle de Régine est parfaite...

—Ah !... elle s'appelle Régine !

—Un joli nom, n'est ce pas ?... Quand un heureux hasard me l'a fait rencontrer, elle donnait des leçons pour soutenir sa mère, venue à Paris dans l'espoir d'y guérir un mal auquel je l'ai vue succomber, laissant l'orpheline sans appui, presque sans ressources...

—Pauvre enfant !... murmura le fils.

La pianiste, qui venait de prendre un instant de repos, attaqua l'ouverture de *Guillaume Tell* avec un art, un sentiment musical si bien à la hauteur de ce chef-d'œuvre que, même après que les dernières notes de l'andante se furent éteintes, Edouard, retenant son souffle, écoutait encore.

—Elle se croit seule, dit Mme Darcey. Je l'avais congédiée, j'allais sortir quand tu m'a surprise par ton retour imprévu. Nous ne t'attendions que dans quelques jours. Je vais vous présenter l'un à l'autre. Mais sache-le d'avance, sa mère, en mourant, me l'a confiée. J'ai promis qu'elle serait un jour ma fille. Il te faudra l'accueillir et la considérer comme une sœur.

—Je m'y engage. Attends !

L'allegro commençait. A la fin, madame Darcey se montra tout à coup.

## II

—Régine, dit-elle, voici mon fils... Edouard, voici celle qui m'a consolée de ta trop longue absence...

Il s'inclina, plus troublé qu'elle-même. C'était une de ces jeunes Vaudoises que l'habitude d'une sage liberté rend si franchement avenantes.

Les avez-vous parfois remarquées, au bord de ce lac dont l'azur n'est pas moins limpide que leur regard chaste et loyal ? Simplement vêtues, gracieuses sans coquetterie ni hardiesse, elles ont la fraîcheur de la rose des Alpes, elles ont la pureté de la *jung-frau*.

Telle était Régine. Irrégulièrement jolie, elle n'éblouissait pas, elle charmait. Rien de doux comme ses beaux yeux bleus, rien de bon comme son candide sourire aux dents blanches. Ses cheveux abondants et fins, d'un châtain clair tournant au blond, avaient des reflets dorés sur les tempes. L'intelligence, la cordialité, l'enjouement animaient son visage expressif et fier, quoique bienveillant et modeste. Son ingénuité ne l'empêchait pas d'avoir conscience de sa vertu, de sa force, ajouterons-nous, car les exercices gymnastiques font partie de l'enseignement obligatoire des jeunes Suissesses. La nôtre était grande, svelte, épanouie, agile. Il y avait dans ses moindres mouvements de l'aisance, de la santé, de la vrai jeunesse. Elle n'avait pas vingt ans.

—Monsieur, dit-elle au fils de la maison, vous avez la meilleure des mères...

—Nous avons..., rectifia-t-il, et c'est un frère aîné qui vous tend la main...

Elle y mit bravement la sienne, et, comme s'ils se fussent connus depuis des années, on causa.

De la Suisse, où il avait voyagé ; de Mozart, de Beethoven et des grands maîtres de l'école française, pour lesquels il professait une patriotique admiration. Il était assez bon musicien. Tour à tour on se mit au piano. Le repas fut des plus gais. La soirée s'écoula comme par enchantement.

Qui répondrait que, dès cette première soirée passée sous le même toit, le poétique souvenir de Régine ne traversa pas les rêves d'Edouard ?

Il descendit de bonne heure au jardin. Elle s'y trouvait déjà, moissonnant parmi les corbeilles pour les vases du salon. Elle aimait, elle connaissait toutes les plantes. Quel enfant de l'Helvétie, depuis Jean-Jacques, n'est pas un peu botaniste ?

Au milieu de cette efflorescence printanière, sous ce riant soleil matinal, Régine était elle-même un matin, elle-même un printemps. Sur son frais visage, qu'abritait un simple chapeau de paille, le coloris n'était pas moins délicat que celui des roses rassemblées dans ses mains. On y voyait aussi des gouttes de rosée.

Et, respirant le parfum dans l'air, on pouvait se demander : D'où s'émane-t-il ? est-ce du bouquet ?

Sous cette impression, notre héros se dirigea vers la gare.

Nous ne l'avons pas dit, la scène se passe dans une délicieuse propriété des environs de Paris. Edouard allait à l'usine.

Il en revint avant l'heure du dîner. On ne l'attendait que le soir.

—Mais, dit-il, c'est si bon de se retrouver en famille !

En effet, l'intimité s'était si spontanément établie, qu'à la fin de cette seconde journée, en prenant congé l'un de l'autre, ils se dirent, lui : " Bonsoir, petite sœur !" elle : " Bonne nuit, monsieur mon frère !"

Quant à madame Darcey, les embrassant tour à tour, elle disait :

—Mes enfants !

Un mois se passa. Chaque matin le jeune industriel partait régulièrement pour la fabrique, où les perfectionnements dont il avait eu l'initiative réclamaient, disait-il, sa surveillance assidue ; et comme madame Darcey le complimentait un soir de cette exactitude :

—Tu m'as converti ! répondit-il, et les affaires ne me semblent plus aussi prosaïques. Diriger une grande exploitation, enrichir son pays par de nouvelles découvertes, être l'un des capitaines de l'armée du progrès, avoir pour soldats des centaines d'ouvriers qu'on moralise et qu'on aime... Mais c'est un noble emploi de la jeunesse... et qui doit peut-être lui mériter sous certain rapport, un peu plus d'indépendance...

—Où donc en veux-tu venir ? questionna la mère.

Il s'était assis auprès d'elle. Il lui prit les deux mains, et les yeux dans ses yeux, du même ton de câlinerie que lorsqu'il était enfant :

—Je pensais, dit-il, que celui-là qui double ses revenus par le travail s'affranchit du préjugé des grosses dots, et peut écouter plus librement la voix de son cœur... Toi-même, qui comptais te montrer exigeante...

—Très exigeante ! l'interrompit-elle. Mais nous reprendrons plus tard cet entretien... Voici Régine !

Le nuage qui venait de passer sur le front d'Edouard se dissipa promptement. En présence de sa sœur adoptive, quel souci n'eût-il pas oublié ! Chaque jour il découvrait en elle une grâce, un mérite, un attrait de plus, quelque nouveau trésor d'esprit et de bonté, quelque touchante raison de l'estimer et de la chérir encore davantage.

Elle lui témoignait une égale sympathie. Leurs goûts, leurs sentiments étaient les mêmes. Ils se surprenaient les mêmes pensées. Une familiarité pleine d'abandon, mille liens invisibles les captivaient, les enchaînaient l'un à l'autre.

Parfois un élan contenu, la voix un peu tremblante, les yeux plus brillants d'Edouard révélaient de sa part un trouble intérieur. Quand à Régine, rien encore ne troublait sa confiance ingénue, inaltérable sérénité.

La mère semblait heureuse de ce bonheur. Loin d'y voir un danger, elle s'y plaisait, et parfois même avec un sourire étrange.

Elle ne tarda pas à remarquer chez son fils un certain changement. Il restait plusieurs jours sans paraître à la villa. Les affaires, peut-être aussi les plaisirs, le retenaient à Paris. Il prétextait la nécessité d'un voyage en Angleterre. Au retour, son attitude n'était plus la même, surtout vis-à-vis de la demoiselle de compagnie. Il l'évitait maintenant. Il était triste.

La jeune fille s'affligea de ce refroidissement inexplicable. On put lire dans ses yeux cette pensée :

—Mais qu'a-t-il donc ?... Que lui ai-je fait ?... Il ne m'aime donc plus ?...

Un soir enfin, comme se décidant tout à coup, Edouard dit à sa mère :

—Il faut que je te parle... à toi seule..., une confidence !...

Ce même sourire que nous avons déjà signalé passa sur les lèvres de madame Darcey. Elle se tourna vers Régine, et plus affectueusement encore que d'habitude :

—Laisse-nous, mon enfant !... lui dit-elle, mais ne t'éloigne pas... Je te rappellerai bientôt...

Etonnée, vaguement inquiète, la jeune fille disparut.

La mère s'adressant alors à son fils :

—Parle... je t'écoute.

## III

Nous sommes dans le petit salon de madame Darcy. Ameublement et tentures sévères. Un seul tableau, le portrait de son mari

Elle le regarde, elle semble évoquer son ombre pour prendre part à cet entretien, qui ne la surprend pas, qui peut-être réalise une secrète espérance.

Son fils est pâle. Une émotion l'opprime. On sent des larmes dans ses yeux, dans sa voix.

Il a suivi la direction du regard maternel, et, désignant à son tour le portrait :

— C'est à lui, commence-t-il avec l'accent d'un pieux souvenir, c'est à mon père aussi que je vais ouvrir mon cœur. Il doit y lire le secret qui me rend si malheureux. Mais toi, ma mère, comment ne l'as-tu pas pressenti? Comment, après avoir apprécié celle dont je n'ose plus prononcer le nom, comment ne t'es-tu pas dit que mon amitié pour elle deviendrait bientôt de l'amour?

— C'est bien de Régine que tu me parles, n'est-ce pas? interrogea madame Darcey, grave, mais encourageante.

— Oui!... Quelle autre m'aurait à ce point charmé! Je ne lui ai rien dit!... Rien dans mes paroles ni dans mon regard ne lui a fait soupçonner ce que je me cachais à moi-même... Oh! ton fils a bien lutté, va, pour t'épargner cet aveu, ce chagrin... Je voulais m'étourdir, je voulais l'oublier... Non! non! c'est impossible!... Il faut que je parte, et que je sois seul à souffrir... Pendant mon absence, tu la doteras, tu la marieras...

Edouard avait trop présumé de sa résolution. La force, à ce dernier mot, lui manqua. Il eut un geste, un cri de désespoir pour le démentir :

— Ne m'écoute pas!... ne me crois pas!... J'en mourrais!... car cet amour-là c'est ma vie!... Je l'aime comme un fou, ma mère! Entends-tu bien? Je l'aime, je l'aime!...

Et, sanglotant, palpitant, il la suppliait à mains jointes.

— Calme-toi!... voyons! calme-toi! mon enfant!... lui dit-elle d'une voix attendrie, avec toutes sortes de caresses. Oui, je comprends, tu te rappelles mon ambition, mes exigences... Eh! mais, sous bien des rapports, il me semble que je ne pouvais souhaiter mieux...

— Assurément! l'interrompit-il avec un éclair dans les yeux qui s'éteignit aussitôt. Mais elle est pauvre, et jamais tu ne consentiras à me la donner pour femme...

Elle lui prit la tête à deux mains, et le baisant au front :

— Qui sait? répliqua-t-elle, on n'est peut-être pas aussi bourgeoise que tu le supposes...

Déjà cette exclamation s'échappait des lèvres d'Edouard :

— Que dis-tu? prends garde! Un faux espoir me tuerait!

— Tu vivras pour être heureux! lui dit sa mère. Mais souviens-toi donc! Ne t'ai-je pas laissé entrevoir qu'il y avait un secret?... Ce secret, le moment est venu pour elle et pour toi de le connaître. Votre amour, je le désirais... Je l'ai vu naître et grandir avec joie... Il comble tous mes vœux... Ingrat! mais si c'était précisément la fiancée que je te destine!

Il s'était relevé, délirant, radieux, incrédule encore.

— Mais je rêve! balbutia-t-il, je rêve!

— Ne te réveille pas! conclut-elle, entre là... écoute ce qui va se dire entre elle et moi... Tu ne tarderas pas à comprendre que, s'il y avait un obstacle, un refus... ce qu'à Dieu ne plaise!... il ne viendra pas de ta mère...

— De qui donc alors?

— Attends!... obéis!... silence!

Elle venait d'ouvrir une autre porte, masquée par d'épaisses tentures, derrière lesquelles elle poussait doucement son fils éperdu.

Puis, rentrant seule dans le boudoir, elle sonna sa femme de chambre.

— Priez mademoiselle Régine de venir ici, lui dit-elle, je l'attends.

Madame Darcey s'était assise, et, la tête penchée sur sa poitrine, elle se recueillait, elle priait, comme au moment d'une épreuve.

Régine parut sur le seuil.

Edouard, de l'autre côté de la tapisserie, comprimait les battements de son cœur. Invisible, il allait tout voir et tout entendre.

## IV

Jamais la jeune Vaudoise ne s'était montrée plus jolie, plus charmante.

Elle consiaa du premier regard que Edouard n'était plus là.

—Il vient de partir, dit la mère, après une révélation... dont tu me vois encore tout émue...

—En effet !... vous arriverait-il un malheur?... questionna la jeune fille avec un craintif intérêt.

—Non, répondit madame Darcey ; ce sera peut être tout le contraire... Rassure-toi... il s'agit d'une amie, d'une parente, qui me demande un conseil, et j'espère que tu me viendras en aide...

—Moi !

—Toi-même, mon enfant... Oh ! je sais, tu es bien jeune encore, mais ton esprit sensé, tes généreux instincts me sont une garantie valant l'expérience. Du reste, la question qui me préoccupe est une de celles qui se jugent avec le cœur, et le tien, Régine, est un trésor de lumière... Il s'agit d'un mariage...

Assieds-toi là... en face de moi... Ecoute.

Puis, après un silence et regardant parfois le portrait :

—Cette parente, commença t-elle, se trouve dans une situation qui n'est pas sans analogie avec la mienne. Elle est riche, et sa fortune lui vient de son mari, un grand industriel, mais dont le début ne fut pas heureux. Il éprouva de cruels revers, que rien ne faisait pressentir. La fuite d'un banquier, d'un indigne ami, lui porta le dernier coup. Il dut suspendre ses paiements. C'était plus que la ruine, c'était la faillite.

—Ah ! fit Régine, le malheureux !... Il avait peut-être des enfants, une femme ?

—Oui, reprit madame Darcey, une femme qui releva son courage. C'était un de ces négociants intègres qui ne savent marcher que la tête haute et sans rien devoir à personne. Il voulait se tuer, il lui disait : "Mourons ensemble !" Elle lui répondit : "Vivons et travaillons pour payer nos dettes !"

—Ah ! s'écria la jeune fille, ah ! c'était bien ! Le ciel leur devait une revanche !

—Il l'accorda, répondit la mère d'Edouard. Dix ans plus tard, une réhabilitation publique, éclatante, couronnait ses efforts... Mais avaient été tels que sa santé se trouvait gravement compromise... Pour racheter son honneur, il avait donné sa vie... Il mourut entouré d'estime, et cependant avec un regret...

—Quel regret ?

—Celui de n'avoir pu rembourser l'un de ses créanciers... l'ingénieur de sa première usine... Un jeune homme de talent que nous avons connu, mon mari et moi, que nous aimions comme un fils... Par excès de délicatesse, il avait disparu, il s'était expatrié, ne réclamant pas même un apport de vingt mille francs, son unique patrimoine, qui s'était trouvé compris dans le naufrage... C'était un orphelin... Plus de famille, aucun parent qui pût indiquer sa trace. Vainement on l'appelait, on l'attendait... Rien !... pas un indice !... Le mourant avait dit à sa femme : " Cherche ! cherche toujours... et si tu le retrouves, acquittés-nous envers lui, non-seulement de la somme et des intérêts qui continueront de s'accroître dans notre industrie... il en est l'associé... mais surtout du généreux abandon que lui inspira son dévouement... C'est une créance plus sacrée que toutes les autres, celle là... c'est la dette du cœur !" Tels furent ses derniers mots, son vœu suprême..., et, comme sa femme lui jura de l'accomplir, il mourut tranquille.

—Et, demanda Régine, que gagnait l'émotion croissante de madame Darcey, fut-elle plus heureuse dans ses recherches ?

—Hélas ! non... Dieu sait pourtant qu'elle n'épargna pas sa peine ! Des années se passèrent. La somme s'augmentait, pieusement réservée. Quant aux revenus : " Il n'est plus de ce monde !" pensait-elle, et l'associant à ses bonnes œuvres, elle ajoutait : " C'est la part du mort, que ce soit la part des pauvres !" Ah ! tu vas le comprendre, c'était un instinct d'en haut qui la guidait.

—Elle a donc enfin trouvé...

—Oui ! un jour son médecin, qui parfois lui signalait de secrètes et fières infortunes, parla d'une de ses clientes... trop pauvre pour payer l'opération qui peut-être lui sauverait la vie... Un des princes de la science pouvait seul la réussir... C'était une étrangère, une de tes compatriotes, Régine... Ah ! ce souvenir t'a frappée... Je le lis dans tes yeux.



En effet, tremblante et pâle, les lèvres entr'ouvertes, le regard mouillé de larmes, Régine se sentait captivée, dominée par ce récit au point qu'elle n'osait plus, qu'elle ne pouvait plus l'interrompre.

—Son nom, poursuivit la mère d'Edouard, venait de réveiller un espoir endormi... Il allait enfin se réaliser... Cette pauvre malade, c'était la femme, c'était la veuve de celui qu'on avait tant cherché. Pour toute ressource, les leçons de sa fille, qui bientôt resterait orpheline.

—Madame ! s'écria Régine, madame, c'est notre histoire...

Déjà sa mère adoptive, d'une voix pleine de tendresse, achevait ainsi :

—Souviens-toi !... Les deux veuves restèrent seules... Celle qui allait mourir reçut la confiance de l'autre, qui lui promit que tu serais sa fille... sa fille ! Ah ! dès qu'il lui fut permis de te mieux connaître, une secrète espérance grandit dans son cœur... Elle avait un fils... Il revint... Je me rappelle encore sa première impression... Tu l'avais charmé... Je laissai ce sentiment devenir de l'amour... Il vient de m'en faire l'aveu... Tout à l'heure il était là, me suppliait de vous unir, doutant de son bonheur, car il ne savait rien... mais il a tout entendu... Tiens ! regarde !

Il tombait à ses pieds.

—Régine !... Ah !... c'est Dieu qui nous a rapprochés !... Je t'aime !

Eperdue, défaillante, une main dans celles d'Edouard qui la couvrait de baisers, Régine trouva son appui, son refuge dans les bras de madame Darcey.

—Ma mère !... ah !... ma mère !

Elle, ses yeux en larmes vers le portrait :

—Es-tu content ?... J'ai payé ta dette.

CHAS. DESLYS.

---

## DE TOUT UN PEU

---

Quand une cour est pavée et que l'herbe y pousse entre les pavés, l'effet est désastreux.

Mais c'est toute une affaire que d'arracher cette herbe ; il faut employer des gens n'ayant rien de mieux à faire et qui, dès qu'ils ont atteint une certaine habileté dans leur métier, se syndiquent et établissent des tarifs regrettables.

Il vaut infiniment mieux recourir aux artifices de la chimie. Ils consistent soit à semer du tan entre les pavés, soit, après avoir gratté les joints, à y couler du goudron de houille. L'herbe folle est absolument maîtrisée par ces deux procédés.

Que deviennent les vieux souliers, lorsque après avoir passé de pied en pied, ils terminent, au sein des choses innomables, leur laborieuse et kilométrique carrière ?

L'industrie moderne ne pouvait laisser de côté un si important déchet.

En Amérique, on découpe les vieux souliers, on les manipule, on les met en pâte, on en fait du cuir artificiel, rappelant vaguement le cuir de Cordoue ; un peu de gaufrage, beaucoup de bon marché, et voilà le vieux soulier rentré dans les usages de la vie.

En France, d'après ce que nous apprend l'*Ingenieur civil*, on se contente, paraît-il, de recouvrir avec cet enduit les malles et les sacs de voyage.

Une autre industrie, assez prospère, consiste en la transformation des vieux souliers en souliers neufs ; c'est la principale occupation à laquelle se livrent les militaires internés à la prison de Montpellier.

Le plus grand nombre des vieux souliers est fourni par l'Espagne. On les découpe et on arrache tous les clous, puis les morceaux sont mis à tremper dans l'eau pour les assouplir un peu, et on y taille à l'emporte-pièce des empeignes de souliers d'enfants ou de fillettes. La semelle est également utilisée de la sorte. Les plus petits morceaux sont employés pour faire les talons Louis XV, qui furent si à la mode il y a quelques

années. Les morceaux un peu plus grands et amincis forment les semelles de souliers de bébés.

Quand aux clous, avec un aimant on sépare ceux de fer de ceux de cuivre et ces derniers se vendent un prix encore assez élevé.

Les dernières rognures, les débris qu'on balaye ne sont pas encore transformés en cuir de Cordoue, mais ils forment un engrais très-recherché par certains agriculteurs.

L'industrie est constamment à la recherche de moyens d'utilisation de la sciure de bois de sapin ou de hêtre, quelle produit en abondance et dont on ne peut guère se débarrasser qu'en la brûlant dans des fours spéciaux assez compliqués.

Il est bon de signaler que l'on peut en faire du bois-pierre en mélangeant bien la sciure avec de la magnésie en poudre et du chlorure de magnésium dans la proportion de 2 contre 1.

On humecte ensuite le mélange avec un arrosoir et la pâte obtenue peut se mouler de toutes sortes de façon ; elle se désolide à l'air et fournit des matériaux durs et peu inflammables qui peuvent rendre des services, notamment comme revêtements.

—:o:—:o:—

## COURRIER DU MOIS

Le roi de Siam peut dire, sans se flatter — et sans nous flatter, — qu'il a été galamment reçu chez nous, tant à Paris qu'à Versailles. On lui a fait les honneurs de notre incomparable capitale avec toutes sortes de bonnes grâces de la part de la population parisienne. Elle a été pour ce souverain très exotique, qui ne parle pas notre langue, qui ne possède d'autre idiome européen que l'anglais, et qui nous arrivait avec la réputation d'un anglo-mané à trente-deux carats, très empressée et pleine de tact en sa curiosité bienveillante.

Les merveilles de Versailles, plus incomparables encore que celles de Paris, (sa magnifique Tour Eiffel comprise, qui a le don de fasciner les royaux visiteurs venus de loin), ont produit sur l'esprit de ce potentat une impression particulièrement grandiose et profonde.

Avant d'avoir vu Versailles, — ce sont ses propres paroles, — il ignorait ce qui est vraiment grand, ce qui est réellement beau. Le palais, les jardins, les galeries superbes, ornées de ce que l'art a de plus précieux, les bassins magnifiques aux eaux jaillissantes, que ne donnerait-il pas pour jouir de ces splendeurs à Bangkok !

Ce qui l'a plus étonné que la vue de ces merveilles, c'est que le chef de l'Etat se contente de loger à l'Elysée, tandis que le palais de Louis XIV demeure inoccupé. Sa Majesté Chulalongkorn a exprimé spontanément et tout haut ce sentiment de surprise.

Que voulez-vous ? un souverain absolu de l'Extrême-Asie a beau être un homme intelligent et instruit, ce qui est le cas du roi de Siam, son cerveau demeure réfractaire à l'idée nette de ce que peut, de ce que doit être le président d'une république constitutionnelle.

Mais ce qui l'a le plus émerveillé c'est, vous n'avez pas de peine à le croire, la superbe revue militaire de 70,000 hommes dont M. Félix Faure lui a fait les honneurs.

\* \* \*

Pour un monarque asiatique, la force passe avant tout. Notre hôte a été fortement impressionné par le spectacle de nos magnifiques troupes, à la revue de Saint-Quentin. Le défilé de nos réservistes a particulièrement étonné ce voyageur souverain, surtout quand il a appris que, quelques jours auparavant, ces hommes, si crânes d'allures, si corrects dans leurs mouvements, étaient dans leurs foyers et vaquaient tranquillement à leurs affaires. Notez que S. M. Chulalongkorn venait de voir manœuvrer en grandes revues les plus belles troupes anglaises, russes et allemandes.

L'hommage d'admiration à nos troupiers a d'ailleurs été unanime. Le général

américain Mace a déclaré qu'il venait d'accomplir une excursion d'études professionnelles dans toutes les nations de l'Europe, et que nulle part il ne s'était senti "empoigné" comme à l'aspect de cette martiale réunion militaire de 70,000 hommes sous les couleurs françaises.

Le correspondant militaire du *Daily Graphic* qui a suivi les grandes manœuvres et assisté à la revue de Saint-Quentin estime que l'aspect des troupes en marche et en manœuvre est de beaucoup supérieur à celui que présentent les bataillons d'élite anglais. Notre confrère le déclare "décidément meilleur" que celui de l'infanterie allemande.

"L'armée française, écrit-il, est composée d'éléments de premier choix, et malgré tous les on-dit, il est visible que cette armée n'a pas dégénéré depuis l'époque napoléonienne. Donnez à cette armée un chef qui l'enflamme et sache la diriger, et le résultat sera de nature à causer quelque surprise même en Allemagne."

Ce témoignage flatteur mais sincère d'un journaliste anglais nous dédommage un peu des criaileries hargneuses que déchaîne sur nous une partie de la presse britannique, agacée par le voyage du président à Saint-Petersbourg, horripilée par les toasts de Cronstadt, exaspérée enfin jusqu'à l'extravagance par l'arrivée sur le Haut Nil de deux missions françaises et par l'installation de nos avant-postes dans le Bahrel-Ghazal, en plein "territoire gris."

Mais, à propos, savez-vous ce que c'est, le "territoire gris"? Non, peut-être. Alors, apprenez qu'on a publié l'an passé une mappe monde sur laquelle les territoires dont la Grande-Bretagne est ou affirme être en possession sont marqués en noir. Ces noires maculatures s'étalent sur une partie notable de la planète. Tellement "notable" que le *dominion* anglais de l'Amérique du Nord et le domaine insulaire de l'Australie y occupent chacun pour sa part une surface sensiblement égale à celle de l'Europe.

Mais, il y a aussi les territoires dont l'Angleterre estime la possession indispensable au fonctionnement normal de son organisme et sur lesquels elle ne se cache nullement de prétendre. Les dits territoires, indiqués par des hachures grises sur la carte en question, sont situés les uns en Asie (où ils comprennent le Siam, soit dit en passant). Mais c'est en Afrique surtout que s'étalent leurs hachures menaçantes, recouvrant toute la partie orientale de ce continent comprise entre le delta méditerranéen du Nil et la région du fleuve Zambèze, et plus bas, dans l'Afrique australe, englobant sous leur réseau la république du Transvaal.

Voilà ce que sont les "territoires gris" convoités par l'insatiable appétit de la *Great Britain*. Le chauvinisme anglais,—qui s'appelle en anglais le *jingoisisme*,—ne rêve que d'une chose : de faire de sa Grande-Bretagne, déjà colossale outrageusement, une "très Grande-Bretagne," une *Greatest Britain*.

Pour en arriver au point où il est, l'empire britannique n'a cessé de mettre en conflit les autres nations, de nouer des coalitions profitables pour elles, ruineuses pour autrui. Mais ce petit jeu est désormais percé à jour. Il ne trompe plus personne et l'heure ne semble point éloignée où quelque inévitable et irrésistible coalition libératrice se nouera dans le monde pour en finir avec les envahissements de la pieuvre britannique.

Le mot d'ordre de cette coalition éventuelle sera une expression anglaise : *hands off!* dont la traduction libre en français pourrait bien être "à bas les pattes!"

Oui ; à bas les pattes!—ou les tentacules, puisque nous venons de parler de pieuvre.

\* \* \*

Je reviens à nos belles et réconfortantes opérations militaires. Elles ont été marquées par un incident dont il doit être pris bonne note en tant qu'indication morale et que salutaire exemple. C'est l'acte de courage et d'abnégation dans l'accomplissement du devoir par lequel les deux gendarmes Jolly et Sallot se sont grandement honorés pendant la revue, en faisant honneur à l'armée où ils servent.

Rappeions sommairement cet incident remarquable :

Un régiment de chasseurs défilait devant la tribune présidentielle. Un cavalier tombe désarçonné. Le régiment passe. Le cavalier essaye de se relever puis retombe évanoui. Cependant les dragons ne sont plus qu'à quelques foulées de leurs chevaux lancés au galop. Un gendarme alors se précipite au secours du soldat. C'est le gendarme Jolly. Deux escadrons passent en trombe, tandis que, debout, il protège de son corps le cavalier couché par terre.

Un second gendarme, Sallot, se précipite à son tour. Les trois hommes sont pris, enserrés entre les chevaux de l'avant-dernier escadron. L'un des deux gendarmes sauveteurs est rudement meurtri par le fourreau d'un sabre ; mais enfin ils peuvent prendre dans leurs bras le cavalier inanimé et le ramener jusqu'à l'ambulance.

Après quoi, tout simplement, ils reviennent prendre chacun sa place de service au pied de la tribune.

Je ne trouve, pour louer convenablement ces deux gendarmes, que le mot d'un ennemi. Ce mot, c'est celui que le vieux roi de Prusse proféra, à la fatale journée de Sédan, en voyant nos cuirassiers se reformer pour la troisième fois sous un feu meurtrier pour charger les batteries allemandes. L'admiration arracha à Frédéric Guillaume cette exclamation émue : " Oh ! les braves gens ! "

Ce : éloge me semble s'appliquer à merveille à l'acte des gendarmes Jolly et Sallot, et dire mieux que tout ce qu'il convient de dire de leur belle conduite.

Mes lecteurs savent que le président de la République et le roi de Siam ont serré la main de ces deux braves en descendant de la tribune et leur ont conféré, M. Félix Faure une médaille d'honneur, le monarque asiatique une distinction honorifique siamoise équivalente. Le gendarme Jolly, qui avait pris l'initiative de ce courageux sauvetage, a reçu en outre la médaille militaire.

\*  
\* \*

*En revenant de la revue...* le monarque siamois aura eu l'étréne, — en même temps que M. Félix Faure et que les nombreux voyageurs *di primo cartello* du train présidentiel, — de la prestigieuse vitesse de trente lieues à l'heure.

Ce n'est pas la première fois qu'une locomotive aura filé sur des rails français à cette vitesse de 120 kilomètres. Mais on n'avait pas encore osé lancer à une telle allure une machine remorquant des wagons bondés de voyageurs. L'expérience maintenant est faite ; et c'est deux chefs d'Etat, accompagné de nombreux dignitaires de la plus haute hiérarchie, tant militaires que civils, qui en ont fait non pas certes les frais, mais les honneurs.

M. Sartiaux, le très distingué chef de l'exploitation de la Compagnie du Nord, qui venait d'être promu commandeur de la Légion d'honneur, a pris sur lui la responsabilité de ce début d'une vitesse exceptionnelle et dans des conditions, on peut le dire, exceptionnelles de toute façon.

C'est qu'il était sûr et archi-sûr de sa machine, de son mécanicien, de sa voie, de tout enfin.

Ce n'est pas la semaine prochaine probablement, ni même dès le début de la prochaine saison d'hiver, que cette vitesse de 120 kilomètres sera d'usage courant sur nos voies ferrées. Mais d'ici à l'Exposition de 1900, elle s'imposera à toutes les grandes lignes, au prix nécessairement d'une mise en état qui, pour les principales, ne sera pas une grosse affaire.

Déjà les marches de 78 à 90 et même 95 kilomètres sont pratiquées sur tous les réseaux. La Compagnie du Nord marche à 95 entre Busigny et Saint-Quentin. L'Est et le Midi réalisent des vitesses commerciales de 80.

On appelle " vitesse commerciale " celle qui franchit l'intervalle de deux stations dans un nombre de minutes déterminé, mais qui, dans ce trajet même, subit des diminutions et des accroissements, selon les courbes et les variations du profil de la voie.

Depuis le 1er juillet dernier, un train rapide de Paris au Havre accomplit le trajet en trois heures quinze avec un arrêt à Rouen, moyennant une vitesse de 80 à 84 kilomètres à l'heure.

L'Orléans, entre Paris et Bordeaux, et le P.-L.-M. entre Paris et Marseille, marchent, en trains rapides, à la vitesse commerciale de 75 kilomètres.

M. René Picard, chef de l'exploitation de cette dernière Compagnie, a pu de la sorte, et avec une insigne sécurité due à l'emploi d'un *block-system* admirablement organisé, mettre Marseille à treize heures de Paris, malgré le profil d'une ligne que le massif montagneux de la Bourgogne rend plus laborieuse à la traction des machines que les lignes du Nord et de l'Ouest. L'éminent ingénieur fut, pour cela, promu commandeur de la Légion d'honneur par M. Carnot.

A la montée de la gibbosité qui sépare le bassin océanique de celui de la Méditerranée.

née, les puissantes locomotives "à bec" du P.-L.-M. marchent à 60 kilomètres, mais à la descente c'est à 80 kilomètres et plus qu'elles dévalent. En palier sans courbes trop raides, elles prennent parfois cette vive allure. On peut compter d'ailleurs que, avant qu'il soit longtemps, les treize heures du trajet de Paris à Marseille auront subi une déduction.

\* \*

Pendant que chez nous les manœuvres militaires ont lieu, des manœuvres de police se font en Allemagne.

Quand Guillaume II revint de Russie, on constata que, près de la frontière, peu de temps après le passage du train où il se trouvait, une explosion s'était produite sur la ligne du chemin de fer. Une enquête fut ouverte. Il est maintenant prouvé qu'un engin explosif avait été placé par une main criminelle pour faire sauter le train impérial.

Les journaux allemands annoncent qu'une somme de 3,000 marks sera accordée à quiconque pourra donner une indication permettant de trouver l'auteur de cet attentat.

Cette coutume de " primes pour criminels " est déjà ancienne en Allemagne.

Et même, dans certains cas, on y fait plus que d'offrir de l'argent pour la découverte de criminels ; si ce criminel est connu, c'est-à-dire si l'on sait sur quel individu doivent peser les soupçons, et que cet individu ait disparu, on fait publier dans certains journaux son portrait avec son signalement.

Cela se paie comme une annonce.

Au-dessous du portrait se trouve le chiffre de la somme offerte à celui qui fera arrêter l'homme désigné.

\* \*

En Angleterre, on ne se contente pas de donner une prime à la personne qui dénonce un criminel ; on va jusqu'à récompenser l'individu qui se fait le délateur de celui ou de ceux dont il a été le complice.

Cela s'est vu surtout en ce qui concerne les crimes politiques.

Le délateur devient alors, pour les Anglais, " le témoin de la Reine."

Il y a quelques années, le fait se produisit. Il s'agissait d'un complot contre l'Etat auquel des Irlandais avaient pris part. Plusieurs des conspirateurs furent arrêtés, et l'un d'eux, nommé Carrey, pour avoir la vie sauve, fit les révélations les plus complètes.

On se rappelle, sans doute, cette affaire qui eut un grand retentissement.

Sur les accusations portées par Carrey contre ses anciens compagnons, ceux-ci, au nombre de cinq, furent condamnés à mort et pendus.

Carrey—le " témoin de la Reine "—était sauvé ; on le remit en liberté et, de plus, il toucha une assez forte somme d'argent.

Mais il comprit que ceux que sa délation avait livrés au bourreau seraient vengés, et il prit le parti de quitter son pays : il s'embarqua pour le Canada.

Quand il eut mis le pied sur le navire et que ce navire leva l'ancre, il respira. Enfin, il n'avait plus rien à craindre ! Et, ainsi rassuré, il arriva au terme de son voyage.

En route, il avait fait connaissance avec l'un des passagers. Celui-ci, comme Carrey, se rendait à Montréal, la métropole du Canada. Voilà donc les deux amis débarqués ensemble.

Or, à peine Carrey avait-il fait quelques pas que son camarade de voyage lui appliquait un revolver sur le front et lui faisait sauter la cervelle.

C'était l'homme désigné par les révolutionnaires irlandais pour tuer le " témoin de la Reine ".

\* \*

Une histoire curieuse fut celle d'un ancien caissier de la maison Rothschild qui avait pris la fuite en emportant des fonds considérables.

On apprit qu'il s'était réfugié dans un Etat de l'Amérique du Sud avec lequel la France n'avait pas conclu de traité d'extradition.

Impossibilité de le prendre.

Les Rothschild auraient, certes, désiré retrouver l'argent volé, mais ils tenaient surtout à faire punir leur voleur, qui se nommait, je crois, Carpentier.

Ils s'entendirent avec le gouvernement, et, à leurs frais, un agent de police, muni d'un mandat en règle, partit pour la région où le voleur s'était fixé.

Naturellement celui-ci se tenait sur ses gardes ; il fallait être rusé.

L'agent, à qui une grosse prime avait été promise s'il réussissait, était un malin. Il pensa qu'il ne fallait pas brusquer les choses. Un mois, deux mois, trois mois, six mois, un an se passèrent. Peu à peu, il s'était lié avec Carpentier, qu'il rencontrait comme par hasard, de ci de là, et avec qui, à la fin, il faisait des affaires.

L'agent paraissait être un travailleur audacieux en Amérique pour tenter de grandes opérations et faire une fortune colossale.

Bref, Carpentier était devenu son compagnon de tous les jours.

C'est là que l'attendait l'agent.

Il se décida enfin à prendre le voleur au piège qu'il avait préparé avec une patience inouïe.

Un matin, il proposa à Carpentier de l'accompagner à bord d'un navire français qui venait d'arriver dans le port et qui, disait-il, lui apportait des marchandises. Carpentier était sans défiance ; il pensait qu'on l'avait oublié depuis longtemps, qu'on ne savait point où il s'était réfugié, qu'on ne l'avait peut-être même point recherché. Il suivit l'agent.

Mais dès qu'il eut mis le pied sur le navire, celui qu'il croyait son ami, sortant de sa poche le mandat d'arrêt qu'il avait gardé précieusement, lui dit :

— Monsieur, je vous arrête. Sur ce navire qui porte le pavillon français, vous êtes justiciable des lois de votre pays. Dans quelques heures, nous ferons route pour la France.

\* \* \*

On a dû aussi user de ruse pour mettre, l'autre jour, à Paris, la main sur un escroc émérite.

Grand, svelte, élégant, le teint clair, la figure éclairée par deux grands yeux gris-bleu, encadrée d'une barbe blonde soyeuse, notre homme rehaussait ces dons naturels par une mise des plus soignées. Il avait, cela va sans dire, remplacé dès son entrée dans la vie son simple nom de Grangier par les appellations les plus flatteuses : baron Okolovitz, comte Martinof, etc., des titres à foison, et toujours sentant la meilleure noblesse du Nord. Pour plus de vraisemblance, il affectait la prononciation légèrement traînante, les inflexions caressantes des Slaves.

Entre les innombrables escroqueries qui composent toute son existence, une série plus particulièrement lui avait valu d'être signalé à l'attention de ses contemporains par deux mandats d'arrêt des parquets d'Épernay et de Châlons. Il s'était présenté dans ces deux villes sous le nom de René de Luri, haut fonctionnaire de la cour du tsar, chargé de faire d'importantes commandes de champagne pour les fêtes de Peterhof, en l'honneur du président de la république. Évitant avec soin les maisons célèbres, il s'était présenté chez des négociants importants encore, mais moins connus et par cela même plus enclins à la confiance. Il les avait éblouis par ses airs de grand seigneur, sa facilité à accepter les prix les plus élevés, et surtout la grâce avec laquelle il accordait les distinctions les plus flatteuses, décorations, brevets de fournisseur de la cour, etc.

Il acceptait en échange force cadeaux et même des avances pécuniaires assez considérables, ses régisseurs, disait-il, étant un peu en retard pour lui envoyer ses revenus.

— Ces gens sont d'une telle négligence !..

Il sut partir à temps, emportant l'estime et les regrets de tous ceux auxquels il avait eu affaire ; mais, quelques jours après, il en fallait rabattre : commandes, décorations, brevets s'étaient évanouis en fumée aux premières informations prises.

Le faux gentilhomme fut condamné par défaut à six mois de prison par le tribunal de Châlons.

SIMON LEVRAL.

## LES MOTS POUR RIRE

—:O:—

Propriétaire et locataire.

LE PROPRIÉTAIRE.—Vous occupez un appartement de huit cent francs.

LE LOCATAIRE.—Oui, il est même un peu délabré.

—J'ai l'intention de le mettre à neuf...

—A la bonne heure !

—A neuf cents francs...

Deux voyageurs, dont l'un est Italien, discutent sur le plus ou moins de mérite de leur pays.

—Au moins, dit l'Italien, nous avons un volcan, qui est presque toujours en éruption, tandis que chez vous...

—Nous avons un volcan aussi, répond l'autre, mais il est éteint ; nous ne l'allumons pas par économie !

Les époux Chalumeau se sont avisés qu'un de leurs voisins, très riche et qui passe pour très intéressé, serait un excellent parti pour leur fille.

—Il faudrait l'attirer chez nous, dit le mari : mais comment ?

—Enprunte-lui quelques centaines de francs : il viendra tous les jours te les réclamer !

En soirée :

—J'ai cru remarquer, monsieur Boireau, que vous ne mettez jamais qu'un gant ; pour quoi cette manie ?

—J'ai perdu l'autre, madame... il y a cinq ans.

Balandard invite de ses amis à venir dîner chez lui sans cérémonie, à la fortune du pot.

Au dessert, l'ami, un peu excité, raconte à Mme Balandard les fredaines de son mari.

—L'animal ! s'écriait le lendemain Balandard devant quelques intimes, je l'avais invité à casser une croûte, et pas à manger le morceau !

Dans un ministère, les employés causent entre eux de leurs projets du dimanche :

—C'est demain l'ouverture, demande-t-on à Calino : irez-vous à la chasse ?...

—Pas si bête ! répond-il : qui va à la chasse perd sa place !

M. de Calinaux avise un commissionnaire :

—Combien me prendriez-vous pour porter cette lettre à Montrouge ?

—Trente sous.

—Trente sous !... C'est cher !

—Mais, monsieur, Montrouge c'est loin et le chemin n'est pas gai : on a le temps de s'ennuyer en route.

—C'est égal, votre prix est élevé... Eh bien ! tenez, arrangeons les choses... Je vous donnerai quinze sous et je vous tiendrai compagnie !...

→ Feuilleton de la Bonne Littérature Française ←  
OCTOBRE 1897

---

# LA SYRENE DE DINARD

PAR  
JULES MARY

---

LE MANOIR DE LÉZARDEAU.

Situé au solcil levant, abrité par des chênes séculaires, recevant la fraîcheur et la fertilité de ses prés d'une rivière aux eaux d'un bleu pur, le château dominait deux cents hectares de terres, étalant aux regards les teintes variées de leurs cultures. Les fermes





bien bâties, entretenues avec soin, respiraient un air de propreté et de bien-être. Les laboureurs semblaient aimer la terre qui les nourrissait ; le bétail amplement nourri faisait honneur aux bouviers et aux bergères. Du reste, l'émulation entre les paysans se doublait de la vigilance exercée par le maître. Il ne se passait pas de jour sans que le comte Loys de Kermoël visitât tantôt une ferme, tantôt une autre, joignant le conseil pratique à une parole bienveillante, cachant le reproche sous l'affabilité de la forme. Aux alentours de Quimperlé on disait : "Riche comme un Kermoël." Chaque fois qu'un champ, une métairie se trouvait à vendre, on était à l'avance certain que le propriétaire du manoir en deviendrait l'acquéreur. Néanmoins nul ne lui en voulait de cet agrandissement successif de sa fortune. On le chérissait trop pour l'envier. Quant un malheur frappait le pays, le comte ouvrait largement sa bourse, et l'abbé Bernard, curé de la paroisse, savait mieux que personne combien il était facile d'y puiser. Par exemple, il ne fallait point demander à la famille de Kermoël quels progrès se réalisaient au loin, ni quelle marche ascendante suivait le siècle. La vie pour eux se concentrait dans le territoire de Lézardeau ; le voyage de nocce de la comtesse ne l'entraîna pas au delà de Quimper. Une seule fois, le comte se rendit à Paris afin de mettre ses hommages aux pieds du roi. Mais à cette démarche se borna sa carrière politique. Il laissa passer la révolution de 1848, puis l'Empire, sans paraître savoir que le gouvernement avait changé. Les relations avec quelques gentilhommes du voisinage lui suffisaient. Tour à tour ils s'entretenaient du passé avec passion, et de l'avenir avec tristesse. Les souvenirs lointains de Loys de Kermoël lui rappelaient les récits de son père chassé de France par la Terreur.

La fidélité admirable d'un intendant qui se rendit acquéreur de Lézardeau par une poignée d'assignats sauva une fortune que Pierre de Kermoël transmettait intacte à son fils. Le vieux gentilhomme éleva Loys dans cette idée que la terre est la seule fortune solide, et que la noblesse se doit d'étendre le plus possible ses possessions territoriales, afin d'établir une ligne de démarcation absolue entre elle et les parvenus enrichis par l'agio-tage ou la banque.

Les revenus des fermes se capitalisèrent, jusqu'à ce que vint le moment d'agrandir le domaine, Loys de Kermoël voulant laisser à son fils Gildas une des plus belles terres de France, lui inculquait les principes que lui-même devait à l'ancien émigré.

Mme de Kermoël restait jeune, et semblait presque la sœur de Gildas quand elle prenait son bras pour traverser le grand bois de chênes ou se rendre chez un de ses fermiers. Petite, mince, délicate, avec un profil grec, des cheveux blonds d'une douce nuance, un teint transparent, elle gardait une grâce innée, une élégance charmante. Le comte de Kermoël, grand, robuste, aux allures de chasseur, était presque toujours vêtu de velours sombre, guêtré, botté pour la course à pied, ou en train de galop. Il chérissait sa femme d'un profond et tendre amour, non point d'une amitié dégénérée en habitude, mais d'un de ces amours faits de reconnaissance pour le bonheur partagé, de forces d'âmes équilibrées, de confiance dans l'avenir. Cette union dont ils comptaient célébrer bientôt le vingt-cinquième anniversaire ne leur avait donné qu'un fils.

Mme de Kermoël lui apprit la bonté ; Loys lui enseigna le courage, la droiture, et l'abbé Bernard se chargea de son instruction.

Chaque jour il allait au manoir donner à Gildas les leçons dont celui-ci profitait avec autant de zèle que de bonheur. Le jeune homme eut donc cette chance trop rare de ne point connaître les tristesses du collège, les froissements souvent douloureux d'une camaraderie obligatoire. Rien ne blessa son esprit, ne troubla la sérénité de son âme. Pris de passion pour la nature, il l'étudia avec conscience et succès ; sa mère lui enseigna la musique, l'abbé Bernard lui donna la passion de l'archéologie. Son habitude de faire des armes, de monter à cheval, de chasser, lui communiqua la souplesse des membres, l'élégance de la démarche. C'était vraiment un beau et fier jeune homme gardant un fond de rêverie dans ses grands yeux bleus, et portant haut le front, comme il devait porter son vieil écusson.

A côté de lui grandissait une autre enfant envoyée dans la famille par le malheur et la Providence.

Un soir, une vieille femme portant un petit être endormi dans une mante de drap vint frapper au manoir de Lézardeau. Sans parler elle déposa l'enfant sur les genoux de la comtesse.

—Ma sœur ? s'écria celle-ci avec angoisse.

—Morte d'un anévrisme, morte parce que son mari parti le premier, elle ne gardait plus la force de vivre.

—Et vous m'apportez Tiphaine ? demanda la comtesse à Maguelone.

—A qui donc la donnerais-je, Madame, si ce n'est à vous ? Orpheline et ruinée qui la protégera, qui l'aimera ? La vieille Maguelone ne peut rien pour elle, et manque de farine pour lui pétrir du pain ! Il y en a qui répètent que son père était libre de ne point payer les dettes d'honneur de son beau-père, et de garder une dot à l'enfant ; j'ai grandi dans le respect de mes maîtres, et M. le baron de Fougeraye a dû bien agir.

—Oui répondit la comtesse de Kermoël, ce qu'il a fait, il devait le faire ; l'honneur du nom avant tout. Votre place est désormais ici, Maguelone, vous soignerez Tiphaine, et vous l'aimerez ; mes recommandations se bornent à une seule : n'apprenez jamais à l'orpheline qu'elle reste sans fortune : je désire qu'elle se croie l'égale de Gildas ; je l'adopte, elle sera véritablement sa sœur.

Au moment où Mme de Kermoël achevait ces mots, Tiphaine s'éveilla, tendit ses bras roses, avança ses lèvres fraîches et murmura :

—Maman !

Le baiser de la comtesse la rassura et la rendormit.

Le lendemain, après avoir eu un long entretien avec son mari, la comtesse, accompagnée de Gildas et de l'abbé Bernard, monta dans la chambre où l'orpheline était installée. Assise dans un grand fauteuil, elle jouait avec les médailles du chapelet de Maguelone. En voyant entrer sa tante, elle sourit : sans doute elle se souvenait du baiser de la veille.

—Mon fils, dit le comte en prenant la main de Gildas, et en l'amenant avec une certaine solennité devant la mignonne créature, cette enfant est la fille d'une sœur de ta mère, la baronne de Fougeraye. Un sentiment de loyauté chevaleresque entraîna son mari à la ruine. Tu seras après moi le chef de notre maison, l'héritier de nos biens. Si jeune que tu sois, je ne me reconnais point le droit de prendre sur ta part celle de l'orpheline. Comptant plus sur ton cœur que sur ton âge, je te laisse le maître d'approuver ou de repousser l'adoption de Tiphaine. Dis un mot, et ta cousine reste avec nous ; fais un signe et je l'éloigne, afin que, dans un couvent éloigné, on l'élève comme une pauvre fille... Il est juste que les enfants prennent part de bonne heure aux événements de la famille. Les chagrins d'autrui mûrissent leur jugement et leur servent d'expérience ; ne te hâte point de me répondre ; réfléchis cependant : si Tiphaine reste à Lézardeau la moitié des terres lui appartiendra.

Les grands yeux de Gildas étincelèrent,

—Je n'ai plus le droit de rester riche si elle est pauvre ; nous partagerons, et tu auras maintenant deux enfants au lieu d'un.

Gildas s'approcha de l'orpheline, scella son engagement d'un baiser, puis ôtant de son cou un précieux reliquaire, il le passa à celui de l'enfant. Tiphaine lui jeta ses bras autour du cou, Maguelone sanglotait dans un coin. A partir de cette heure, Mme de Kermoël veilla sur le sommeil de Tiphaine comme elle avait veillé sur celui de Gildas. Celui-ci, en quittant ses livres cherchait la mignonne et jouait avec elle. Il devint son précepteur et lui apprit à lire. L'abbé Bernard ne jugeant pas nécessaire de lui enseigner le latin, se borna à lui communiquer comme à Gildas la passion de l'archéologie et celle de la botanique. Tiphaine grandit comme une fleur, sans chagrin, sans orage, aimant, aimée, ne sachant du passé que deux noms gravés sur des tombes. Mme de Kermoël n'établissait plus de différence entre Tiphaine et son fils ; la jeune fille travaillait auprès d'elle, tandis que Gildas chassait avec son père ; ou bien le jeune homme revenant d'une longue course étalait devant sa cousine les croquis faits durant la journée, les échantillons de pierres ramassées, les herbes cueillies, et tous deux le front penché, le doigt curieux, discutaient et finissaient par s'entendre. Il arrivait souvent à Loys de Kermoël d'échanger un regard avec sa femme ; la même pensée leur venait à tous deux.

Tiphaine, sans doute, ne l'avait jamais eue, mais il lui eût été impossible de rêver un avenir sans y associer Gildas. Cette tendresse était passée en elle. Si elle ignorait comment s'appelle ce sentiment profond, exclusif, à la fois passionné et tendre, elle le sentait du moins couler dans ses veines, battre dans son cœur, emplir sa pensée. Ingénuement, elle le laissait deviner à sa tante, à l'abbé Bernard, à Gildas lui-même.

Celui-ci la traitait en sœur, en camarade, riait avec elle, la grondait, la raillait, l'em-

brassait gaiement ; mais jamais il ne s'aperçut que Thiphaine possédait une beauté rare, une taille merveilleuse, que sa voix remuait les cordes intimes du cœur, qu'elle était femme, et qu'elle comptait dix-sept ans.

Cependant, comme Gildas devenait progressivement soucieux, laissait dormir son fusil, oubliait son hercier et son marteau de minéralogiste, son père s'imaginait que ses rêveries avaient un objet, sollicita ses confidences. Mais Gildas ne comprit pas même les affectueuses insinuations de son père, et lorsque celui-ci lui adressa une question directe, le jeune homme se contenta de répondre :

— Nos voisins les Trémadeuc vont à Dinard cette année, me permets-tu de les accompagner ?

— Dinard ! répéta le comte, mais c'est un endroit à la mode ! Si tu veux prendre des bains de mer, les criques ignorées, les petits ports tranquilles ne manquent pas.

— Mais, mon père, répliqua Gildas, il me semble qu'un peu de mouvement serait loin de me déplaire ; je ne vous demande du reste qu'un mois de congé.

— J'en parlerai à ta mère, répondit le comte.

Ce fut un événement dans la famille que ce projet d'un voyage de quelques lieues. L'abbé Bernard ne comprenait point qu'il manquât quelque chose au bonheur de Gildas ; Thiphaine baissa le front sur sa tapisserie, et la comtesse répondit d'une voix un peu triste :

— Nous ne pouvons garder cet enfant prisonnier à Lézardeau. Il faudra même mon ami remplir largement sa bourse. Si j'en crois le journal de mode de Thiphaine, l'élégance est grande à Dinard ; je remettrai à Gildas toute mon épargne. Peut-être le tailleur de Quimper serait-il insuffisant. Il consultera Yves de Kersabiec, son ami, qui donne le ton ici... Après tout un mois est vite passé !

Le comte serra les mains de sa femme.

— C'est moins le fait que le symptôme qui m'alarme ; Gildas s'ennuie avec nous. Lézardeau ne lui suffit pas. Dieu me pardonne ! il ne voit pas que Thiphaine a dix-sept ans, et que le vicomte de Kersabiec en est épris jusqu'à la folie ! Et cependant nous devons satisfaire ce caprice : il faut qu'il aille à Dinard.

— Si nous l'accompagnions ? demanda Mme de Kermoël.

— Nous semblerions vouloir le surveiller. Il ne nous l'a point demandé, d'ailleurs. Confions nous à la Providence, cela vaudra mieux.

Le soir même la famille s'occupa des préparatifs de départ de Gildas. A voir la tristesse de la mère, l'agitation de Maguelone, on eût pu croire qu'il s'agissait d'un voyage au long cours. Le jeune homme riait de ses angoisses enfantines. Il reçut avec reconnaissance les conseils de son ami, fit venir de Paris plusieurs costumes, et un nécessaire de toilette en vermeil, puis avec la gaieté d'un écolier partant pour des vacances désirées, il quitta le manoir de Lézardeau, en répétant :

— J'écrirai tous les jours, je reviendrai dans un mois !

Mme de Kermoël resta dans la chambre et son fils, bien moins pour la ranger avec le soin méticuleux qui lui était propre, qu'afin de s'enfermer dans l'appartement où il avait vécu si longtemps, où il chantait il y avait une heure à peine. Elle s'attardait devant chaque chose, embrassait son portrait, effleurait les menus objets lui appartenant ; puis, tombant dans un fauteuil, elle pleura, laissant filtrer les larmes entre ses doigts jusqu'à ce que Maguelone entrant comme une tempête s'écria :

— Je savais vous trouver là, je le savais ! Il faut vous faire une raison cependant ! Il n'est peut-être pas tout à fait perdu !

Pendant ce temps, le comte de Kermoël montait à cheval, et courait à la plus éloignée de ses métairies. Il éprouvait un excessif besoin de mouvement afin de lutter contre le regret de voir s'éloigner Gildas. Il avait beau se répéter que son absence durerait un mois, et que son fils partait avec des amis, son chagrin, pour être plus concentré, n'était pas moins violent que celui de sa femme. Après avoir traité ses affaires il allait remonter à cheval, quand il s'aperçut qu'un des fers de la bête ne tenait plus que par un clou.

— Yaume, dit-il, tu conduiras Saphir chez le maréchal, je rentrerai à pied.

Le soleil baissait à l'horizon rayé de signes empourprés. Le comte marchait lentement regardant tour à tour les grands clos au milieu desquels s'étaient les pommiers, les haies de houx et de buis aux feuilles luisantes, les champs promettant une récolte abondante. Vers la lisière de l'un d'eux se dressait une pierre celtique énorme, moussue

par endroits, mais sur une face de laquelle se trouvait des traces de sculptures grossières ; ruines mystérieuses tracées par la main des druides, symbole d'un culte perdu avec les mystères des vierges du Sein. Elle paraissait à la fois si calossale, si imposante et si triste au milieu de cette campagne, que le comte s'en approcha, comme si, au moment où une épreuve fondait sur lui, il comprenait mieux la beauté de ce monument d'un autre âge. Tout à coup il s'arrêta. Un bruit de larmes étouffées parvint jusqu'à lui. Il crut se tromper. Le vent glissant dans les épis les faisait bruire, sans doute ; ou bien il prenait des gazouillements d'oiseau pour des soupirs. Non ! non ! une créature souffrait et pleurait là. Quelques pastoure battue par une mère un peu dure ; un jeune garçon ayant égaré un mouton du troupeau.

M. de Kermoël tourna l'énorme roche, et aperçu étendue à son ombre, sur les épis foulés, Tiphaine sanglotant la tête cachée dans ses bras. Cette vue lui remua le cœur d'une façon si cruelle qu'il s'appuya sur la haute pierre, incapable de prononcer un mot, et d'articuler un son. Enfin, rassemblant son sang froid, il se pencha vers Tiphaine, la souleva doucement, et lui dit avec cette douceur pénétrante que trouvent les hommes quand il s'agit de consoler.

—Ne pleure pas, ma fille ! ne pleure pas !

Tiphaine se redressa subitement, honteuse, le cœur battant, les yeux brûlés, comprenant moins en ce moment la bonté du comte que l'humiliation d'être trouvée par lui au milieu de cette crise de faiblesse.

Il devina ce qui se passait dans cette jeune âme et ajouta plus bas :

—Comme tu l'aimes !

La fierté de l'enfant luttant contre son chagrin s'évanouit. M. de Kermoël venait de dire "ma fille", n'avait-elle point le droit de regretter l'absent.

—Mon oncle, répondit-elle avec une douceur navrée, c'est la première et la dernière fois que vous me verrez pleurer. Il n'a jamais songé à moi, je tâcherai de l'oublier. Je suis forte, croyez-moi ! Tenez, j'essuie mes yeux, ma tante elle-même ignorera cette crise de faiblesse... Vous ne lui direz rien ! rien ! N'est-ce pas ?

Elle arracha une petite poignée d'épis et de graminées, les mit à son corsage, prit le bras de son oncle, et rentra avec lui au château. Depuis longtemps déjà, Mme de Kermoël avait repris sa place près de la fenêtre, et travaillait à un ouvrage de tapisserie.

## II

### LA SYRÈNE.

Lorsque Gildas aperçut en plein soleil la grève de Dinard, avec son sable d'or, les grandes roches l'encadrant à droite et à gauche, puis au delà, dans les magnificences d'un admirable panorama, toutes les splendeurs de l'été ; quand il vit les blanches villas au milieu d'une ceinture de tamarins, les chalets découpés à jour, enguirlandés de vigne vierge et de clématites ; les fusains au feuillage luisant enlevant leurs masses sur les murs de briques ; quand il embrassa cet ensemble où la grâce, le luxe et la fantaisie se confondent, il poussa un long cri de joie et d'admiration. Jules de Kersabiec, en bon metteur en scène, avait ménagé son effet. L'impression reçue par Gildas devenait pour son ami un véritable triomphe. Il l'avait amené par une matinée merveilleuse en face de cet horizon superbe, et lui désignait tour à tour Saint-Malo, ceinte de sa cuirasse de granit, Saint-Servan endormi dans une anse paisible, Saint-Enogath étalant sa grève sauvage encore ; puis le cours de la Rance pittoresque et superbe, le long de laquelle tant de chroniques laissent des traces, et que le cours d'aucun fleuve ne surpasse en beauté.

—Eh bien ! demanda Kersabiec, avais-je raison de vouloir t'amener ici ? Te voilà loin d'Erqui et de sa crique de pêcheurs. Ce n'est plus Dinard seulement que tu as sous les yeux, ville née du caprice d'un Français à moitié Turc, qui a semé ici autant d'idées que de millions, c'est la France, c'est Paris ! c'est le monde !

Nous étions seuls tout à l'heure ; maintenant regarde. Voici des femmes élégantes dont le visage devient rose sous leur ombrelle de soie, des Anglaises blanches comme du lait qui portent les cheveux flottants semblable à ceux des Néréides ; des Parisiennes à la touraure inimitable piaffant sur leurs hauts talons, agitant le froufrou de leurs dentelles. N'y a-t-il pas là de quoi faire rêver tous les poètes et rendre fous des provinciaux comme nous sommes. Je viens à Dinard tous les ans prendre une bouffée

d'élégante, retrouver le charme, la beauté, me désacoquiner du manoir paternel, de ses parties de piquet, même de ma cousine Céleste. Je commence à connaître du monde ici : les propriétaires des villas, d'abord, ensuite les amis de ceux-ci qui vous présentent à la population balnéaire. Avant trois jours tu seras lié avec d'aimables garçons, et tu serreras la main de deux ou trois Anglaises blondes. Ma mère a ses relations, moi les miennes ; Trémadeux nage dans nos eaux. Jusqu'à ce que nos parents nous permettent d'aller à Paris, nous avons Saint-Malo, Dinard, Paramé, capitales d'un mois, paradis d'un jour. Ici, c'est le farniente Italien, le kief Turc, la vie libre. Allons, comble-moi de bénédictions, oublie les pierres celtiques, la minéralogie, la botanique et l'abbé Bernard, pour te rappeler que tu es gentilhomme et que tu as vingt-trois ans.

Tandis qu'Yves de Kersabiec parlait, le beau visage de Gildas changeait d'expression. On l'eût dit plus inspiré, plus mâle. Ses regards s'animaient tandis qu'il détaillait les groupes descendant sur la grève. Yves avait raison, son ami, semblable à l'un des Sept-Dormants, s'éveillait brusquement à la lumière mondaine.

—Gagnons la grève, dit-il à son ami.

— Nous y serons d'autant mieux, que l'heure du bain étant venue, les étrangères y vont affluer.

Paul de Trémadeuc les rejoignit au moment où ils prenaient place sur un grand rocher situé à droite. Pendant un moment, tous trois se turent observant et regardant. Tout à coup la main de Gildas se posa sur le bras de Kersabiec.

—Connais-tu cette belle personne ? lui demanda-t-il.

—Je crois bien ! La Syrène de Dinard ; on ne l'appelle pas autrement. Elle fait tourner plus de tête que le vent d'ailes de moulins.

—On la nomme ?

—Nadille du Frétay. Elevée à l'anglaise, elle monte à cheval, nage, défierait un guide dans une ascension de montagne. Si tu voulais savoir le nombre de jeunes gens ayant demandé sa main, il te faudrait compter la jeunesse dorée de Dinard. A l'exception de ton serviteur.

—Tu sembles cependant l'admirer fort.

—Je l'étudie, ce qui n'est pas la même chose. Il me semble voir en elle un magnifique oiseau rare, toujours prêt à faire miroiter son plumage. Je comprends jusqu'à un certain point la séduction qu'elle exerce, mais elle ne me fascine pas. Vois-tu, poursuivit Yves en s'appuyant davantage sur le bras de son ami, je me suis créé un idéal si dissemblable de cette jolie et coquette fille. Je ne veux ni hardiesse, ni raillerie dans le caractère de celle que j'aimerai ; ma fortune n'est que suffisante, elle devra donc se contenter de vivre dans un milieu modeste, près de parents attachés au sol, et aussi à leurs idées. Que ferais-je de cette Syrène des plages en vogue ? Elle s'ennuierait dans notre manoir encore rempli des souvenirs de Gilles de Bretagne. Nadille du Frétay n'épousera qu'un homme capable de satisfaire toutes ses fantaisies, et je te jure que la liste en sera longue.

—Qui sait ! répondit Gildas ; il lui suffirait d'aimer son mari pour changer de caractère.

—Naturellement ; seulement Nadille n'aura jamais qu'un amour.

—Lequel ?

—L'amour d'elle-même.

Tandis qu'Yves de Kersabiec faisait à la fois le portrait moral et le portrait physique de Nadille, celle-ci, après avoir serré les mains de quelques-unes de ses amies, entra dans une cabine afin de revêtir un costume de baigneuse. Elle en sortit habillée de laine blanche, chaussée de bottines à longs cothurnes, svelte comme Diane, ayant comme elle la marche d'une déesse. Rien ne saurait rendre la beauté de cette tête aux lignes pures, dont les cheveux noirs tombaient dans une résille. Elle allait vers le flot d'un pas élastique et rythmé, et à peine la première vague lécha-t-elle ses pieds que, d'un mouvement à la fois élégant et souple, elle allongea les bras au dessus de sa tête et se précipita dans les plis écumeux du flot battant la rive. On eût dit à la voir fendre l'eau avec cette audace et cette grâce, qu'elle lui commandait et en dédaignait les périls. Parfois, elle disparaissait entre les lames, puis on apercevait de nouveau ses bras et sa tunique de neige. Un moment, elle gagna une roche et y resta debout dans une attitude digne d'un statuaire, puis elle se jeta dans un tourbillon en même temps qu'un vol

de mouettes qui la vinrent caresser de leurs ailes ; enfin, elle prit tranquillement le chemin de la plage.

Quand elle y aborda, le visage rose, les cheveux répandus sur ses épaules, Gildas tressaillit sans la quitter des yeux. Ce fut seulement au moment où Nadille reparut dans sa robe bleue garnie d'une neige de dentelles, qu'il demanda à Kersabiec :

— Ne me présenteras-tu point à quelques-unes de tes connaissances ?

— Viens, répondit Yves ; je ne te l'offrais point pour cette raison qu'il ne se trouvait encore ici que des goëlands, Nadille et nous.

La colonies d'étrangers arrivait. On s'abordait, on s'asseyait sur des pliants à l'ombre d'immenses parasols de toile rayée ; quelques frileuses s'abritaient dans des tonneaux d'osier drapés de crétones, et pomponnées de résilles à grosses houppes aux teintes vives. Les babys creusaient des trous dans le sable ; les jeunes garçons fouillaient les rangées d'algues et de varech laissées par la dernière marée, et y cherchaient des coquillages rosés. Du casino arrivait un air de valse. Les projets de promenades s'élaboraient, on méditait un peu, on riait beaucoup. Les hommes se préoccupaient de la grâce et de la beauté des femmes ; celles-ci, en revanche, passaient les toilettes en revue.

En dehors de la colonie brillante de Dinard, se tenaient des groupes composés de familles des environs, se voyant entre elles, et se liant peu avec les oiseaux de passage. Les mères redoutaient que leurs filles prissent dans des relations rapides, le goût de la dissipation et l'amour de la parure. Mais on permettait aux jeunes gens le flirtage anglais et les relations nouvelles. Ils perdaient au milieu des belles mondaines un peu de leur gravité gonrmée. Les pères souriaient de certains enthousiasmes ; les sœurs, chaque soir, questionnaient les frères, afin d'en apprendre quelque secret de coquetterie, le nom d'un fournisseur, l'adresse d'une faiseuse.

La famille de Trémadeuc, installée sous une tente, causait politique. Sidonie travaillait à une dentelle, sa mère recommençait une brassière en tricot pour un enfant pauvre. L'arrivée de Kersabiec et de Gildas changea la direction des idées ; Yves de Kersabiec proposa une partie à l'île de Césambre ; Sidonie de Trémadeuc témoigna le désir d'aller à Dinan pour y revoir le château et le logis de la belle et savante Tiphaine, qui fut la femme de Duguesclin.

Ce nom rappela le souvenir de la cousine de Gildas.

— Comment votre mère ne l'a-t-elle point amenée ici ? demanda Mme de Trémadeuc.

— Tiphaine ne le désirait point ; elle préfère nos bruyères et nos champs de blé noir à toutes les beautés vantées d'un paysage. J'ai toujours cru que Tiphaine était une sorte de druidesse échappée des forêts celtiques revenue parmi nous à travers les âges ; à lui voir dans les cheveux des fleurs de verveine, à l'entendre parler la langue bardique, je m'imagine retrouver une sœur de Telléda. Et ma cousine est restée au manoir où viennent la trouver des bandes de pauvres à qui elle fait l'aumône.

— C'est entendu, nous allons à Dinan ?

— Soit ! répliqua Gildas, en bateau, par la Rance.

A l'heure convenue, les familles de Trémadeuc et de Kersabiec se trouvaient sur le pont élégant d'un bateau. Il allait partir, quand un groupe de voyageurs l'envahit gaiement, et au milieu de ce cercle Gildas reconnut Nadille. M. du Frétay l'accompagna. En dépit de ses dix-sept ans, Nadille exerçait sur son père une incontestable influence. Ce financier, oseur jusqu'à l'imprudence, avait confiance dans cette enfant, dont il connaissait le bon sens pratique.

— A nous deux, lui avait dit un beau jour sa fille, nous valons une tribu d'Israël.

— A la condition, répondit le père, qu'une idée remanesque ne germe jamais dans ta tête.

— Une idée romanesque ! répéta Nadille en éclatant de rire, quelle plante est-ce-là ? Oh ! je comprends : un amour aveugle, comme celui de ma mère pour toi ? Vraiment ! il lui a bien réussi ! La consulta tu jamais durant sa vie, connut-elle seulement l'emploi que tu as fait de sa dot ? Je suis de mon siècle, moi ! positive et pratique. Quand je me marierai, il faudra que mon mariage soit utile à ta fortune, d'abord, à mon ambition ensuite. Oh ! je réfléchis, vois-tu. Si j'ai refusé lord Osborn, don Garcia et tant d'autres qui ne m'apportaient que de l'argent et des blasons étrangers, c'est parce qu'il faut que mon salon devienne ta corbeille, ta petite Bourse, que tu y traites tes affaires en grand. Ton gendre doit couvrir ta marchandise d'un pavillon immaculé. Jamais je

n'épouserai qu'un gentilhomme français et riche. Mieux vaut attendre que de se décider trop vite, et semer des regrets sur son chemin. J'ai dix-sept ans, et je me sais très belle, aies foi en moi, et paie mon costumier, je n'en demande pas davantage.

Entre le père et la fille, le pacte s'était conclu, et les conditions en furent respectées. Rien ne sembla trop luxueux pour l'éblouissante créature, et Nadille qui trouvait Dinan admirablement situé entre la France et l'Angleterre y revint trois étés de suite, et fut surnommée la Syrène.

Ne méritait-elle point mille fois ce titre pour sa beauté fascinatrice, sa démarche ondoiyante, sa voix d'or aux cordes prenantes. On sentait bien de la dureté dans ses yeux que traversait souvent un éclair d'acier, de la cruauté dans la pourpre de ses lèvres, de l'audace dans le port de sa tête ; mais la bouche savait s'ouvrir pour sourire, de grands cils voilaient la flamme des prunelles ; la taille ronde pliait comme un roseau. On oubliait vite les signes alarmants découverts sur cet admirable visage, pour rester pris dans les rêts d'or tendus par l'enchanteresse.

Bien plus que le matin, Gildas la trouva belle ; aussi quittant Sidonie de Tréma-deuc avec qui il discutait un point relatif au manoir du Guildo, rejoignit-il Yves son ami pour le prier de le présenter à la famille Frétay. La singulière beauté de Gildas prévenait tout de suite en sa faveur ; le nom qui fut prononcé sonnait bien ; aussi Nadille le regarda-t-elle avec une certaine curiosité ; dont il fut le premier troublé. La conversation devint générale, et Nadille accepta les deux jeunes gens pour l'accompagner le lendemain pendant sa promenade à cheval.

En ce moment, une ritournelle aigre se fit entendre, et une fillette vêtue ou plutôt déshabillée de haillons, les jambes nues sous une cotte à pièces disparates et à trous béants, et dont les épaules osseuses pointaient sous les plis d'un châle élimé, pinça les cordes d'une madoline, et commença d'une voix éraillée et déjà vieillote, un air populaire à Naples. A côté d'elle se tenait sa mère, fiévreuse et tremblante, serrant deux petits dans ses bras. On eût dit une apparition subite de la malaria doublée de la famine.

La joueuse de madoline s'était avancée sur l'arrière du bateau qui filait entre les rives merveilleuses de la Rance ; la pauvre ignorait qu'elle empiétait sur la partie aristocratique du *trilby* ; mais bientôt quelques réclamations indignées d'Anglais parvinrent au capitaine ; il saisit le bras de Benita et le repoussa vers l'avant, tandis que la mère, le front penché vers les petits, se traînait à la suite de la musicienne.

Les fiers sourcils de Nadille se froncèrent. Son cœur fut-il ému de cette misère ? Céda-t-elle à un fantasme élan de son caractère, ou trouva-t-elle dans sa coquetterie un motif suffisant de révéler un de ses talents. D'un brusque mouvement elle enleva la mandoline des mains de Benita, et d'une voix de soprano, admirable d'éclat et d'étendue, elle reprit la *mandolinetta* de la pauvre. Dans cette langue harmonieuse du *si*, le dos appuyé contre le bordage du navire, son chapeau à plume ondoiyante tombé à ses pieds, Nadille était si complètement belle que son père lui-même ne la reconnut pas. Le brio avec lequel elle acheva sa chanson ne peut se comparer qu'au triomphe de certaines divas sur les scènes d'Italie. Les femmes arrachèrent les bouquets de leur corsage pour les lui offrir, et Nadille, après avoir lancé un trible merveilleux, prit la mandoline et la présenta en guise de sébile aux passagers de l'arrière.

— Pour une pauvre famille italienne, dit-elle d'un accent suppliant.

Toute fierté avait disparu de ce beau visage ; à la place du feu de l'inspiration, on voyait perler des larmes, dans ces grands yeux noirs. Les pièces d'or et d'argent pleuvaient dans la mandoline. Lorsque Nadille arriva près de Gildas, celui-ci déchirant une page de son carnet y écrivit : *bon pour MILLE francs.*

— Oh ! fit Nadille en souriant, on ne joue pas le *Roman d'un jeune homme pauvre* ici !

Elle passa lentement, puis sa collecte achevée, elle s'approcha de la famille italienne et renversa sur les genoux de la mère, joignant les mains de surprise et de joie, le produit de cette quête inespérée.

— Oh ! signora ! fit la mère, vous êtes un ange !

— On ne me fait point tant d'honneur ici, répartit Mlle du Frétay, on me nomme seulement la Syrène.

— Bah ! dit Kersabiec, en y ajoutant des ailes.

— Où avez-vous appris à jouer de la mandoline, mademoiselle ? demanda Gildas.

— A Naples, j'eus pour professeur un petit lazzarone.

Le voyage sur la Rance s'acheva, Gildas et ses amis se dirigèrent vers le château qu'ils visitèrent en détail, mais ils ne rencontrèrent plus les du Frétay qui erraient alors dans les ruines de l'admirable abbaye jadis la gloire de la campagne de Dinan. Kersabiec eut beau mettre sa science au service de Gildas, celui-ci n'écoutait rien de ses dissertations archéologiques. La voix d'or de la Syrène retentissait en lui sans trêve, et il lui semblait voir la belle fille souriante lancer le refrain de la *Mandolinetta* avec une crânerie de prima dona.

— Je crois, dit enfin Kersabiec qui s'aperçut des distractions de son compagnon, que je ferai prudemment de remettre à plus tard la suite de ma conférence.

— Mais je t'écoute, je t'assure.

— En pensant à autre chose, et cela devient humiliant pour mon amour-propre.

Puis changeant brusquement le sujet de l'entretien ;

— Je me souviens, dit-il d'avoir, un soir d'hiver, entendu Mlle Tiphaine chanter en breton un "sône" d'une pénétrante mélancolie, et tout à l'heure en écoutant l'irrésistible Nadille, je constatais la supériorité de la musique des Montagnes Noires sur celles des campagnes de Naples.

— Profane ! s'écria Gildas.

— Je suis Breton simplement.

— Moi aussi, mais est ce une raison pour nier le charme des airs bretons, et la beauté de la voix de Mlle du Frétay.

— Je ne nie rien, je te prouve seulement que j'apprécie le charme de Mlle Tiphaine.

— Elle est gentille, tu as raison.

— Gentille ! Mais malheureux ! on dirait que tu ne l'as jamais regardée... Des cheveux semblables à une nappe d'or fluide... Un teint d'aubépine, des yeux d'un bleu profond et d'une expression céleste. Quoi ! tu vis près d'elle et tu ne sens pas, tu n'analyses pas cette beauté pénétrante et parfaite ?

— Mais Tiphaine est une cousine ! mon ami.

Ce mot fut dit d'une façon si tranquille, avec un détachement si complet, qu'Yves de Kersabiec, dans un élan de joie et de reconnaissance auquel Gildas ne comprit rien, pressa à les briser les mains de son ami.

— Ta cousine ! tu as raison ! On grandit ensemble et on n'y pense jamais ! C'est une fraternité de berceaux ! Oui, Nadille est belle, séduisante, adorable ; tu vas en devenir fou, et j'en serai le plus heureux des hommes.

Gildas ne se demanda point pourquoi la félicité de son ami dépendait presque de son degré de passion pour Nadille ; il se sentait plus troublé qu'heureux, et la pensée de revoir, le lendemain, la dangereuse Syrène de Dinard lui mettait au cœur une sorte de joie douloureuse. Élevé par un père presque rigide, une mère réellement admirable, un abbé qui, sous les formes d'une simplicité douce, cachait les vertus héroïques d'un saint, Gildas changeait brusquement de cadre pour sa vie, d'atmosphère pour son âme.

Plus poète et plus fantaisiste qu'il ne croyait, il absorbait subitement les impressions nouvelles avec la fougue de ses vingt-trois ans. L'aiglon battait des ailes. Mme de Trémadeuc et Sidonie s'effrayèrent bien un peu de l'admiration de Gildas pour Nadille ; mais Yves de Kersabiec qui se rangeait, lui aussi, parmi les cavaliers servants de la coquette Parisienne, avait près d'elle conservé d'une façon si absolue la liberté de sa tête et celle de son cœur, que la prudence de Mme de Trémadeuc n'alla pas jusqu'à la faire trembler pour l'avenir de Gildas. Sidonie raillait cette sympathie naissante ; et en assignait le terme au retour du vicomte à Lézardeau. Quand à la nuée d'écuyers et de pages de Nadille, d'abord inquiétée par l'entrée en scène de ce beau gentilhomme, elle se sentit rassurée par sa naïveté. Jamais une mondaine comme Nadille du Frétay n'encouragerait les hommages d'un enfant élevé dans le manoir de Lézardeau.

Dependant l'habileté de Gildas à monter à cheval, sa fière mine, ne parurent nullement déplaire à la Syrène de Dinard. A tout prendre, ce jeune homme ne ressemblait à aucun de ceux qu'elle connaissait. On eût dit que son imagination comme son cœur gardaient quelque chose de la fraîcheur des rives de l'Ellé, de la grandeur sauvage de la mer battant les grandes roches près de Quimper. Il la regardait avec des prunelles remplies et d'un feu plus intense et sa voix prenait en lui parlant des intonations dont les



vibrations la surprenaient. Elle venait de faire un temps de galop avec Gildas, lorsque subitement elle s'arrêta pour attendre le reste de la cavalcade.

Yves de Kersabiec la rejoignit.

—Jugez de ma fatuité, dit-il, je gage que vous m'attendiez.

—Vous avez deviné juste.

—Dois-je ajouter pour vous prouver que, dans ma famille, on croit avoir hérité de la baguette divinatoire de Merlin l'Enchanteur, que vous allez me parler de mon ami.

—Il n'y a point grand mérite à prédire l'avenir de cette sorte, répliqua-t-elle ; voilà un gentilhomme, votre voisin, votre camarade d'enfance qui s'attache à mes pas, met mille francs dans ma mandoline de quêteuse, et semble déjà considérer comme des ennemis mes serviteurs. Au moins faut-il que je le connaisse un peu. Parlez-moi donc de Gildas de Kermoël.

—Vingt-trois ans, cheveux châains, prunelles noires.

—Je ne vous demande pas son signalement.

—Très bien. A grandi entre sa mère, la bienfaitrice du pays, son père qui professe pour la propriété foncière un amour exclusif, l'abbé Bernard qui en fit un antiquaire, et sa cousine Tiphaine.

—Ah ! il a une cousine !

—Un ange ! blonde autant que vous êtes brune, simple et pieuse...

—Autant que je suis coquette... poursuivez.

—Mon Dieu, c'est tout.

—La situation de fortune ?

—J'oubliais que vous êtes pratique.

—Je suis fille de mon père.

—Gildas possède en propre, du chef de son aïeul qui l'adorait, une terre de quatre cent mille francs... Le domaine de Lézardeau renferme deux cents hectares de bois, champs et pâturage divisés en quatre fermes magnifiques. Le reste des propriétés éparses dans le Finistère, car le comte de Kermoël achète partout et toujours, représente au moins le double. Je crois que les revenus de Gildas de sa septième année à sa majorité ont été employés à des acquisitions de pêcherie en pleine activité et de terrains au bord de la mer.

—De sorte que le vicomte de Kermoël... Un joli nom, et qui sonne bien ! vaut à cette heure son petit million, sans compter deux ou trois millions dans l'avenir.

—Bah ! fit Yves de Kersabiec, est-ce que vous songeriez...

—Moi ! je suis trop étourdie pour penser à quelque chose ; mais mon père est un homme sérieux ; il me presse de faire mon choix, et ma foi, à la loterie du mariage, votre ami pourrait bien gagner.

—Mais vous le rendriez très malheureux.

—Voulez-vous me faire l'honneur de me dire pourquoi ?

—Il croit en Dieu, à Merlin, à Vivianne. Il garde la foi des vieux âges, et la poésie des légendes. Gildas est un artiste, un rêveur que vous devez laisser à ses landes...

—Afin qu'il épouse sa cousine Tiphaine.

—Non ! oh ! non, pas cela.

—Laissez-moi donc jouer mon jeu qui est le vôtre. Je ne préjuge point encore de l'avenir. Je sais une seule chose : le vicomte de Kermoël m'aime, et vous pouvez juger vous-même s'il est possible de le comparer avec les petits jeunes gens qui m'escortent. Sans rire, je le trouve très beau.

—Et vous l'épouserez ?

—Qui sait ! répondit-elle en donnant un léger coup de cravache à son cheval, je pourrais plus mal faire.

Durant le reste de la journée, Nadille permit à Gildas de la suivre, et quand ils se quittèrent elle lui serra la main à l'anglaise, et lui adressa un regard si doux que le jeune Breton en garda le souvenir. Jamais la Syrène de Dinard n'avait été plus élégante et plus belle que durant cette saison. Son père lui-même en demeurait surpris. Gildas entraîné dans un cercle vertigineux sentait s'en aller les restes de sa raison ; mais chaque fois qu'il se demandait si cette créature prismatique et dangereuse était bien la fille souhaitée par sa mère, Nadille trouvait le moyen de dissiper le nuage couvrant son front, de bannir l'angoisse de son esprit. Elle se faisait tout à coup simple et bonne, ou bien elle le flagellait d'une raillerie, et semblait l'oublier dans un coin de la salle de bal.

Mme de Trémadeuc tenta vainement de garder Gildas auprès d'elle, il avait pris son vol d'un tel élan qu'il ne pouvait plus redescendre. Croyant alors sa responsabilité engagée, elle écrivit à la comtesse de Kermoël, dévoilant une partie de la vérité, insinuant qu'il serait prudent de rappeler le voyageur qui ne prenait pas garde au danger des chants de la Syrène. L'abbé Bernard s'inquiéta ; Mme de Kermoël pleura, le comte se mit à rire.

—Il ne peut cependant vivre et mourir à Lézardeau, dit-il ; Mme de Trémadeuc s'alarme sans raison ; d'ailleurs le mois de vacance de Gildas expire dans une semaine ; il sera temps alors de le rappeler.

Lorsque le jeune eomme comprit qu'il devrait rentrer au manoir paternel, un flot de douleur subite lui envahit l'âme. Depuis qu'il se laissait emporter par ce tourbillon de plaisir pimenté par un premier amour, il ne lui semblait point qu'il dût jamais voir la fin de cette existence enchanteresse comme un rêve de hatchichin. Il se refusait à y songer, et fermait les yeux pour ne plus rien voir que la robe de Nadille, ne rien entendre que la musique de sa voix.

Cependant le temps marchait ; la famille de Trémadeuc préparait les malles. Encore deux jours et il faudrait quitter Dinard. Jusqu'à à ce moment, Gildas n'avait rien dit à Nadille. Était-il donc besoin de parler ? Ne devait-elle point deviner et comprendre ! Les heures fuyaient avec une rapidité folle ; s'il ne s'expliquait pas, ne pourrait-elle croire que sa conduite se bornait à un flirtage un peu accentué.

Il y avait bal ce soir-là et par une fantaisie qui rendait Nadille plus belle encore, la jeune fille avait mis une toilette de tulle noire, simplement éclairée par un croissant de brillants à demi noyé dans les frisures de ses cheveux d'ébène. Elle dansa sans entraînement, puis entre deux valse, elle vint s'appuyer contre la glycine formant un cadre à la croisée ; une ombre de mélancolie voilait son front d'une blancheur de marbre ; et son absorption était si grande, qu'elle n'entendit point venir Gildas.

—Vous semblez triste, Mademoiselle, lui dit-il.

—Et vous-même, répliqua-t-elle, êtes-vous si gai ? Les valse de Klein ne paraissent guère exercer d'influence sur votre esprit. Et pourtant vous allez revoir ceux que vous aimez et qui vous aiment. Les grandes pierres druitiques dressées au milieu de vos champs, les refrains de vos pâtres et les airs de biniou jetés à travers les Montagnes-Noires.

—Voilà ce que je retrouverai. mais je vous perdrai, vous !

—Oh ! moi ! fit-elle avec un geste empreint de lassitude, vous m'avez fait la cour comme tous les jeunes gens de la colonie balnéaire, une fois rentré à Lézardeau vous m'oublierez...

—Jamais ! répondit Gildas, jamais !

—Vieilles paroles sur un air connu !

—Ne parlez pas ainsi, je vous en conjure ! Vous me feriez croire que vous manquez de sincérité. Ai je si bien voilé mon regard que vous n'y ayez pas lu ma tendresse... Mon cœur se trahissait-il si peu dans le son de ma voix que vous n'avez pas deviné mon trouble... Je ne veux pas, je ne veux pas vous dire combien vous remplissez désormais ma vie. Je ne vous quitte pas, je vous emporte ? Et, bien que votre image soit gravée au plus profond de mon être, je me demande ce que je vais devenir quand je ne vous verrai plus !

—S'il y avait une Syrène à Dinard, vous retrouverez des anges sur les bords de l'Ellé... Enfin ne peut on venir de Lézardeau jusqu'à Paris ?

—Oui, répondit Gildas, si l'on avait en soi l'espérance ; si l'on savait qu'une pensée répond à la vôtre. Sans cela à quoi bon ! vous vivez là-bas dans un tourbillon de plaisirs que j'ignore, le monde ne me connaît pas, je le traverse en étranger. Paris, pour moi, ce serait vous seule !

—Paris vaut cependant bien la peine d'être compté pour quelque chose ! répondit Nadille en souriant. Il est même étrange qu'un homme de votre éducation et de votre naissance n'ait point eu déjà la curiosité d'y venir ! Ne me demandez pas ce qui ne doit point passer mes lèvres. Vous êtes sympathique à mon père, et si vous me demandez mon opinion, je vous répondrai comme cette héroïne de tragédie :

Va, je ne te hais point !

Un nouveau prélude se fit entendre, Nadille posa légèrement la main sur le bras de Gildas et se perdit avec lui dans le cercle d'une valse. Au moment où elle s'achevait, M. du Frétay s'approcha ; Gildas prit congé de lui, et sollicita l'honneur de le revoir à Paris ; quant à Nadille, déclarant qu'elle ne danserait plus, elle s'enveloppa dans son manteau et quitta la salle du bal.

— Est-ce donc un prétendant sérieux ? demanda le banquier à sa fille.

— Je le crois, répondit celle-ci.

Ce furent les seuls mots qu'ils échangèrent.

Le lendemain, la famille de Trémadeuc, Yves de Kersabiec et Gildas s'éloignaient de Dinard. Au moment où ils quittaient la mer pour entrer dans la Rance, un refrain de mandolinetta arriva jusqu'à eux. C'était le dernier chant de la Syrène.

### III

#### TIPHAINE

Il fut décidé en famille qu'on irait à la rencontre de Gildas. L'abbé lui-même prit place dans la grande calèche, parlant avec expansion de son élève chéri avec qui il comptait bien reprendre les études commencées. Tiphaine silencieuse entendait sans les comprendre les phrases de l'abbé ; une seule pensée emplissait son âme : " il revenait." L'absence du compagnon de sa vie lui avait paru d'une longueur mortelle ; il lui semblait que les mouvements de son cœur s'étaient arrêtés, que son existence demeurerait suspendue. Inactive et rêveuse elle cherchait, la simple fille, tous les journaux donnant la chronique élégante des stations balnéaires, comme si elle pouvait suivre dans ce tourbillon mondain celui dont le souvenir ne la quittait pas. Le danger était là, pour elle ; Tiphaine le devinait. Alors, dans son miroir, étudiant les lignes de son pur visage, la teinte de ses cheveux, elle se demandait si elle était belle, et si Gildas ne pourrait la choisir. Ou bien rougissant de cette coquetterie innocente, quittant les grands jardins, elle courait chez les pauvres gens, leur portait à la fois des consolations et des secours, et rentrait apaisée par le bien qu'elle avait fait.

Ce fut sa tante qui lui apprit la nouvelle du retour de Gildas. Un quart d'heure plus tard, la chambre du voyageur s'emplissait de roses, et la jeune fille montait et descendait allègre et souriante les grands escaliers du château.

La famille de Kermoël alla donc attendre Gildas à Quimperlé. Quand il parut, le comte demeura frappé de sa belle prestance, Tiphaine ne vit que l'expression de ses yeux. Elle n'était pas la même. Une flamme intérieure brûlait ses regards. Tout ce qui restait en lui de l'adolescent avait disparu. Gildas embrassa tendrement sa mère, et serra les deux mains de Tiphaine. Au moment de la quitter il avait posé un baiser sur son front, elle ne reçut point au retour cette fraternelle caresse. Tiphaine ne s'en étonna pas. Du premier coup d'œil elle comprit que la vie, les rêves et le cœur de son cousin s'étaient transformés.

M. de Kermoël multiplia ses questions auxquelles Gildas répondit avec toutes les apparences de bonheur. De fait, bien que sa mémoire s'emplît du souvenir de Nadille, ce ne fut point sans attendrissement que le jeune homme se retrouva dans l'antique demeure où il avait grandi. Seulement, poursuivant son rêve éveillé, il n'y revenait pas seul ; près de lui marchait une ombre légère, fantôme trop cher qui désormais le hantait toujours. Pourtant il ne pouvait révéler ce secret ; il devinait à quelles oppositions se heurteraient ses espérances. La beauté de Nadille, beauté audacieuse, provocante, n'était point celle que recherchèrent dans le passé les comtes de Kermoël. Dans la longue galerie de portraits, il voyait les aïeules portant au front, avec leur couronne, la gravité qui sied à la grande dame. L'opulence de leurs costumes s'alliait à une sorte de simplicité digne. Même celles qui s'étaient fait peindre dans leur habit de cour conservaient une chasteté tranquille. A côté d'elles se trouvait le portrait de la mère de Gildas représentée pendant une longue convalescence. Des dentelles blanches l'entouraient, doublant au milieu de leur neige vaporeuse la transparence du teint de la malade. Ses mains effilées se perdaient au milieu de touffes de roses pâles. A cette époque on commençait seulement à espérer que Mme de Kermoël reviendrait à la vie ; l'ombre de l'aïeule d'un ange couvrait ce front charmant. C'était bien la digne fille de toute cette lignée de grandes dames à la fois pieuses et fortes qui avaient élevé de nombreuses familles

et légué de nobles exemples. Quelle figure ferait à côté de cette suite d'aïeules l'éblouissante Nadille ? Ah ! pour Gildas, certes Mlle du Frétay serait la première et la plus belle de toutes, mais pour sa mère... Et à la pensée d'avouer qu'il aimait la fille d'un banquier, homme de Bourse, agioteur, lanceur d'affaires, Gildas sentait s'évanouir son courage. Un moment même, il eut la pensée qu'il oublierait Nadille. Ne serait-ce d'ailleurs pas plus sage ? De retour à Paris, songerait elle encore à son admirateur de Dinard. Elle lui avait arraché cependant la promesse d'un voyage, d'une visite durant l'hiver. Trois ou quatre mois passeraient d'ici-là, Gilbert aurait le temps de causer avec sa mère qui le comprendrait mieux que le comte de Kermoël. Gildas s'efforça donc de redevenir en apparence ce qu'il était par le passé, et chacun s'y trompa hors Tiphaine.

Plus douce que jamais avec ce souffrant, elle ne recueillait pourtant jamais le fruit de son affectueuse patience. Ce qu'elle faisait pour complaire à Gildas tournait même souvent contre elle. Sans s'en douter, le jeune homme la froissait profondément.

Il raillait les anges domestiques, soignant l'intérieur, parfumant le linge, s'employant au bonheur matériel de ceux qui les entourent. Invariablement, ses attaques se terminaient par le portrait des Dianas Vernon rencontrées dans le monde, c'est-à-dire à Dinard. La vie de famille devenant plus difficile pour Gildas, il voyait fréquemment Yves de Kersabiec. Celui-ci accourait charmé de passer quelques heures à côté de Tiphaine. Autrefois, celle-ci ne semblait nullement s'occuper de lui ; depuis le voyage à Dinard, au contraire, elle cherchait plutôt qu'elle ne l'évitait la compagnie de Kersabiec. C'étaient alors des interrogations sous toutes les formes, afin d'apprendre un nom, de surprendre un secret. Yves devinait la douleur cachée au fond de cette âme angélique, et taisait ce qui lui brûlait les lèvres. Un soir, Tiphaine se mit au piano, et ses doigts après avoir longtemps erré sur les touches, trouvèrent une de ces naïves mélodies nées sur les monts d'Arhes et chantées par les pâtres. Elle la disait d'une voix pénétrante, empreinte de la mélancolie du ciel armoricain, des plaintes des flots, des tendresses des "pensées". Les paroles en étaient bien simples : une jeune fille racontait à un rossignol sa peine amoureuse et le deuil de son cœur... Mais l'expression que mettait Tiphaine dans l'interprétation de ce poème en faisait un véritable chef-d'œuvre de sentiment.

Kersabiec assis près du piano, cachait ses paupières de sa main ; quand à Gildas, lorsque sa cousine eut fini, il lui demanda :

— Ne chantez-vous donc jamais de musique italienne ?

— Je n'en ai point, répondit la jeune fille.

— Je vous en ferai venir, Tiphaine.

Elle le remercia de ce qu'elle prit pour une attention. Trois jours plus tard, il lui apportait un livre renfermant les airs populaires de l'Italie, et marquait une page du doigt.

— Je saurai vite ce morceau, répondit-elle en souriant.

Elle l'étudia, et le lendemain après un dîner qui réunissait les Trémadeuc et les Kersabiec au château de Lézardeau, on fit un peu de musique. Sidonie exécuta correctement un morceau froidement écrit, et quand le tour de Tiphaine fut venu, ouvrant le livre arrivé de Paris, elle entonna la *Mandolinetta*.

Sa voix pure et douce, faite pour interpréter la musique de sentiment ne s'accordait point avec l'entrain enlevé du morceau. Elle le disait bien, et cependant ce n'était pas cela ! Gildas qui s'était approché de la croisée parut éprouver plutôt une déception que retrouver un souvenir ; quand à Kersabiec, s'approchant de son ami, il lui dit d'un accent âpre et dur :

— Voilà qui est mal ! très mal ; pourquoi mettre sur les lèvres de l'ange qui s'appelle Tiphaine les refrains de la Syrène de Dinard !

— Yves ! s'écria Gildas, avec une certaine violence.

— Ecoute, reprit Yves, j'ai maintenant un remords : jamais je n'aurais dû te présenter à cette dangereuse fille.

— Pas un mot de plus ! Elle deviendra ma femme.

— Ta femme ! Nadille du Frétay !

— Oh ! je comprends ce que tu vas objecter : le refus de consentement de ma famille... je suis Breton, je m'obstinerai.

Pendant ce temps, Sidonie, penchée sur le clavier, soulignait du doigt certains passages de la *Mandolinetta*.

—Vous dites la note, ma chère, et votre voix est charmante, mais il vous manque le brio qu'y mettait Mlle du Frétay.

—Où avez-vous entendu chanter cette air par cette jeune fille ?

—Mais à Dinard : Gildas ne vous en a-t-il point parlé ? Nadille était la reine de Dinard. Tous les jeunes gens lui faisaient cortège, et s'en déclaraient épris.

—Elle est belle !

—Très belle, quoique je n'aime point ce genre de beauté. Des yeux comme des diamants noirs ; une chevelure d'ébène qu'elle laissait flotter à la façon des anglaises. Spirituelle, capricieuse, dominatrice, montant à cheval comme une centauresse, et nageant comme une syrène.

—Et, sans doute, mon cousin lui a payé son tribut d'hommages ?

—Naturellement ; je m'aperçus de l'impression que produisait sur lui Nadille, pendant notre promenade sur la Rance.

Sidonie raconta l'épisode de la pauvre chanteuse, et la quête faite par Mlle du Frétay.

—Je vous remercie de vos conseils, Sidonie, répondit Tiphaine, en fermant le cahier de musique, je crois comme vous que je n'interpréterai jamais suffisamment cette *Man-dolinetta*.

Elle prit le bras de son amie et parla des chasses qui ne tarderaient pas à s'ouvrir.

Cette petite scène devint le prélude d'entretiens tristes, de luttes sourdes, que le comte et sa femme soulaient avec peine. Tous deux sentaient que Gildas leur échappait. Il ne s'occupait plus de sciences comme autrefois ; les inégalités de son caractère frappaient tout le monde. La pâleur de son visage, le cercle bleuâtre tracé sous ses yeux trahissaient l'insomnie. Le médecin de la famille, sans paraître inquiet de l'état de Gildas parla de surexcitation nerveuse. Avec sa mère, tantôt le jeune homme paraissait près d'épancher un secret étouffant, tantôt pris de crainte il la fuyait, après avoir mis sur ses mains un baiser et une larme.

Il se faisait adresser des journaux parisiens, et souvent il y trouvait le nom de Nadille parmi les élégantes, les belles, les fêtées. Alors, il prenait en haine le manoir tranquille, les forêts séculaires, la rivière paisible au nom plus doux que celui d'un fleuve de la Grèce. Il avait soif de cet inconnu, qui s'appelle Paris, et bientôt, ne parvenant plus à refréner l'ardeur de ses désirs, il supplia son père de lui permettre de faire un voyage.

Le premier mouvement du comte fut celui de la colère, et il répondit par un refus. Mme de Kermoël, alarmée pour la santé de Gildas, s'interposa entre le père et le fils, et tenta de gagner l'abbé à sa cause.

Mais celui-ci, conciliant et doux d'habitude, se rangea du parti du comte :

—Quand M. le vicomte est parti pour Dinard, ce fut un malheur, s'il fait un voyage à Paris, ce sera un désastre.

—Il a vingt-trois ans, dit le comte.

—Et une fortune indépendante, ajouta l'abbé.

—N'est-il point à craindre que du heurt de nos deux volontés survienne une dissension dans la famille ?

—Je lui parlerai, dit l'abbé. Je lui montrerai son devoir, je lui révélerai, si vous le voulez, les projets formés par vous.

—Non ! non ! fit le comte, ne prononcez pas le nom de Tiphaine.

L'abbé Bernard monta dans l'appartement de Gildas.

Il le trouva occupé à terminer une tête de femme qu'il cacha dans son carton.

—Mon cher enfant, dit l'abbé, il fut un temps où vous me cherchiez, où nous poursuivions ensemble des études sérieuses, où nous causions cœur à cœur, parce que votre cœur ne renfermait point de secrets. Il n'en est plus ainsi ; vous me fuyez comme un ennemi, et vous paraissez vous défier de moi.

—Mon cher abbé, répondit Gildas, mon père vous envoie pour me confesser, il espère que votre ascendant obtiendra plus que sa tendresse. Il se trompe. Ah ! mon Dieu ! je ne blâme point l'éducation qui m'a été donnée, remarquez que je ne dis pas l'instruction. On m'a gardé à l'ombre de nos futaies, dans l'espérance d'y cacher ma vie. Je promets d'y reverir, mais je vous le jure, mes vingt ans battent des ailes, et je ne suis point un gérfaut qu'on garde chaperonné et enchaîné. Je prie, et je souhaite n'être point refusé ! Ne comprenez-vous donc point que j'étouffe ici ? L'horizon des

montagnes d'Arhès ne me suffit plus, je veux admirer les chefs-d'œuvre de l'art, entendre de grande musique, voir, ne fût-ce qu'une saison, le monde qui est le mien ! Tenez, vous ignorez ce que je souffre depuis quatre mois, sans cela vous n'essaieriez pas de me retenir.

—Votre esprit est malade, mon enfant.

—Mon esprit ou mon cœur, qu'importe !

—Autoriser vos folies, n'est ce point en devenir complice !

—Mes folies ! Jusqu'à présent elles se sont bornées à quelques promenades sur la Rance.

—Et c'est le souvenir de ces promenades qui vous trouble ?

—Qu'importe, après tout ! Mes sentiments sont à moi ! Qu'ils me consolent ou me torturent je les aime... Je veux partir, il faut que je parte. Ne vous liguez point avec mon père pour m'en empêcher... Soyez plutôt avec moi pour lui conseiller de me le permettre... Rien ne me retiendra, rien ! Je suis riche et ne partage pas l'avis de mon père au sujet de l'argent ; les revenus sont faits pour être dépensés. Mais vous ne voyez donc pas que je désobéirai irrésistiblement, fatalement ; qu'un aimant m'attire là-bas... Mon père est presque vieux, vous êtes prêtre, ma mère est une sainte... Autant de raisons pour que vous ne me compreniez pas !

—M'autorisez vous à répéter ceci à M. le comte ?

—Pourquoi lui causer une peine inutile ? il suffira que vous disiez : laissez-le partir.

—Pauvre cher Gildas ! Vous avez prononcé tout à l'heure un mot cruel ; il est allé droit au cœur de votre instituteur, de votre ami, de ce second père donné par la foi, et dont l'adoption vaut presque une paternité. Croyez vous donc que cette austère robe noire ne couvre point une âme ardente ? De ce que j'ai voué ma vie à la consolation des souffrants, en concluez-vous que mes sentiments de tendresse soient affaiblis, Gildas ! Gildas ! c'est justement parce que je n'ai pas de famille et de foyer que j'aime si profondément un enfant ingrat, bien près de devenir un enfant prodigue !

Le jeune homme se jeta dans les bras du vieillard.

—Pardonnez-moi, dit il, je souffre beaucoup.

Le lendemain, après une réunion de famille à laquelle Gildas ne prit point part, il fut décidé qu'on le laisserait libre de passer la moitié de l'hiver à Paris.

#### IV

##### ENTRAÎNEMENT.

Quand le vicomte de Kermoël descendit à l'Hôtel Continental, il lui sembla qu'il prenait possession du monde. Ses amis Trémadeuc et Kersabiec lui avaient remis des adresses de fournisseurs de la jeunesse élégante ; il apportait de nombreuses lettres de recommandation ; avait fait à la caisse de son notaire une saignée de dix mille francs, et se proposait de rassembler en deux mois de séjour tous les plaisirs que Paris lui pouvait offrir. Avant de se présenter chez M. du Frétay, Gildas se fit habiller avec recherche. Tandis que son tailleur, son chemisier et son bottier achevaient de le transformer il visitait Paris à grande vitesse, parcourant les larges voies, admirant les musées, priant, dans les églises, se distrayant au théâtre. Cependant ni le mouvement parisien ni le premier éblouissement dont il subissait le charme, ne pouvaient lui faire oublier Nadille. Il la cherchait dans les loges, au bois, partout où il croyait qu'elle pût être, sans jamais parvenir à la rencontrer.

Enfin, les fournisseurs livrèrent leurs commandes, et le vicomte de Kermoël se présenta chez le banquier.

Il habitait boulevard Haussmann un hôtel d'un luxe moderne, un peu écrasant, sentant trop le manipulateur d'affaires ; et pourtant cette demeure avait grand air ; les torchères du vestibule, les vases de fleurs placés partout, les tapis couvrant les marches de marbre, tout concourait à donner une haute idée de la fortune de M. du Frétay.

Des laquais très galonnés, à l'air suffisant, insolent, attendaient sur les banquettes de l'antichambre. L'un d'eux remit la carte du vicomte, non sans y avoir jeté un regard. Une minute après Gildas était introduit.

—Un homme de parole ! s'écria le banquier, voilà qui devient rare. Peut être est-il plus rare encore de rencontrer un Breton avide de se transformer en Parisien. Ma fille

regrettera beaucoup d'avoir été absente. Elle court les magasins avec sa dame de compagnie, une marchesa déchuë qui lui apprend l'amour de la noblesse, et l'art de dissiper les revenus paternels, ce qui n'est pas une sinécure. Vous ne sauriez vous imaginer combien cette enfant multiplie les caprices, et moins encore combien je suis heureux de les satisfaire. Croyez-vous aisément vous accoutumer à Paris ?

—J'en suis sûr.

—Et vous y resterez ?

—En congé illimité, répondit Gildas.

—Nous profiterons de ce congé-là. Vous plairait-il dès ce soir d'entendre *Aïda* dans notre loge ? Vous m'avez fait les honneurs de la Bretagne, je puis vous guider à Paris.

Gildas remercia et prit congé du baron.

Combien la vie lui sembla bonne ! avec quelle impatience il attendit l'heure du théâtre, avec quelle coquetterie juvénile il se regarda dans son miroir se demandant s'il plairait à cette Nadille qui lui semblait à la fois si imposante et si dangereuse. Quand il monta le grand escalier d'onyx, que les clartés éblouissantes des lustres, la grâce des fontaines et des corbeilles de fleurs lui apparurent, lorsqu'il vit gravissant les marches, des femmes la chevelure étoilée de diamants, il éprouva la sensation du dormeur commençant un rêve magique. Les sons de l'orchestre lui apportaient le commencement de l'ouverture, il se présenta dans la loge, le cœur battant, le regard troublé. Certes, il avait trouvé Nadille bien belle sur la grève de Dinard, mais elle lui parut mille fois plus ravissante encore. Son accueil fut charmant, exempt de coquetterie comme de hardiesse. Nadille parla peu, laissant à la musique le soin d'émouvoir le cœur, et de troubler le cerveau de Gildas. Tout concourait à le griser ; les splendeurs de la salle, les subtils parfums s'exhalant des bouquets posés sur l'appui des loges ; la plainte passionnée d'Aïda cet amour finissant dans la mort. De temps à autre Nadille, suivait sur ce visage franc et beau les traces de l'émotion ressentie, quand le rideau tomba, et se tourna complètement du côté du jeune homme et lui sourit :

—Eh bien ! demanda-t-elle, regrettez-vous vos binioux ?

—Je ne regrette rien, répondit-il vivement ; je commence à croire qu'on ne peut vivre qu'à Paris.

—Pendant six mois de l'année, vous avez raison.

Ils se quittèrent sur un mot aimable du banquier.

Gildas porta les lettres de recommandation remises par son père, les Trémadec et les Kersabiec, mais il ne chercha réellement que la famille du Frétay. L'entraînement qu'il ressentait pour Nadille continua de grandir, et bien qu'au fond de son cœur il devinât quelle opposition lui ferait le comte, il se jura de n'avoir d'autre femme que cette enchantresse. Celle-ci l'encourageait dans son penchant ; et si parfois elle parlait d'une façon déguisée de la différence d'opinions existant entre le comte de Kermoël et le banquier du Frétay, elle ne manquait jamais d'ajouter une parole faite pour exciter l'amour-propre et la volonté de Gildas. Quand il parlait d'avenir, quand il osait lui montrer que leurs vies pourraient se confondre, elle secouait tristement la tête :

—A quoi bon poursuivre ce rêve ! Votre mère ne m'acceptera pas comme bru.

—Qu'importe ! s'il s'agit de lutter quelque temps.

—En aurez-vous le courage !

—Je suis Breton, Nadille.

—Je le sais. Mais Breton plié, quoique vous disiez, sous le joug de l'autorité paternelle. Accoutumé à respecter les vœux du comte de Kermoël et les conseils de l'abbé Bernard.

—Je les vénère et je les aime, vous avez raison ; mais chacun d'eux a choisi sa part de bonheur : l'un en restant près de l'autel ; l'autre en cachant une heureuse vie à l'ombre du manoir de nos aïeux. Ils semblent également satisfaits de leur lot. Je réclame le droit de vivre à mon tour, suivant les rêves de mon esprit et les aspirations de mon cœur.

—Enfin, demanda Nadille, ne craindriez-vous point la colère paternelle ? Si le comte de Kermoël vous déshéritait ?

—Il ne le fera pas ! répondit le jeune homme, il ne le fera pas. Les terres patrimoniales ne changent pas de famille. Je ne veux pas croire que ma mère me refuse de vous accepter pour fille, quand elle vous saura si belle, si spirituelle, si parfaite...

—Oh ! répondit Nadille, tout dépend de ce que votre père considère comme la perfection. Qui sait si, à ses yeux Mlle Tiphaine ne réalise point son idéal.

—Tiphaine ! répéta Gildas, qui vous a parlé de ma cousine ?

—Des amis qui, sans doute redoutaient pour moi le dangereux entraînement de votre sympathie naissante. Oh ! je compte une ennemie dans votre famille.

—Ceux dont vous parlez ont oublié d'ajouter que l'orpheline adoptée par mon père, ma courine, ou pour mieux dire ma sœur Tiphaine n'a jamais songé que je pusse être pour elle autre chose qu'un ami. Vous ne la connaissez pas cette Tiphaine ! Un ange qui prie dans les chapelles, et visite les pauvres ; un esprit pur tourné vers le ciel, un cœur naïf et vierge comme une cime alpestre et que ne traversera jamais la flamme de la passion.

—Eh mais ! fit Nadille en fixant ses yeux veloutés sur le jeune homme, le portrait de votre cousine ne semble point de nature à me rassurer ; la Syrène que je suis pour parler comme mes flatteurs de Dinard redoute assez les archanges... Connaissez vous un conte ravissant ayant pour titre *La petite Syrène* ? Non ! vous en être resté à la littérature du XVIII<sup>e</sup> siècle, n'est-ce pas ? J'ai le rire facile, et cependant il m'a fait pleurer. Il me semble que si j'aimais véritablement, ce serait comme "la petite Syrène." Vous m'écoutez, monsieur le vicomte ?

Elle habitait une grotte tendue de rideaux d'algues et de fucus, ornée de coquillages nacrés, de branches de corail rose et de perles natives. Elle dormait sur des mousses aux feuilles plus délicates que des fils de la Vierge. Et, durant le jour, fendant l'eau de ses deux bras de neige, ses cheveux d'or flottant sur son dos, elle se jouait au sein de l'écume ou glissait à travers l'azur des vagues. Quand elle sentait en elle un trop plein de joie sans cause, elle chantait, et aux accents de sa voix, les pêcheurs s'arrêtaient oubliant de jeter leurs filets, les lavandières cessaient leur travail, et les joutes des jeunes filles se couvraient de larmes. Devant le golfe étroit habité par la petite Syrène se dressait un château de marbre, orné avec un luxe prodigieux. Longtemps inhabité, il ouvrit tout à coup ses trois cent soixante-cinq fenêtres, la vie y rentra par enchantement ; un beau prince y amenait sa cour joyeuse. Dès lors ce ne furent que chasses guidées par des fanfares éclatantes, concerts de harpes et de violes, bals somptueux. La petite Syrène se rapprochait du grand escalier de marbre que battaient les dernières vagues, cherchant des yeux le jeune prince dont elle s'était éprise. Elle ne chantait plus pour les étoiles, les fleurs et le printemps, mais pour lui seul, et le prince se plaisait à l'entendre. Cependant la petite Syrène souffrait, la jalousie lui brûlait le cœur. Elle eut souhaité être une de ces dames éblouissantes dont le prince prenait la main pour leur faire danser la pavane. Elle pleura tant, qu'une fée accourut à son aide, et lui permit de devenir femme pendant quelque temps. Elle verrait alors ce que valait le cœur du prince ! mais puisqu'elle voulait changer de forme, lorsque ses pieds s'appuieraient sur le sol elle souffrirait autant que s'ils étaient placés sur des charbons, ou déchirés par des milliers d'aiguilles. Elle accepta ; que voulez-vous, elle était folle ! La nuit venue elle revêtit un splendide habit de brocard et pénétra dans la salle de bal. Le prince la fit danser ; elle garda la force de sourire. Tandis que ses doigts tremblaient dans ceux du prince elle endurait un supplice sans nom. Et pourtant elle demeura au bal jusqu'à l'aube, mais quand elle redescendit l'escalier de marbre, elle tomba plutôt qu'elle ne se glissa sous les vagues, qui, la portèrent mollement jusqu'à la grotte des fucus.

Et chaque nuit vit recommencer ce martyre ; et la petite Syrène ne se plaignait point, elle aimait le prince et s'en croyait préférée... Cependant un jour elle comprit qu'un événement grave se passait au château, elle épia, curieuse d'abord, inquiète ensuite, les heures lui parurent d'une mortelle durée ; enfin elle quitta sa peau de Syrène, retrouva ses pieds blancs et souffrants et gagna la salle du festin. Auprès du prince se trouvait une autre femme, une princesse, couronne en tête et sourire aux lèvres. On célébrait leurs fiançailles... La petite Syrène s'enfuit et, dédaignant de vivre encore, elle se jeta dans la mer. La femme ne savait pas nager... elle périt sous les vagues et fut ensevelie sous un amas de coquilles roses et d'algues vertes... Comme il faut une morale aux contes aussi bien qu'aux fables, voici la mienne : Vous aimerez avec votre imagination la Syrène de Dinard, et vous épouserez la princesse Tiphaine !

—Jamais ! jamais ! s'écria Gildas.

—Prenez garde, répliqua Nadille, ne prononcez pas un mot de plus si vous devez le regretter demain...



—A ceci je ne dois répondre qu'une chose, Nadille : voulez-vous être ma femme ?

—Rappelez vous que la petite Syrène est morte !

—Vous vivrez pour être heureuse.

—Réfléchissez encore, Gildas, je ne dois pas être la compagne qui vous convient. Entre la Parisienne obstinée que je suis, et le Breton que vous êtes, quelle différence ! J'aime le luxe dont m'entoure mon père, je passe ma vie chez le couturier, dans les théâtres, partout où l'on voit, où l'on est vu, où l'on s'amuse. Ne vous bercez point de l'espoir de me mettre plus sérieuse et de m'amener à changer d'existence.

Ce serait inutile et dangereux. Prenez la petite Syrène comme elle est, moitié femme et moitié monstre. Elle peut vous aimer, elle ne se sacrifiera pas pour vous. N'en concluez pas que je manque de cœur, ce serait trop sévère, seulement, n'attendez point que je le manifeste comme le font la plupart des jeunes filles et des nouvelles épousées. En vous accordant ma main je garderai ma volonté.

—Voulez-vous être ma femme ? demanda plus tendrement Gildas.

—Adressez-vous désormais à mon père.

—Vous êtes un ange ! s'écria Gildas.

—Voilà un cliché dont il faudra perdre l'habitude de vous servir ; c'est Mlle Tiphaine qui est un ange.

—Quand vous devriez être le mauvais génie de mon existence, je vous veux ainsi !

—C'est entendu, répondit Nadille, je serai votre mauvais génie.

Elle sourit, mais Gildas ne comprit point la cruelle raillerie de ce sourire.

Le soir même, le vicomte de Kermoël, bouleversé par l'émotion, demandait au banquier la main de sa fille.

—Je ne vous refuse point, répondit M. du Frétay, Nadille m'en voudrait peut-être ; seulement, si vous le voulez bien, nous discuterons des détails étrangers aux jeunes filles. Je suis dans les affaires, et je gagne beaucoup d'argent ; seulement je ne réalise les bénéfices, qui me permettent de mener une grande vie, qu'à la condition de conserver tous mes fonds. La dot de Nadille se compose de la fortune de sa mère : deux cent mille francs. De votre côté quel est le chiffre de votre apport ?

—Quatre cent mille francs en fonds d'Etat ; environ la même valeur en terre.

—Total huit cent mille.

—Ma famille possède pour près de deux millions de terre et de bois.

—Vos parents sont jeunes encore !

—Heureusement ! s'écria Gildas.

—Sans doute, heureusement ! Seulement, vos huit cent mille francs constituent à peine trente mille francs de rente. Il sera difficile d'avoir des chevaux et des voitures, et cependant Nadille ne peut s'en passer.

—Je ne le souffrirai pas !

—Au besoin je pourrais lui prêter une des miennes... Je vous montre le côté positif des choses, afin que vous n'ayiez point d'ennuis et de surprise plus tard.

—Ne craignez rien ! répliqua Gildas, ma mère m'adore. On ne dépense pas vingt mille francs par an à la maison, les économies nous reviendront. Jamais Nadille ne souffrira, je vous le jure, je verserais plutôt la dernière goutte de mon sang.

—Oh ! la dernière goutte de sang d'un homme n'a jamais pesé dans la balance de la félicité d'une femme ! Je consens à votre union, pour le reste discutez avec votre famille.

—Merci, monsieur, merci ! s'écria Gildas.

Avant de s'endormir, sous l'empire de la fièvre et laquelle son esprit et son cœur se trouvaient en proie, Gildas écrivit à son père.

Cette lettre bouleversa M. de Kermoël. Il hésita avant de la montrer à sa femme, et de lui causer cette grande douleur, mais ces deux époux confondaient si bien depuis plus de vingt ans leurs joies et leurs épreuves, qu'il ne se crut pas le droit de cacher cette nouvelle à sa fidèle compagne.

—Que vas-tu faire ? lui demanda-t-elle.

—Deux choses : charger maître Tilleul, notre notaire, de faire prendre à Paris des renseignements sur ce du Frétay ; ensuite gronder Kersabiec qui s'est chargé de présenter Gildas à ce financier et à sa fille.

Le comte eut un long entretien avec maître Tilleul, et quatre jours après, il apportait à son client une note venant d'une "agence" spéciale.

*Du Frétay, Jean-Roch-Eugène, financier lancé dans des affaires souvent dangereuses. Très hardi au jeu des boursiers. Jonglant avec l'argent des autres. Inspirant une certaine défiance sans qu'il soit possible de lui reprocher une action absolument malhonnête. Pourra devenir vingt fois millionnaire, si la chance le porte, ou tomber dans un désastre. Mène un train énorme pour jeter davantage de poudre aux yeux. Père d'une fille coquette, adroite, aspirant à un mariage sérieux.*

—Je m'attendais à cela, fit le comte de Kermoël. Voilà un beau feu de paille que je me flatte d'étouffer vite. Nous aurons eu plus de peur que de mal, mon cher tabelion. Soyez tranquille, je me servirai d'une encre d'une grande vertu pour répondre à cet écervelé de Gildas qui s'attache aux falbalas de la première Parisienne venue. Ou plutôt non. Dans une lettre, on en dit trop ou trop peu. Une explication vaudra mieux. Pas même une lettre : une dépêche. Il traça un seul mot "reviens", mit l'adresse et ordonna de porter cette dépêche au prochain bureau.

Elle terrifia Gildas. Il s'attendait à des remontrances, à des conseils, peut-être à des reproches ; il comptait sur la discussion à distance.

—Eh bien ! fit Nadille, quand le vicomte lui montra la réponse de Kermoël, ceci est franc au moins. Votre père refuse son contentement à notre mariage, et vous rappelez en vous menaçant implicitement de la férule. Vous obéirez, mon pauvre Gildas, et vous ferez bien. Nous ne sommes pas deux oiseaux de même espèce, voyez-vous. Tendez-moi la main... Vous rêviez, et faut-il l'avouer, vous m'avez emportée sur les ailes de votre songe... Il est toujours temps de se réveiller... je garderai de vous le souvenir d'une bonne rencontre, et si jamais je vous retrouve à Dinard, ayant aux bras Tiphaine devenue votre femme je deviendrai votre amie à tous deux.

—Ne raillez pas, Nadille, car vous raillez à cette heure et d'une façon cruelle. Refuser de me rendre au commandement de mon père serait imprudent. Je pars, mais je reviendrai dans quelques semaines ou dans plusieurs mois redemander la main que vous m'avez promise.

Nadille ne répondit rien, elle se trouvait debout près du piano ; d'une main légère elle effleura les touches et en tira le refrain de la mandolinetta.

Gildas eut des larmes dans les yeux.

—Adieu ma fiancée ! dit-il, adieu ma femme !

Un élan sincère cette fois rapprocha Nadille de Gildas. Sous l'empire d'un trouble étrange et d'un secret remords, elle murmura :

—Ne m'aimez pas trop ! qui sait si j'en vaudrais la peine ! je suis une futile et légère créature. Ce que vous allez souffrir pour moi m'attriste, et pourtant je ne manquerai ni un bal ni une représentation de l'hiver. Peut-être, oui, peut-être vaudrait-il mieux m'oublier !

—Vous blasphémez ! dit-il.

Une minute après il avait quitté l'hôtel du Frétay ; le soir même il abandonnait Paris.

Sans se dissimuler la violence de la colère paternelle, il n'en redoutait cependant pas les effets. Ne gagnerait-il point sa mère à sa cause, rien qu'en lui peignant son amour pour Nadille. Cependant à mesure qu'il approchait de Kermoël sa confiance diminuait. Il ne trouva à la gare que le vieux Baptiste, monta dans la voiture et arriva au château sans prononcer une parole.

Tiphaine le guettait, appuyée contre le vitrage de la croisée.

—Mon pauvre cousin ! fit-elle en lui serrant la main, la maison est bien triste depuis deux jours.

—Tu sais pourquoi ? demanda-t-il d'une voix presque moqueuse.

—Je le sais, répondit-elle avec son sourire résigné, depuis le jour où tu me fis chanter la *Mandolinetta*.

—Pardon ! répliqua-t-il en essayant de prendre la main de sa cousine.

Elle la retira tranquillement et ajouta :

—Si tu savais combien ils t'aiment tous, Gildas ! Non, jamais tu n'aurais le courage de les attrister.

—Chacun pour son bonheur, répliqua-t-il. Mon père épousa la femme qu'il aimait ; je choisirai de même.

—Silence ! Gildas, voici ta mère.

Mme de Kermoël ayant vu passer Baptiste comprit que son fils était arrivé. Lors-

qu'elle le vit en compagnie de Tiphaine, elle devina que celle-ci tentait de l'amener vers la sagesse. Mais Gildas gardait la tête trop haute, le geste trop altier pour qu'elle le crût touché. En effet, malgré lui revenaient au souvenir de Gildas les paroles moqueuses de Nadille. Si Tiphaine était véritablement la compagne choisie par sa famille, si Tiphaine rêvait à cette union jadis possible, ne plaidait-elle point sa propre cause en conseillant l'obéissance à son cousin ? Se laisserait-il conduire par des parents n'ayant compris que la tendresse et l'estime, et ignorant les ravages des passions, et par cette nouveauté qui changeait en rets sa chevelure blonde, et en pièges mal dissimulés son ambition de cousine pauvre. Il se roidit contre le sentiment de pitié qui une seconde l'avait envahi, et d'un pas rapide il s'avança vers sa mère.

—Tu ne m'embrasses pas, Gildas ? demanda-t-elle.

Non, il ne l'embrassa pas. On eût même dit qu'il se recuait comme s'il redoutait de sentir sa résolution faiblir sous les caresses maternelles.

—Mon père m'a rappelé, dit-il, je viens.

—Ne pensais-tu donc pas rentrer à Lézardeau.

—Je ne comptais point y rentrer seul.

—Nous causerons de cela, mon enfant. J'espère que tout ira bien. Ménage les susceptibilités ombrageuses de ton père.

—Ma mère, dans la lutte qui va s'engager, serez-vous pour moi ou contre moi ?

—Je serai pour le respect et les traditions de la famille, mon fils.

—Deux contre un ! soit. Je me sens assez fort pour me défendre.

—N'aborde pas ton père dans des dispositions semblables, Gildas, attends à demain pour plaider ta cause.

—Je ne retarderai pas d'une heure. J'ai le droit de connaître mon arrêt, quitte à me révolter ensuite !

La jeune fille étendit le bras pour retenir son cousin, mais le vicomte gravit avec précipitation les marches du grand escalier, et ouvrant rapidement la porte, il se précipita plutôt qu'il n'entra dans le cabinet du comte de Kermoël. C'était une vaste pièce rendue sombre par de lourdes tapisseries, garnie de hauts bahuts sculptés aux armoiries de la famille. Le portrait d'un des ancêtres de Gildas placé sur la haute cheminée, le représentait portant sur la poitrine le *collier de l'épi*, ordre de la chevalerie tombé en désuétude. Des armures bossuées, des casques antiques décoraient les angles de la pièce. Une certaine solennité se dégageait de cet appartement rempli des souvenirs d'un autre temps. D'habitude Gildas y allait peu. Les grandes affaires de la famille s'y traitaient. Quand il s'agissait d'objets de peu d'importance le comte les réglait dans une sorte de fumoir situé au rez-de-chaussée.

La brusque entrée de Gildas fit lever la tête du comte. Il parut au jeune homme que son père avait subitement vieilli. L'expression de gravité répandue sur sa physiologie allait jusqu'à la souffrance.

Il regarda profondément et silencieusement son fils, comme s'il voulait à l'avance sonder jusqu'où allait la révolte de cœur de cet égaré.

—Me voici à vos ordres, mon père, dit Gildas, d'une voix troublée.

—Je vous sais gré de cette exactitude, mon fils. Elle me prouve que vous pouvez être entraîné, désobéissant jamais.

—J'attends ce que vous voulez bien me communiquer, mon père.

—Je souhaite seulement répondre à votre lettre. Asseyez vous là, Gildas. En vous voyant ainsi debout, il me semble que vous êtes trop pressé de partir. Voyez-vous, mon fils, les lettres en disent trop ou trop peu. Parfois la plume va plus loin que la pensée. Il n'est pas possible de corriger l'âpreté d'un mot par une parole plus douce. D'ailleurs, il me semblait dur et amer de discuter de loin une chose aussi grave qu'un mariage. Nous en parlerons donc tous deux, vous, en fils docile et respectueux, moi, en père désireux de vous voir jouir de tout le bonheur réalisable en ce monde.

—Merci ! merci ! fit Gildas avec effusion. Si vous parlez avec cette bonté avant même que j'aie plaidé ma cause, je sais à l'avance qu'elle est gagnée.

Les sourcils du comte se froncèrent.

—Je ne vous entretiendrai point des projets que votre mère et moi nous avions formés dans notre sollicitude ; quelque peine qu'il nous faille éprouver en y renonçant c'est chose faite si vous en devez souffrir. Ce que nous ne pouvons admettre, Gildas, c'est une union entre la vieille noblesse et la finance, c'est que le nom des Kermoël couvre celui d'un du Frétay.

Le rouge de la colère monta au front de Gildas.

—Eh ! mon père ! fit-il, tout s'est transformé depuis la révolution. Ne retournez point en arrière, je vous en conjure, et quoique vous viviez encore au fond de la Bretagne acceptez les idées progressives. Savez-vous comment on appelle aujourd'hui les millionnaires ne devant qu'à eux-mêmes leur fortune ? Les princes de la finance. Une heure sonne toujours où ils deviennent barons pour les récompenser des services rendus lors d'un emprunt d'Etat. M. du Frétay est banquier soit ! Est-il plus déshonorant de devoir sa richesse au maniement de l'argent, qu'à la récolte de ses foins et au battage de ses blés ? Me ferai-je homme d'affaires parce que le père de ma femme joue à la baisse ? J'aime comme un fou Nadille du Frétay. Elle est belle, spirituelle, jamais une autre ne sera ma femme.

—Il n'y eut jamais de mésalliance dans la famille... dit le comte.

—Combien faut-il vous citer de princes ayant épousé des filles de banquiers, moins que des banquiers même. Et ces princes avaient de plus grands titres que les nôtres.

—Ils les portaient moins haut ! répliqua M. de Kermoël.

—M'est-il interdit d'une façon absolue de songer à devenir le mari de Nadille ?

—Oui.

—Peut-être me répondez-vous de la sorte parce que vous croyez que ma tendresse faiblira pendant l'absence ?

—Ma résolution est irrévocable.

—Mais enfin, il s'agit du bonheur de ma vie, de mon avenir. Je veux épouser Nadille et non une autre !

—Vous attendrez pour cela que je sois mort !

Gildas se redressa le visage enflammé et fixa un regard brillant comme le reflet d'une épée sur le comte de Kermoël. Celui-ci sentit le choc de cette volonté heurtant la sienne et redouta avec une sorte d'épouvante angoissée la réponse de son fils.

—J'attendrai un an trois mois ! répliqua Gildas.

Le comte bondit. Cette date rappelée dans un pareil moment le frappa en plein cœur. Un an trois mois ! A cette époque Gildas atteindrait sa grande majorité, il aurait vingt cinq ans !

M. de Kermoël étendit la main :

—Il n'y eut jamais de fils maudit dans la famille ! dit-il, allez !

Gildas baissa la tête et sortit.

Resté seul, le comte de Kermoël cacha son front dans ses mains.

—Le malheureux ! fit-il, il est perdu !

Deux bras entourèrent le cou du malheureux, une tête blonde se pencha sur son épaule, et le même nom sortit à la fois de deux bouches tremblantes :

—Gildas ! Gildas !

## V

### LES AMBITIONS DE NADILLE.

La vie s'écoula morne et sombre dans ce manoir de Lézardeau jadis si paisible. Après une visite faite à l'étude de Me Tilleul, visite pendant laquelle Gildas se fit remettre une année de revenu, il déclara qu'il prenait désormais en main la gestion de sa fortune. Chaque jour, il montait à cheval, portait une lettre à la poste, et de temps à autre il en trouvait une dont la suscription le faisait tressaillir. Du reste, il ne prononçait plus le nom de Nadille, et ne parlait pas même d'aller à Paris. Cependant, ni le comte ni l'abbé Bernard ne s'y trompaient ; Gildas persistait dans son vouloir et attendait le terme fixé par la loi pour entrer en lutte ouverte avec son père.

Un matin, Yves de Kersabiec vint le prier de suivre une chasse au loup qui aurait lieu dans une forêt distante de quelques lieues. Le rendez-vous était au château de Kersabiec. Gildas qui refusait d'habitude toutes les invitations accepta celle-là à la grande joie de son ami. Il partit en équipage de chasseur, suivi d'un seul domestique.

Mais après quelques minutes de marche, Gildas changea la direction de son cheval, et dit au valet :

—Tu es dévoué et discret, Guillaume ; tu m'obéiras, et tu te tais. Cours à la ferme de ton père, je viendrai t'y prendre dans deux jours. Grise-toi avec ces cinq louis.

Guillaume secoua la tête, prit l'argent et le vicomte gagnant la gare voisine y prit un ticket pour Paris. Faire une visite à Nadille, la supplier d'avoir confiance en lui, et d'attendre avec patience l'heure où il serait libre, fut pour Gildas une joie rapide et bouleversante. Mlle du Frétay jura tout ce que M. de Kermoël demandait, et celui-ci reprit le chemin de la Bretagne consolé et fortifié. Deux jours après, il courait à la ferme de Guillaume, et en ramenait le valet. Comme il rentrait au château, il aperçut Kersabiec.

—C'est ainsi que tu manques de parole à tes amis !

—En quoi ? demanda froidement Gildas, nous nous sommes quittés il y a une heure...

Kersabiec le regarda et comprit :

—Sans doute, mais tu m'avais promis...

—De t'envoyer mon *Essai sur les pierres celtiques en Bretagne...* Je ne te savais point si avide de t'instruire. Je monte le chercher.

Tiphaine et le comte qui avaient assisté à cette petite scène en comprirent la portée. Le regard loyal de la jeune fille exprima un reproche :

—Pourquoi vous rendez-vous complice d'un mensonge ? demanda-t-elle.

Gildas revint avec le volume demandé.

—Eh bien ! fit le comte, votre battue ?

—Superbe ! s'écria Kersabiec, Gildas vous la racontera.

Il n'était pas fâché de se venger sur le vicomte du mot douloureux que venait de lui adresser la jeune fille.

Yves quitta Lézardeau, mais le comte ne demanda point à son fils des nouvelles de la chasse. Il comprenait que Gildas arrivait de Paris. Ces voyages se renouvelèrent, ~~marqués~~ chaque fois par un prétexte acceptable. Mais il était aisé de voir sur les traits de Gildas les impressions reçues, et de juger de l'influence croissante de Mlle du Frétay. Soit discrétion, soit caprice, celle-ci ne vint point cette année-là à Dinard ; le groupe fervent de ses admirateurs la suivit à Trouville où le vicomte put, durant deux jours, achever de perdre le peu de raison qui lui restait. Au château, son attitude était froide, hautaine. La révolte germant en lui se traduisait dans son allure, son geste et sa voix. Il ne cherchait point à tromper ceux qui l'entouraient. Cependant, il faisait à son père cette concession d'habiter à Lézardeau quand il lui eût été possible de demeurer à Paris. Peut-être agissait-il ainsi par orgueil, afin de prouver mieux la puissance de son vouloir et la violence de sa passion. Tiphaine ne tentait plus rien pour le toucher ou l'attendrir. En plaidant la cause du comte et celle de la comtesse, elle aurait eu l'air de céder à une égoïste pensée. Seuls son oncle et sa tante comprenaient sa secrète torture. A mesure que passaient les jours, la situation se tendait davantage. Aux questions de l'abbé Bernard, Gildas répondait d'une façon évasive. L'orage grondait prêt à éclater. L'heure où tomberait la foudre sonnerait la vingt-cinquième année de Gildas. D'habitude on donnait une fête ce jour-là. On n'y pouvait songer dans la disposition où se trouvaient les esprits ; le curé et le notaire, vieux amis de la famille, vinrent seuls s'asseoir à la table des Kermoël.

Le repas fut presque triste. A la fin du dîner, cependant, le comte se leva et dit d'une voix émue :

—Il y a un quart de siècle, ta mère te mit dans mes bras, comme le sceau d'une invariable tendresse. Je ne crois pas jamais avoir passé une heure sans garder la préoccupation de ton bonheur et de l'accroissement de ta fortune. Mon cœur et ma conscience me rendent à la fois ce témoignage. Vis longtemps, vis heureux.

Gildas posa son verre sur la table :

—Mon père, demanda-t-il, avant de vider cette coupe, permettez-moi d'implorer de vous la grâce qui seule peut me donner la félicité que vous me souhaitez. Je vous supplie de me permettre d'épouser Mlle du Frétay.

—Non ! fit le comte en brisant son verre.

—Alors ne parlons plus de mon bonheur, répliqua Gildas.

Le coup était porté. Le lendemain, le jeune homme fit ses préparatifs de départ. L'abbé Bernard entra chez lui et le serra en pleurant dans ses bras :

—Qu'allez-vous faire, mon enfant ? Qu'allez-vous faire ?

—Adresser des sommations respectueuses.

—Malheureux ! Porter un coup mortel à l'âme de vos parents !

—Je plaide pour mon bonheur et mon foyer.

—Dieu ne bénira point cette union !

—Qu'en savez-vous ? C'est moi qui me marie, avec la femme de mon choix. Si jamais je me trouvais malheureux plus tard, croyez que jamais ni à mon père ni à vous je n'en ferais confidence.

Le comte refusa de voir son fils ; Mme de Kermoël lui dit adieu en versant des larmes. Tiphaine lui serra la main au départ.

—Je suis ta sœur, dit-elle, je plaiderai ta cause et j'aimerai Nadille.

Le soir le château semblait vide, le fils rebelle n'y était plus.

Une semaine plus tard, M. de Kermoël recevait une première sommation.

—Je cède, dit-il à sa femme. J'ai voulu qu'il accomplit cet acte de violence ; il est inutile d'aller plus loin.

Il envoya sa procuration, et le mariage fut fixé à trois semaines. Ce temps paraissait à peine suffisant pour réaliser les merveilles rêvées par Nadille. Elle courut les magasins, commanda ses robes, choisit les broderies et les dentelles de son linge, chercha un appartement voisin de celui de son père, le fit tendre et meubler avec un grand goût, et vécut dans une sorte de fièvre heureuse. Elle parlait avec ravissement des acquisitions de chaque jour, énumérait les cadeaux de son père, et paraissait reconnaissante à Gildas de l'entière liberté qu'il lui faisait. Quant aux diamants, elle le pria de ne point faire de folies. Ne possédait-elle point ceux de sa mère ? Cependant, elle accepta des dentelles royales, un bandeau de rubis et un collier semblable.

Quand on apporta au vicomte de Kermoël le total des dépenses faites, il se troubla : Cent mille francs ! Et Nadille affirmait avoir été très modeste. Mais il l'aimait si follement, cette Nadille adorée ! Elle était si belle sous ses parures merveilleuses qu'il s'efforça de ne plus songer aux affaires, et de s'en fier à elle pour gouverner sa maison avec sagesse.

Nadille ne pouvait se passer de cinq domestiques ; elle mit la maison sur un grand pied, eut trois chevaux, deux voitures, une loge au Théâtre Français, pour le jour aristocratique, la moitié d'une loge à l'Opéra. Elle signifia à Gildas que son habitude de vivre dans un château breton ne lui permettait point de diriger son intérieur. Elle obtint sa procuration, régla les fournisseurs, et ouvrit à Gildas les féériques horizons du Paris élégant, Paris fantaisiste. Il se laissa aller à cette vie facile. Exempt de préoccupations, époux d'une femme ravissante, envié de tous, invité, fêté, choyé, il se sentit le cœur envahi par un tel bonheur qu'il oublia ceux qui pleuraient au loin.

Nadille les lui rappela.

—Pourquoi leur en vouloir, dit-elle, tes parents ne me connaissent pas ! qui sait si maintenant ils refuseront de me recevoir. En somme, si leur porte s'est à peine entr'ouverte pour Mlle du Frétay, elle peut reculer ses deux battants devant la vicomtesse de Kermoël... Et une jolie vicomtesse, n'est-il point vrai, Gildas ! Je ferai faire mon portrait, on te placera dans la galerie à côté des châtelaines solennelles. Sais-tu ce que nous devrions faire ? Partons sans prévenir personne et arrivons à Lézardeau. En te voyant, le cœur de ton père et celui de ta mère battent, tous deux te tendent les bras, et je tombe à leurs pieds...

—Tu es un ange, Nadille !

—Mon plan est accepté ?

—Avec enthousiasme.

—Si on nous repousse, je redeviens la Syrène de Dinard.

Nadille en comptant sur les violences de l'émotion que devait ressentir le comte à la vue de son fils, ne se trompait pas. Depuis l'accomplissement de ce mariage, une plaie vive saignait dans son cœur. Sans doute il ne pardonnerait point, mais il eût désiré qu'on demandât grâce. Ce grand cœur de père souhaitait en secret de se laisser vaincre. Le malheur accompli était irrémédiable, car il persistait à considérer l'union de Gildas comme un malheur. Mais quoi ! Ne le verrait-il plus jamais ? L'antipathie qu'il éprouvait pour le caractère de Nadille était-elle si grande que le fils resterait exilé du foyer paternel ! Il n'avait pu ni parler de sa pensée à sa femme ni la confier à Tiphaine. Ces deux angéliques créatures l'avaient jadis encouragé au pardon. Il avait repoussé leurs conseils, et maintenant le temps, la tendresse éprouvée mais non pas éteinte, exerçaient leurs droits d'apaisement.

Par une splendide journée d'été, le comte et la comtesse se trouvaient assis à

l'ombre d'un grand pin ; un travail de broderie restait sur les genoux de la comtesse, et son mari oubliait de déchirer la bande du journal arrivé à midi.

Tout à coup, au loin, dans l'allée, ils aperçurent avec un trouble égal, deux promeneurs s'avançant de leur côté. D'instinct leurs mains se cherchèrent. Dans une puissante étreinte la femme supplia, et le mari promit. Ils demeurèrent immobiles, les visages un peu perdus dans la grande ombre des arbres. Le groupe des promeneurs se sépara, et Gildas s'avança seul. Il voulait le premier demander pardon de fait sinon de paroles ; au cas où il se verrait repoussé, il n'exposerait point sa femme à un affront. Mais on n'a pas impunément adoré et admiré la plus vertueuse des mères ; ce n'est pas en vain qu'on a comparé le caractère d'un père sans reproche avec ceux des hommes qui nous entourent. L'émotion l'emporta sur les rancunes, et Gildas se jeta en pleurant dans les bras de sa mère. Au même moment le comte sentit un baiser sur sa main ; Nadille pliait le genou devant lui.

D'une main, il attira son fils, il tendit l'autre à Nadille.

—Relevez vous, vicomtesse de Kermoël, dit-il.

Nadille était adoptée.

Elle se montra si charmante, si douce, si affectueuse que le comte et la comtesse commencèrent à revenir de leurs terreurs. Ne rendait-elle point d'ailleurs Gildas complètement heureux.

Tiphaine elle-même fut vaincue, sinon séduite. Cependant, de temps à autre, un jugement faux, un mot hasardé, une toilette trop tapageuse, inquiétaient et troublaient les Kermoël. Certes, cette jeune femme n'appartenait point à leur race, et cependant ils placèrent son portrait dans la grande galerie où cette figure fine et railleuse, semblait se moquer de la solennité des ancêtres. Les visites affluèrent au château. Nadille plut généralement aux hommes ; les femmes la jugèrent coquette et superficielle. Au bout d'un mois, le jeune ménage partit pour la Suisse.

—Et bien ! demanda Yves de Kersabiec, pensez-vous que votre cousin soit heureux ?

—Dans le présent, oui.

—L'avenir ne vous effraie-t-il point ?

—L'avenir appartient à Dieu.

—Vous ne pensez point au vôtre ?

—Il est fait ; je resterai ici.

—Sans songer à vous créer une famille ?

—Je ne me marierai jamais.

—Ah ! fit Kersabiec, parce que Gildas vous a méconnue, s'ensuit-il que nul ne saurait vous comprendre ?

—C'est moi qui ne comprendrais pas les autres ! Ne songez plus à ses choses, monsieur de Kersabiec. Je vous sais loyal et bon. J'apprécie toute votre délicatesse, car vous ne m'avez parlé de votre amour que le jour où le mariage de Gildas m'enleva toute espérance. Mais j'ai le cœur obstiné dans ma folie ou dans ma constante. D'ailleurs je me dois à ceux qui m'élèverent, et qui plus tard auront peut être à souffrir.

—Ah ! vous croyez comme moi que Nadille brisera la vie de Gildas.

—Ce jour-là, nous nous presserons autour de lui pour le consoler... Oubliez votre rêve, et laissez moi le mien. Ma part est belle ainsi, soyez en sûr.

Kersabiec poussa un profond soupir et répondit comme un écho :

—Moi aussi, j'attendrai !

Le voyage de Gildas et de sa femme avait exercé une salutaire influence. A Lézardeau, on parlait maintenant des voyageurs. Ils revinrent en automne, et Gildas profita de sa présence au manoir pour aller visiter maître Tilleul.

Dans le courant de la conversation, il lui demanda si les terres étaient en hausse ou en baisse dans le pays.

—En hausse, monsieur le vicomte, en hausse ! Dans l'affolement qui pousse les imprudents au beau milieu des rouages financiers, le gens raisonnables comprennent que l'unique valeur sérieuse et de tout repos est celle qui consiste en bons champs au soleil... Souhaitez vous donc acquérir quelque chose ?

—Bien au contraire ! Si je suis Breton, ma femme est Parisienne et préfère des coupons à échéances fixes aux fermages trop souvent arriérés. Cherchez une bonne occasion pour les terres que mon père acheta avec mes économies et avertissez-moi.

Maître Tilleul rougit, balbutia et s'inclina.

Vendre les terres ! Un Kermoël ! Jamais l'honnête tabellion n'aurait cru pareille folie permise.

— Je suivrai vos ordres, monsieur le vicomte, répondit-il.

Sitôt que Gildas eut quitté l'étude, la confiance qu'il venait de faire à maître Tilleul pesa à celui-ci comme un remords.

— Le comte jugeait bien la situation, fit-il ; le comte avait mille raisons de ne point souhaiter ce mariage... Avant un an, les terres seront vendues. Cette jolie petite femme vous a des dents à croquer l'héritage des vieux Kermoël. C'était bien la peine de sauver les terres des Jacobins, de les disputer à la Bande Noire pour les voir glisser entre les mains de cette Parisienne qui fondrait des perles dans un verre de Champagne. Je ne sais pourquoi, elle ne m'inspire aucune confiance, cette gravure de modes savamment habillée. Enfin, j'avertirai le comte, il avisera. Les parents sont obéis ici avant les fils. Il sera temps de tout raconter au comte quand les étourneaux seront envolés.

Maître Tilleul garda donc le silence, et continua d'aller chaque dimanche à Lézardeau. Nadille y jouait en comédienne consommée un rôle dont restaient l'upes M. et Mme de Kermoël. Pas un bijou, pas une toilette voyante. Des jupons courts, des souliers plats. Une villageoise allant sans honte visiter la laiterie, portant la provende aux poules, entretenant de fleurs les vastes jardinières, chantant le soir au piano des chansons rustiques, et déployant ses coquetteries afin de séduire Tiphaine. Elle avait juré de les ensorceler tous à Lézardeau. Son beau rire joyeux, ses largesses à l'égard des domestiques lui créèrent des partisans. Les amies de la comtesse, curieuses de connaître la nouvelle mariée, la trouvaient charmante. On parut surpris de ne lui voir que des robes de toile et de batiste. Peut-être, il est vrai, fût-on vite revenu sur le sentiment de bienveillance excité par cette simplicité, si l'on avait su à quel chiffre la couturière cotait ces élégances champêtres. Nadille entrée dans le château par surprise y voulut rester par droit de conquête. Il n'eut servi qu'à demi à ses projets de s'appeler la vicomtesse de Kermoël, si sa famille l'avait répudiée. Elle voulait vanter à Paris, les magnificences du château, les chasses d'automne, les parties de pêche dans l'Ellé, des meubles gothiques entassés dans les vastes salles, des pierres celtiques éparses dans l'étendue du domaine. Mais quand novembre roilla, puis abattit les feuilles ; que passèrent les bandes d'oiseaux sauvages ; lorsque les journaux parisiens lui apportèrent l'écho des premières représentations, le refrain des premiers bals, elle souhaita rentrer à Paris.

Gildas, qui lui savait un gré infini de sa conduite à la foi tendre et adroite, n'hésita point à la satisfaire, et le départ fut résolu. Au moment de se séparer de sa belle-fille, Mme de Kermoël sentit au cœur une impression douloureuse.

— Je vous aimerai autant que mon fils, dit elle à Nadille, si vous le rendez heureux.

— S'est-il plaint ? demanda la jeune femme avec un sourire.

— Il vous adore, Nadille, et peut-être est ce un malheur. Reine absolue, vous le gouvernez et vous pouvez, suivant votre vouloir, le rapetisser ou le grandir. Qu'il devienne un homme utile, conseillez-lui de travailler. Avant de rencontrer une Syrène à Dinard, il avait commencé des études qui, publiées, pouvaient ajouter du relief à son nom. Encouragez-le à terminer ce manuscrit. Surtout, Nadille, ne l'entraînez jamais vers un luxe que le chiffre de sa fortune rend impossible. Vous avez à peine vingt-cinq mille francs de rente.

— Sans compter ma dot.

— Enfin, ma fille, ni dettes, ni folies,

— Rien à outrance, sinon le bonheur.

Et Nadille embrassa la comtesse. Elle en avait assez de ces sages conseils en trois points. L'irritation commençait. Elle voulait bien porter des robes de toile à Lézardeau, jouer à la villageoise et chanter les airs de *Babet*, mais elle n'entendait point que les questions budgétaires fussent traitées par la comtesse de Kermoël. Décidément, il était temps de regagner Paris.

Quand elle se retrouva dans son nid du boulevard Haussmann, tendu de soie, moelleux, rempli de hauts palmiers dans des vases de Chine de taille gigantesque ; lorsqu'elle put reprendre ses toilettes du matin en surah couvert de dentelles neigeuses, chausser des mules de satin, causer dans cette langue bizarre, ailée, hardie, dont elle avait le secret, elle se retrouva elle-même. Gildas rapportait de Lézardeau une impres-



sion tout autre. De l'heure où sa femme y était filialement accueillie, il y serait volontiers resté ! N'avait-il point grandi dans ce nid paisible, où tout le monde le chérissait, où les pierres gigantesques paraissaient le connaître. A Paris, le premier étourdissement venu, il n'avait vu et aimé que Nadille. N'était-elle point mieux à lui à Léza deau ? Ne la trouvait-il point à toute heure, fraîche, radieuse, les bras pleins de fleurs, parfumée de la senteur des branches et des herbes. Mais elle voulait vivre à Paris, et Gildas ne lui savait rien refuser. Nadille commença ses éternelles courses chez les modistes et les costumiers. Elle signifia à Gildas qu'elle entendait assister à toutes les premières représentations. On paierait les loges ce qu'il faudrait. En général cinq cents francs suffiraient. On irait jusqu'à mille s'il le fallait.

La vicomtesse entra de plein pied dans la vie mondaine, et ouvrit ses salons. Elle avait eu à l'avance le soin d'adresser un riche cadeau à une chroniqueuse chargée dans divers journaux du rôle de Dangeau en jupons. La reconnaissance de la "courriériste" se traduisit dans vingt lignes dihyrambiques vantant la grâce, la beauté de Nadille, analysant ses toilettes, et la plaçant au rang des étoiles de première grandeur du ciel parisien. Mme de Kermoël est un succès feu. Très belle, ayant l'esprit caustique et fin, possédant le grand art de s'habiller, elle obtint en six mois un résultat que bon nombre de femmes poursuivent toute leur vie sans l'atteindre. On la cita parmi les reines de Paris, et ses fantaisies eurent force de loi. Gildas s'abandonna, lui aussi, au courant, négligeant de s'inquiéter de la façon dont marchaient les choses. Nadille avait sa procuration et gouvernait tout. Il jouissait du luxe étalé autour de lui, sans garder conscience de ce que coûtait ce luxe. Un jour, à une question timide, Nadille avait répondu d'un air boudeur ; il s'abstint désormais de s'enquérir du chiffre des dépenses. L'hiver se passait de la sorte. On commençait bien à envoyer des notes chez la vicomtesse ; les mémoires de la couturière et des modistes pleuvaient ; Nadille remettait des acomptes, faisait une commande nouvelle et tout était dit.

Cependant, au printemps, tandis que pelotonnée sur une ottomane, elle entendait vaguement Gildas lui faire l'histoire des pierres celtiques de Lézardeau, elle se demandait comment elle s'y prendrait pour entamer une communication grave. Enfin, adroitement, et se servant d'un dolmen comme point de transition, elle commença d'une voix insinuante :

— Mon cher Gildas, je porte un grand intérêt à toutes ces choses, et vraiment vous possédez l'art de faire aimer les menhirs, les cromlechs et le reste. Mais il me semble que les propriétés de votre père suffisent à votre amour pour la race celte. Qu'avons-nous besoin de garder des champs de blé noir et des forêts de chênes ? Ces biens vous rapportent deux pour cent ; à Paris, leur prix deviendra une source de fortune. Vous ne pensez point, mon cher Gildas, que nous vivons de nos revenus, n'est-il pas vrai ?

— Et de quoi vivons-nous donc ?

— Nous mangeons gentiment le capital.

— Le capital, Nadille ! mais alors nous courons à la ruine.

— Par un chemin de fleur... Mais enfin nous y allons, si vous n'êtes pas assez sage pour suivre mes conseils. Je ne prétends pas que mon mari, le beau vicomte de Kermoël, devienne agent de change et même fréquente la Bourse. J'ai dépouillé la finance comme une peau dont je ne veux plus. Mais mon père est là ; mon père, habile lanceur d'affaires, mon père prêt à vous seconder et à vous offrir l'aide de son expérience. Vendez les fermes des bords de l'Ellé, et mettez-en l'argent dans une combinaison d'affaires. Laquelle ? Je ne saurais vous le dire. Mon père vous enseignera là-dessus. Savez-vous qu'à ce jeu terrible et charmant de la Bourse, on peut gagner cent mille francs dans une journée ! Et l'argent, voyez-vous, Gildas, l'argent est l'âme du monde. Il m'en faut à profusion, pour mes diamants, pour mes dentelles. J'en dépense follement, et le dépenser est le plus grand plaisir de ma vie. Tout s'achète à Paris, vous le savez. L'argent est la force unique. Je ne saurai jamais ni me priver ni marchander. Il me faut de l'élégance raffinée ; tout ce qui est rare me charme et m'attire. Ne me faites pas plus de sermons que de reproches, Gildas ! Ce serait inutile d'abord, puis mortellement ennuyeux ; et ne jamais ennuyer sa femme est le premier devoir d'un mari.

— Non ma chérie, répondit le vicomte en se rapprochant, je ne vous querellerai pas, je ne vous servirai pas même une homélie. Mais laissez-moi vous dire que ce luxe dont vous vous dites affamée, vous saviez vous en passer à Lézardeau. Là, des chapeaux paillasson, des robes de toile, une simplicité à la Greuze, et vous étiez aussi charmante... Je vous vois encore buvant des tasses de crème, vêtu d'un déshabillé blanc.

—Oui, mon ami, mais la tasse était de vieux Sèvres rose, et les dentelles de la robe coûtaient cent francs le mètre ! C'était de la simplicité raffinée, voilà tout, et seulement d'apparence, croyez-le bien. Sans cela m'y serais-je résignée ? D'ailleurs cela plaisait à votre mère, et me rapprochait de Mlle Tiphaine, avec ses éternelles robes couleur de neige, et ses verveines dans les cheveux. Une druidesse, cette Tiphaine ! Donc, Gildas, ne vous laissez plus prendre aux apparences, mon ami, et dites-vous bien que, sous toutes les formes, la Syrène de Dinard dépensera de l'argent. Il vous appartient d'y pourvoir.

Qu'est-ce que cela vous fait de vendre vos champs de sarrasin ! Vous en tirerez plus de cinq cents mille francs ! Cette somme se multipliera miraculeusement entre les mains de mon père et dès que vous aurez touché cent mille francs, vous m'achèterai ce bandeau de perles dont j'ai envie. Allez ! quoique je dépense beaucoup, je suis encore privée de bien des choses. Et puis la couturière envoie ses mémoires maintenant, je la changerai si cela continue ; un fournisseur ne doit point se permettre ces choses-là !

—Des mémoires ! fit Gildas, on apporte des mémoires et vous ne les réglez pas, Nadille !

—Puisque je vous dis que je suis gênée. Mais mon ami, vous ne vous doutez pas de ce qu'à coûté notre installation ? Cent mille francs ! payés, par exemple. Pour la maison, dépenses de l'année, cent autres mille francs ! On ne saurait vivre à moins. Mon père m'avait accoutumé à ce train de vie. Je ne parle pas de ma toilette, ni des attelages renouvelés.

—Mais nous allons à l'abîme, Nadille.

—Incontestablement, si vous ne faites point ce que je désire.

—Mon Dieu, je vous ai obéi d'avance. Déjà vous aviez parlé de vendre mes terres, et lors de mon voyage à Lézardeau, j'ai dit un mot à Tilleul. Mais je croyais simplement alors que vous songiez à augmenter nos revenus. Je fais grand cas de votre père, mais il me répugne d'entrer dans les affaires dont j'ignore absolument la marche et le but.

—Le but est fort simple : devenir riche à millions, le plus vite possible.

—Et le moyen ?

—Comme dans les batailles, on passe sur le corps des morts et des blessés.

—Oh ! Nadille ! fit Gildas, en caressant la petite main de sa femme, n'y aurait-il point moyen de faire autrement, de restreindre un peu la dépense, de vivre avec ce que nous possédons.

—Oh ! cela, c'est impossible ! Mes amies riraient trop. Elles me jalouent maintenant. Je suis la belle, la riche vicomtesse de Kermoël. Je les écrase de mon élégance de femme et de votre blason. Du jour où je cesserais de les surpasser de coquetterie, elles répéteraient que j'ai épousé un gentilhomme campagnard sans argent, et je cesserais d'être classée parmi les reines de Paris. Je sacrifierais tout, plutôt que ce sceptre fragile et charmant. Ne m'en parlez plus, Gildas, ne m'en parlez jamais !

—Ne me répondez pas durement Nadille, j'écrirai ce soir à Me Tilleul.

En effet, le lendemain, le notaire reçut ordre de vendre les terres voisines de Lézardeau.

Le notaire déjuna à la hâte et partit pour le manoir.

Depuis son départ du château, les lettres de Gildas respiraient un tel bonheur, une confiance si sereine, que rien ne pouvait faire présager aux Kermoël les intentions de leur fils. La communication du notaire fut pour eux un coup de foudre.

—Mon cher Tilleul, répondit le comte, mon fils est dans une voie dangereuse, il ne s'arrêtera désormais qu'à l'abîme. Nadille marche, il la suit. Vous le savez, j'ai subi cette alliance sans l'accepter. J'avais raison. Plus tard, elle parut promettre des fruits heureux, et je crus pouvoir accueillir la femme amenée par Gildas. J'ai eu tort. Cette Parisienne ne s'habitue jamais à la vie de Lézardeau, cette fille de financier jettera toujours l'argent par les fenêtres. On vendra les terres. Seulement c'est moi qui les rachèterai. Vous trouverez un homme de paille masquant ma personnalité. Si Gildas me savait de l'argent, il demanderait à en emprunter, et cela je ne le ferai jamais ! jamais ! Du reste, je ne possède point les cinq cent mille francs que valent les fermes. Trouvez-moi deux cent mille francs sur ma signature.

—Si Monsieur le comte le veut bien, cette somme lui sera prêtée par mon beau-père. De la sorte, le secret sera bien gardé.

—Tout est pour le mieux, Tilleul. La vente aura lieu aux enchères. Je ne veux pas porter atteinte à ma propre fortune.

—Je remplirai scrupuleusement vos intentions. Du reste, bon nombre de fermes ont été vendues depuis une année, et il se peut que celles du vicomte restent au-dessous de leur valeur.

Les terres, les fermes, les bois furent affichés, et un dimanche, à l'issue des vêpres, de riches campagnards avides de s'agrandir, et des bourgeois ayant des revenus à placer se pressèrent dans l'étude de Me Tilleul.

Comme celui-ci l'avait prévu, les enchères demeurèrent faibles. L'ensemble de la vente monta à trois cent quatre-vingt mille francs qui, six semaines plus tard, furent envoyés à Gildas.



—Et maintenant, dit Nadille, nous devenons capitalistes et financiers sous le nom de mon père.

—Alors, demanda Gildas dont la voix laissa percer une certaine tristesse, tu es contente ?

—Ravie ! oui ravie ! répéta Nadille en battant des mains.

Le soir même, le comte de Kermoël remit à son beau-père le montant de la vente des terres de Bretagne.

—Allons ! dit du Frétay, je vous savais intelligent ; je crois désormais que vous deviendrez homme d'affaires.

Gildas secoua la tête.

—Le seul être capable de manier de l'argent dans notre ménage, dit-il, c'est Nadille. Qu'elle soit prudente ! Moi, je me juge un peu fou !

## VI

## LE VOL D'ICARE.

Les pays subissent, comme les individus, des crises de natures diverses. Tantôt le vent souffle à la politique, et on ne parle alors que de bouleversements ministériels, de changements d'ambassadeurs, d'influences de cabinets diplomatiques. On signale les points noirs à l'horizon. Les hommes chargés de mandats publics, les journalistes, les ambitieux, les inutiles même se divisent en deux camps : les optimistes et les pessimistes. Les uns voient tout en noir, les autres jugent le temps couleur d'azur. Tandis qu'on signale des complications intérieures, on augmente les défiances à l'extérieur. Les députés parlent, la presse s'agite, on s'arrache les journaux prétendus bien informés ; puis brusquement ce mouvement s'éteint ; la politique, après avoir joué son rôle, rentre dans la coulisse parlementaire. Une autre fois un fait curieux, un crime commis dans d'exceptionnelles conditions d'horreur, défraie les conversations. Le vent change encore, les affaires reprennent, on ne songe qu'à l'ajotage. Les capitalistes cherchent des combinaisons financières, fondent des institutions de crédit patronnées par des feuilles spéciales. La fureur de la spéculation se porte sur des valeurs inconnues hier et qui font prime d'une façon exorbitante. Cette folie gagne de proche en proche : des millionnaires elle descend aux rentiers plus modestes, aux fonctionnaires, puis aux ouvriers, au peuple qui retire ses économies de la caisse d'épargne pour les porter dans les maisons de banque.

On entend alors parler de fortunes subites, de chances admirables ; ces récits dans lesquels le fabuleux se mêle au véridique enflamment les imaginations. Chacun s' imagine pouvoir gagner à cette loterie d'un nouveau genre. On additionne des chiffres fictifs, on entasse des richesses fabuleuses. Du rez-de-chaussée à la mansarde, le même rêve hante les esprits, pareille convoitise agite les cœurs. Avoir de l'argent ! jouir de la vie ! partout, toujours. On cesse d'apprécier et d'aimer le travail qui demande une dépense de forces considérables, et rapporte avec lenteur des fruits modestes. Le sentiment de l'art se métamorphose en habileté commerciale. Laissez passer Sa Majesté l'argent ! Certes, à diverses époques, les engouements financiers et la rage de l'agio s'étaient emparés des masses, mais depuis l'affaire du Mississippi qui ruina la France sans enrichir son inventeur, jamais on ne s'occupa autant d'affaires que durant l'année qui suivit la vente des propriétés de Gildas. Si du Frétay n'était pas un homme à hautes vues, il ne manquait point de sagacité en affaires de Bourse, et les conseils qu'il donna à son gendre produisirent des fruits d'or. De temps en temps Nadille entraît dans le fumoir de son mari, des billets de banque plein les mains.

— Nous avons gagné cela, disait-elle. Est-ce que tes fermages t'en auraient jamais rapporté autant ?

Surpris d'abord, puis heureux, lui qui ne pouvait être content que du bonheur de sa femme, Gildas souriait, et discutait avec elle l'emploi de ces bénéfices inattendus.

Elle lui expliquait alors longuement qu'elle souhaitait changer ses chevaux ou ajouter une parure à celles qu'elle possédait déjà ; Gildas ne se croyait point en droit d'opposer sa raison à ces folies. Cet argent appartenait à Nadille puisqu'elle le gagnait. Pourvu que le capital demeurât intact, que pouvait-il exiger davantage ? Le luxe de Nadille augmenta en proportion de ses gains inespérés, et Gildas, fier de ce que sa femme appelait la "science pratique" de la vie, ne manqua point d'informer son père des résultats obtenus. A sa grande surprise, le comte lui répondit d'une façon sévère. Il jugeait indigne d'un gentilhomme de tripoter à la Bourse, et loin d'applaudir aux succès passés, il montrait les dangers à venir. Pour cet esprit sérieux la roue de la fortune ne pouvait manquer de tourner. Il suppliait Gildas de prendre garde.

"Comprends-moi bien, disait-il en terminant. Il ne s'agit pas seulement de la chance d'une ruine courue, après avoir réalisé une fortune ; on doit prévoir pire, c'est-à-dire de se trouver un jour en face d'obligations impossibles à tenir. Il serait alors question non plus d'argent, mais d'honneur ; ce que tu m'annonces au sujet de gains considérables, loin de me rassurer, m'afflige profondément. Je redoute que tu puisses dans ce qui ne saurait être considéré que comme un hasard, une sécurité trompeuse. Tu t'es laissé prendre aux mirages d'or de Paris ; souviens-toi que les mirages apparaissent seulement au désert."

Gildas froissa la lettre avec un sentiment de colère. La confiance qu'il gardait en Nadille lui rendait douloureux un doute s'attachant à elle. Ne restait-elle point adorée et triomphante ? Ne la chérissait-il pas d'autant plus ardemment qu'elle semblait parfois se dérober à cette affection exclusive, aveugle. Gildas brûla cette missive sans la montrer à sa femme, mais il conserva une sorte de rancune contre son père. Le comte de Kermoël ne l'acceptait donc pas d'une façon absolue, puisqu'il lui reprochait d'entraîner son mari dans une voie dangereuse.

Faudrait-il recommencer une lutte douloureuse dans laquelle hélas ! avait failli sombrer sinon son amour, du moins son respect filial ? Nadille s'était emparée de lui à tel point que, quoiqu'il dût advenir, il ne songeait jamais à secouer son empire.

Il laissa donc à sa femme le soin de surveiller la marche de ses affaires.

Elle montait, montait toujours semblable à une marée envahissante. Un jour du Frétoy arriva porteur d'une grosse nouvelle financière.

Depuis longtemps un antagonisme accentué séparait en matière de Bourse les banquiers juifs des autres capitalistes. Les descendants de Moïse prétendaient accaparer le marché de Paris, tandis que les propriétaires et les millionnaires français et les catholiques se groupaient afin de lutter d'une façon victorieuse contre l'envahissement sémitique. La question politique se joignit à la question financière, et l'*Union universelle* se fonda avec l'aide des capitaux confondus des royalistes et du clergé. On considéra comme une œuvre pie de placer ses fonds dans cette société de crédit. Les princes, la noblesse, la magistrature, les communautés, la presse légitimiste apportèrent leurs fonds. On s'arracha les actions qui monterent bientôt comme un mascaret, et les personnes assez heureuses pour en posséder un grand nombre pouvaient quotidiennement chiffrer leurs bénéfices. L'affaiblissement devenait général. La hausse ne se trahissait point par de maigres centimes. Elle procédait par bonds subits, montant de cinq cents francs, mille francs à la fois. Les actions payées vingt cinq louis, le jour de l'émission, atteignaient mille écus.

Nadille rayonnait, et jurait à Gildas qu'une fois cet audacieux coup de fortune réalisé, elle se contenterait de dépenser son revenu. Tout ce que possédait le jeune ménage avait été jeté dans cette combinaison. Les deux mille actions de Gildas représentaient une valeur de deux millions. Il est vrai qu'elles ne se trouvaient pas complètement libérées ; mais si on considérait les progrès de cette banque, ils étaient tels que jamais on ne ferait un appel de fonds.

Et cependant à Lézarleau l'inquiétude grandissait. On y jugeait sévèrement la folie de Gildas, ou plutôt on plaignait Gildas en accusant Nadille.

— Mon cher ami, disait le comte à maître Tilleul, achetez pour moi des terres, achetez en toujours. Mon fils est en train de se ruiner de la belle manière, et tout passera à travers les mailles de ce filet qu'on appelle l'agiotage !

Si Gildas voulait me croire il vendrait, qui sait si demain il en sera temps encore ! Cette fille de financier l'entraîne à sa perte. Elle ne l'aime point sincèrement ; si elle l'aimait, tiendrait-elle autant à l'argent. Jamais elle ne dépouillera sa peau de Syrène. C'est sa difformité et son vice ! Chaque fois que je déplie un journal, je m'attends à y trouver la nouvelle d'un désastre...

— Il faudra bien que monsieur le vicomte vende !

— Ne va-t-il pas à Nice avec sa femme. De Nice à Monte-Carlo la distance sera vite franchie. On jouera à la roulette au lieu de risquer de l'argent à la Bourse. Ruine et déshonneur combinés.

En effet, Nadille voulait passer loin de Paris la première partie de l'hiver. Etre languissante et dans l'impossibilité d'essayer tous les jours des robes lui paraissait la chose la plus triste du monde. Au moins là-bas elle trouverait des distractions extérieures, la beauté de la mer, et des fleurs partout.

Gildas continua d'obéir. Du reste qu'importait à cette âme ardente dans quel coin du monde il s'agissait de vivre ; puisque Nadille s'y trouverait que lui manquerait-il ? En dépit de la conduite imprudente de Gildas dont les Kermoël rendaient Nadille responsable, le comte et la comtesse invitèrent la jeune femme à venir passer quelques jours à Lézardeau.

Elle écrivit pour remercier de l'hospitalité offerte, et apprit son départ pour Monte-Carlo.

Gildas se soumit comme toujours.

Du reste une chaîne nouvelle et plus douce resserra les liens qui l'attachaient à sa femme.

Quelques jours après leur arrivé à Monte-Carlo elle donna naissance à un fils.

Gildas était fou de bonheur, et dans sa joie délirante il commença une lettre à sa mère.

— Mère ! Mère ! comprends tu, j'ai un fils : Je l'aimerai comme tu m'as chéri moi-même. J'en ferai un homme ! Oh ! c'est maintenant seulement qu'il m'est permis de comprendre à quel point tu m'as choyé, adoré ! quel changement en moi et autour de moi. Je ne suis plus le même. Tout me semble meilleur. Nadille me paraît plus sainte. Si tu savais combien mon enfant est beau, il se nommera Gildas-André : Gildas comme tous les Kermoël ; André parce que mon beau père porte ce nom, et que tu tiendras avec lui mon enfant sur les fonts de baptême. Nous ferons la fête là-bas dans la vieille église qu'entoure le cimetière, et l'abbé Bernard chantera son *nunc dimittis* ! Nous quitterons Monte-Carlo dès que ma femme pourra supporter le voyage : et j'espère que ce sera la semaine prochaine. Je vous aime tous et je vous embrasse du fond de l'âme."

Nadille était robuste, elle se leva vite, et songea que Paris serait mille fois plus amusant que ce coin de l'Italie, puisqu'elle pourrait reparaitre dans le monde, et reprendre sa vie habituelle. La nourrice, Carlina, comblée de cadeaux et payée royalement consentait à habiter Paris, et trois semaines après la naissance d'André, le vicomte et sa femme reprenaient possession de leur appartement. Nadille courut chez ses couturières, commanda des robes, donna deux dîners et annonça trois bals travestis.

La surprise de Gildas fut mêlée d'une stupeur douloureuse. Il s'attendait à voir Nadille s'enfermer dans la vie intime et concentrer son cœur sur un berceau. Mais Carlina eut ordre d'apporter l'enfant à certaines heures. On s'abonna à l'intention du bambin à un journal de modes spécial. Il dut être le bébé le plus élégant de Paris. Pomponné, couvert de soie et de dentelles il paraissait un luxueux joujou. Nadille le regardait, l'embrassait, le gardait un moment sur ses genoux, puis le rendait à Carlina. Il se portait bien, cela suffisait.

Gildas essaya un reproche timide, Nadille se mit à rire.

— Mais enfin, lui dit-elle, vous n'entendez pas me rendre esclave de cet enfant.

— Je me souviens d'avoir été le tyran de ma mère.

— A la campagne, c'est charmant ; mais à Paris ! Autant m'enterrer tout de suite. D'ailleurs quand bien même je passerais mes jours et mes nuits penchée sur le berceau d'André, le comprendrait-il, m'en saurait-il gré ? Mon cher Gildas, les enfants sont des égoïstes. Céder à leurs vouloirs est une sottise. Oh ! je sais que bon nombre de femmes poussent la maternité à outrance ; quelle récompense en reçoivent-elles plus tard ? Tenez, vous-même qui me rappelez en guise de leçon que votre mère joua le rôle d'un ange penché sur votre berceau, l'avez vous aimée assez pour la payer de ses veilles et de sa tendresse.

— Ma mère ? je l'adore !

— Naturellement. Et cependant le jour où une femme s'est placée entre vous et elle, vous avez bravé les ordres du père et les pleurs de la mère pour vous attacher à la femme !

— Nadille !

— Et vous ne gardiez pas même l'excuse de trouver dans cette jeune fille la perfection et l'idéal des qualités féminines. Coquette et mondaine, elle ne vous eût peut-être point sacrifié un bal ! Voilà comme on aime sa mère : la leçon me suffit, et, soyez-en certain, je ne deviendrai jamais l'esclave de mon fils.

— Vous êtes injuste et cruelle, Nadille !

— La vérité blesse parfois, mon ami.

— Vous appartient-il de me reprocher une faute que votre beauté justifie ?

— Moi ! je ne vous reproche rien, Gildas, je constate. En sacrifiant mes plaisirs à ce petit être muet qui fixe sur moi des yeux vagues, et ne me reconnaît point encore, je ferais un métier de dupe. Je l'aime beaucoup. On aime toujours son enfant ; mais on n'est pas tenu de s'oublier soi-même.

— Et, si je vous demandais, Nadille, de partir au printemps pour Lézardeau ?

— Qu'est-ce que cela me fait, une fois le grand prix couru.

— Vous trouveriez donc des obstacles s'il s'agissait de quitter Paris auparavant ?

—Naturellement, mon ami. Oh ! ne faites pas cette moue étrange, Gildas, jamais vous ne parviendrez à me métamorphoser en campagnarde. Je suis Parisienne du chapeau aux bottines. Les chiffons sont ma vie. Les salamandres vivent dans le feu, moi, j'ai besoin des orchestres et des lumières durant les nuits de gala. Si je ne suis point la femme de vos rêves, il fallait prévoir que vous ne me changeriez pas. Vous ai je trompé d'ailleurs ? Non ! la Syrène de Dinard reste la Syrène de Paris, voilà tout. Et si je changeais, qui sait si vous me chéririez aussi passionnément.

—Aussi passionnément et plus profondément encore.

—Vous ne raisonnez point de la sorte autrefois.

—Autrefois, je n'avais pas d'enfant.

—Et vous en concluez ?

—Je ne conclus rien, Nadille, mais vos réponses me glacent.

—C'est absolument l'effet que les sermons me produisent ! Assez d'homélies pour un jour, voulez-vous ? Nous allons au bal ce soir, car je sens que je deviendrais laide à écouter vos leçons de morale. Je vous aime autrement que vous ne m'aimez, voilà tout.

Gildas soupira et quitta le boudoir de sa femme. En gagnant son appartement il trouva Carlina, prit l'enfant à qui elle parlait en riant dans cette douce langue du *Si*, et resta longtemps près du cher mignon couvant des yeux cette petite tête blonde, et s'étonnant que Nadille ne surprit point au fond de son regard l'étincelle de l'intelligence et de l'amour.

Les jours se suivirent remplis pour la jeune femme par les mêmes occupations frivoles. Jamais elle ne s'était sentie plus heureuse, car jamais elle ne dépensa l'argent d'une façon si prodigieuse, l'*Union universelle* montait toujours ; cependant un soir, après le dîner, M. du Frétay prit sa fille à l'écart et lui demanda :

—Veux tu que je vende tes actions de l'*Union*.

—Certes non, répondit Nadille, elles montent encore.

—C'est vrai, mais en somme ce sont des actions sans bases solides ; un ouragan financier peut en détruire subitement la valeur fictive. J'ai réalisé à trois mille francs. Je crois sage de vendre.

—J'attendrai qu'elles aient atteint quatre mille francs.

—J'ai le flair des financiers, continua du Frétay, tu as tort.

—Quelles raisons y a-t-il pour que la baisse arrive ?

—Celle ci ; la hausse prend les proportions de la folie.

—Je verrai, dit Nadille.

On vint la chercher pour une valse, elle s'éloigna.

Durant le bal, elle ne songea plus à l'avertissement de son père, mais au matin en s'éveillant elle y pensa. Jusqu'à ce jour du Frétay avait eu pour les affaires un tact auquel il devait sa fortune. En réalisant la veille des actions de l'*Union universelle*, il encaissait un bénéfice considérable, et de fait peut-être ne fallait-il point pousser trop loin les convoitises.

—Certainement je vendrai ! répéta Nadille.

Le bijoutier vint lui montrer une parure, et la jeune femme calculant d'après la hausse progressive de ses valeurs conclut qu'en deux jours elle pourrait gagner les émeraudes qui la tentaient. Elle garda la parure, sans remords, puis elle s'occupa de sa toilette du soir. Elle devait assister à un bal travesti. Le costume choisi par elle était celui d'une prêtresse du soleil au moment de la conquête du royaume des Incas. Elle pouvait se parer de tous ses bijoux. Sa tête charmante pliait sous le poids des diamants ; ses bracelets montaient jusqu'au coude, et ses colliers descendaient jusqu'à sa ceinture. Ainsi parée elle était éblouissante.

Gildas, en venant la prendre, s'arrêta émerveillé. Elle lui jeta un sourire de triomphe, s'enveloppa d'un manteau de renard bleu et entoura sa tête d'une dentelle ; comme elle traversait l'antichambre, elle croisa Carlina effarée.

—Qu'avez-vous donc ? demanda Nadille.

—Le bambino a des convulsions.

Gildas s'arrêta.

—Des convulsions ! répliqua Nadille, toujours de grands mots ! Cet enfant est nerveux, très nerveux ! Qu'y puis-je ! envoyez le valet de chambre chercher le médecin. Je reviendrai de bonne heure.

—Nadille, restons ! s'écria Gildas.

— Mon cher ami, vous ne pouvez pas permettre au moins de montrer mon costume, il est assez réussi pour cela.

— Mais l'enfant ?

— La nourrice suffit pour exécuter les prescriptions du docteur.

Elle reprit le bras de Gildas et l'entraîna.

Pour la première fois celui-ci sentit au cœur une horrible morsure. Nadille n'aimait point son enfant puisqu'elle ne lui sacrifiait pas une fête... Et lui-même ? Sa tête brûlait ! Il paraissait si préoccupé qu'un de ses amis lui serrait la main en descendant :

— Rien de nouveau ?

— Rien ! répondit Gildas.

Au même moment Nadille saluait la baronne de Lestoc dont les fêtes gardaient le privilège d'attirer tout Paris.

— Oh ! chère belle ! dit-elle avec effusion, vous ne savez pas combien je suis heureuse de vous voir. C'est que vraiment depuis deux heures on n'entend parler que de catastrophes... Vous avez vendu ?... Oh ? vous êtes très forte, vous ! Ce n'est pas comme la comtesse de Nardi qui il reste ses beaux yeux pour pleurer. Caroline Lentz perd des millions, plus qu'elle ne possédait sans aucun doute ! Quelle débâcle ! ma chère, quelle débâcle ! Sans compter que tout ceci va faire grand tort à mon bal. On n'est guère d'humeur à valser quand on a perdu à la Bourse.

— Que voulez-vous dire ? demanda Nadille vaguement inquiète.

— Votre père ne vous a point appris la nouvelle ?

— Non, je ne sais rien ! rien !

— *L'Union universelle* est en baisse ; que dis-je ? en déroute... c'est une ruine générale et qui frappe spécialement notre monde... Je vous ai crue aussi bien informée que moi... Auriez-vous donc gardé des actions en portefeuille ?

— Je les ai toutes, répliqua Nadille, toutes ! pour quatre millions ! oh ! folle que j'ai été de ne pas avoir écouté mon père.

— Où est-il maintenant ?

— Il chasse chez un ami.

— Pauvre enfant ! Heureusement il est assez habile pour vous refaire une fortune. Nadille serra les mains de la baronne qu'entourait un groupe de jeunes femmes.

— C'est affreux !

— Je perds cent mille francs !

— Encore si mon mari savait que je jouais à la Bourse.

— C'est la ruine ! la misère !

Nadille entendit ces exclamations semblables à un bruit confus. Elle se souvenait vaguement d'avoir ressenti cette impression de sourde épouvante, un jour qu'à cheval sur la grève de Saint-Michel, elle avait entendu monter le flot avec la rapidité d'un mascaret. De loin des voix criaient : elle est perdue ! Elle cravachait sa bête dont les pieds s'enfonçaient dans les enlissements des sables, que les vagues soulevaient derrière elle, tandis qu'elle déchirait la bouche de sa monture affolée.

Les voix qu'elle écoutait en ce moment répétaient avec la même certitude : " elle est perdue " et devant elle Nadille voyait s'ouvrir un gouffre plus effrayant encore que cette grève dont les victimes se comptent par milliers. Elle fut tentée de mettre ses mains sur ses oreilles pour ne plus entendre, mais au dedans d'elle-même elle percevait l'écho de ces paroles terribles. Alors elle s'enfuit et gagna la terrasse. L'air glacé de la nuit la soulagea. Elle ne s'apercevait point que ses épaules et ses bras nus recevaient la bise froide. Sa tête brûlait ; son cœur bondissait dans sa poitrine. Appuyée sur la balustrade elle demeurait immobile, perdue dans ses pensées, ou plutôt ne détaillant rien, ne trouvant rien de précis dans son cerveau, hors ce souvenir : c'est la débâcle ! c'est la ruine !

Combien de temps demeura-t-elle ainsi ? Nadille n'aurait pu le dire ! elle sentit tout à coup une main effleurer son épaule, en se retournant elle reconnut Gildas.

Il tenait une écharpe de dentelle dont il l'enveloppa.

— Imprudente ! fit-il, la nuit est si froide.

Elle eut un élan et se jeta dans ses bras :

— Emmène-moi ! fit-elle, emmène-moi !

Elle traversa les salons à son bras, marchant d'un pas de somnambule, se laissa en-



velopper de la pelisse de zibeline, et quand elle se trouva dans la voiture, sa tête blonde, pâle comme la neige de ses dentelles, se renversa sur les coussins de satin bleu.

—Tu souffres ? lui demanda Gildas.

Elle ne répondit rien.

Les cheveux couraient, Nadille en rentrant dans son appartement tomba dans son fauteuil et s'évanouit.

Le médecin qui avait été appelé pour l'enfant se trouvait encore là. La crise du bambino était passée, il allait sortir, quand il dut prodiguer ses soins à Nadille. Il la ranima lentement, mais elle garda la bouche serrée, les yeux fixes.

—Quelle folie, dit le médecin, rester sur une terrasse en toilette de bal. Soignez-vous beaucoup et pas d'imprudences.

Elle respira péniblement, puis quand elle se trouva seul avec son mari :

—Tu ne sais donc rien ? lui demanda-t-elle.

—Rien.

—On ne t'a pas parlé de la Bourse ?

—Je n'ai guère quitté deux de mes amis bretons comme moi, et nous avons causé de nos anciennes études. Qu'y a-t-il ?

—Il y a, fit elle en écriant, que nous sommes ruinés.

—L'*Union universelle*...

—Coulée, perdue ! Il ne restera rien ! rien !

—Oh ! ce n'est pas possible, Nadille. Il y a panique, on exagère le mal. Ton père, prudent comme il l'est, aurait prévu ce malheur ; il eût vendu.

—Eh ! mon père me l'a proposé, j'ai refusé ! C'est moi entends-tu, moi seule qui fus imprudente. Je voulais de l'argent ! J'ai besoin de tant d'argent pour être heureuse ! Il n'est pas même ici, mon père. Il chasse à la Plaine, chez Dartois... Ruinée ! perdue !

Gildas s'agenouilla devant elle :

—Ma chérie, lui dit-il en couvrant de baisers tendres ses mains froides, ne pleure pas, ne désespère pas ! Nous sommes jeunes et nous avons un enfant qui sera l'avenir... Avec les débris de notre opulence nous trouverons moyen de nous créer une aisance qui nous rapprochera davantage. Nos deux familles restent riches, d'ailleurs. Tu te passeras de chevaux et de diamants, et tu n'en seras pas moins jolie !

—Fou ! triple fou ! s'écria Nadille, oh ! combien tu me connais mal, et tu connais mal la vie ! Suis-je capable d'être heureuse, si je ne puis dépenser l'argent à pleines mains ! Mes rêves et mes jours ont toujours été des folies d'argent gaspillé ! Me passer de diamants ! arrache-moi la peau ! aller à pied, en petite bourgeoise ! pourquoi pas faire mon marché tout de suite ? Nous sommes heureux dans notre milieu, dans notre cadre. Emmène-moi de Paris et je mourrai, comme un oiseau privé d'air. Je ne suis pas une héroïne du foyer, moi ni une sainte ! Je veux vivre comme les plantes et les oiseaux rares, dans un palais doré !

Tout à coup elle s'arrêta :

—Si mon père m'avait désobéi ! S'il avait vendu malgré moi ?

Elle s'attacha à cette idée comme le naufragé à une épave, et Gildas, bien qu'il ne conservât point cette espérance, la lui laissa pour la calmer. Il la porta sur son lit comme une enfant dans sa toilette de bal, et Nadille s'endormit au jour sous le regard attendri du mari qui veillait sur son sommeil.

## VII

### AILES BRULÉES

Le lendemain dans la journée, du Frétay rappelé par la nouvelle d'un sinistre financier sans précédent depuis l'affaire de la rue Quincampoix, rentrait à Paris et courait à la Bourse.

La consternation y était générale.

On citait les noms de centaines de grandes familles ruinées d'une façon complète. Au moment où le succès de l'*Union universelle* paraissait à son apogée la race sémitique avait jeté sur le marché un nombre si considérable d'actions que la déroute avait été subite et fatale. On parlait de l'arrestation des administrateurs et du Directeur de

la Société. Trois suicides s'ajoutaient à la longue liste des malheurs certains. Et qu'advierait-il lors de la liquidation du mois ? Combien de faillites suivraient cette débâcle ? La place de Paris tout entière se trouvait atteinte.

Du Frétay écoutait les récits divers avec une sorte de philosophie. Au fond de son cœur, il ressentait une joie triomphante. Il venait de réaliser trois millions de bénéfice. Il est vrai que son gendre...

— Cette folle de Nadille ! fit-il avec un mouvement de colère.

— Mon cher, lui dit un de ses amis, la perte présente n'est rien en comparaison de ce qui suivra. La Société de l'*Union universelle* mise en faillite, fera l'appel des fonds qui n'ont pas été versés. On perd ferme des sommes considérables, mais il faudra solder les différences, et ce sera le pire.

Cette fois du Frétay sentit contre sa fille une colère violente :

— Je l'avais avertie ! Cette créature que je croyais douée de l'esprit des affaires et qui ne gardait que le génie des chiffons. Tout y passera, tout ! Gildas ne gardera pas un maravedis ! Recommencez donc des spéculations sur cette base là. Je sais bien que Nadille ne manquera jamais de rien, elle pourra rentrer chez son père, et y reprendra sa vie d'autrefois. Le train de maison n'en sera pas changé. Après moi, elle sera toujours assez riche. La leçon est rude, du diable si je risque désormais mes millions dans des spéculations de ce genre !

Il comprenait qu'il devait aller chez Nadille, mais il s'effrayait de l'état dans lequel il la trouverait. Cependant il se fit conduire chez elle.

La jeune femme, enveloppée dans une robe de chambre de surah rose restait sur un divan, immobile, muette et sombre. En apercevant son père, elle bondit sur ses pieds.

— As-tu vendu pour moi ?

— Tu sais bien que tu me l'avais défendu.

Que répondre ? Elle n'objecta rien.

Son père se rapprocha d'elle.

— Je te reste, lui dit-il, compte sur moi

— Ainsi, deman-ta-t-elle, tout est perdu ?

— Tout... Cependant il reste des dispositions à prendre, je m'entendrai pour cela avec ton mari.

— Faites, répondit-elle avec indifférence.

— Je te l'ai dit, calme-toi. Nadille, je t'aime, et je te le prouverai.

— Combien gagnez vous ? demanda-t-elle en le regardant dans les yeux.

— Trois millions.

Elle n'ajouta rien, mais il lut ses convoitises dans ses prunelles.

Il se leva et gagna le cabinet de Gildas.

Le jeune homme, que sa femme avait obligé de rester chez lui, restait absorbé dans une douleur profonde. Le désespoir de Nadille lui déchirait le cœur. Il souffrait d'autant plus qu'il gardait conscience de son impuissance. Il eut donné son sang pour sauver Nadille de cette ruine, mais que ferait-elle de sa vie, elle ne demandait que de l'or.

M. du Frétay alla vers lui et prit ses mains avec une rudesse mêlée de pitié.

— Mon pauvre ami ! dit-il.

— Il faut tout m'apprendre, fit le vicomte d'une voix résolue. D'homme à homme nous traiterons aisément ces questions. Plus tard nous tâcherons de consoler Nadille si elle peut être consolée. Avant les questions intimes, les questions de principes. Chez nous l'honneur passe toujours devant. Je suis fort ne me ménagez pas.

— Alors je vous montrerai la situation dans ses moindres détails... Non seulement vous perdez les fonds engagés, mais vous devrez fournir la libération des actions.

— Je comprends, répondit Gildas.

Il prit le livre dans lequel se trouvaient inscrits les chiffres des revenus, les numéros des titres de rente et des actions, et le passa à son beau-père.

— Tout y passera, répondit celui-ci.

— Mais l'honneur restera intact ?

— Oui.

— Cela suffit. Maintenant, je crois que nous avons des dettes ?

— Affirmez-le sans crainte.

— Elles devront être soldés d'autant plus rapidement que les fournisseurs en apprenant la débâcle prendront sûrement l'alarme.

—Vous pouvez y compter.

—Notre existence va changer d'une façon absolue ; devenus pauvres, nous ne pouvons continuer d'habiter cet appartement luxueux, le mobilier sera vendu...

Gildas s'arrêta comme si les derniers mots l'étranglaient.

—Si la valeur du mobilier ne suffit pas, ma femme a ses diamants.

—A ce sujet ne comptez pas trop sur elle, dit le banquier. Agissez en mari, chef de la communauté, obligé de soutenir et de défendre l'honneur du nom. Jamais Nadille ne sacrifiera ses bijoux. Jamais, vous m'entendez, jamais !

Gildas regarda son beau-père avec effroi. Une lutte allait donc s'engager entre lui et Nadille. Ah ! d'avance il le savait bien, il sortirait vaincu de cette bataille. Il ne regrettait rien au fond, Gildas. Pour lui cette ruine équivalait à une délivrance. N'en avait-il point assez de ce Paris où tout est mensonge et surface, où le visage trompe, où le luxe ment, où l'envie siffle, où la calomnie répand sa bave immonde, où les convoitises s'éveillent âpres et mordantes, dénaturant les natures les meilleures. Devenu pauvre, il emmènerait sa femme dans ce manoir de Lézardeau dédaigné jadis, et où elle allait trouver des cœurs aimants, des mains tendues. André y grandirait sous les caresses de deux mères ; l'abbé Bernard formerait son âme comme jadis il dirigea celle de Gildas. Alors recommencerait la vie familiale. Les âmes se rapprocheraient ; les esprits s'entendraient, et le bonheur, fleur divine, s'épanouirait pour ne plus se flétrir.

Sans l'avoir osé dire, combien Gildas n'avait il point souffert depuis sa luxueuse installation à Paris. Était-elle donc à lui cette femme charmante, dont la beauté, les grâces et l'esprit étaient célébrés en prose et en vers dans les journaux oracles de l'élégance ? Alors qu'il rêvait une heure de causerie intime, ne devait-il point s'occuper d'un coupon de loge, d'une parure ou d'un bal. Nadille l'avait obligé à vivre d'une existence factice dont à cette heure il comprenait toutes les amertumes. Il ne serait plus question désormais ni de Paris ni de vie à outrance. Tous ces trésors demeureraient à Lézardeau. Et devant l'effondrement de sa fortune et le chiffre de ses dettes, Gildas éprouvait le besoin de remercier la Providence.

—N'était il point enfant du sol breton ? Son unique rêve n'était-il point d'y retourner et d'y vivre.

Nadille ne pourrait manquer de ressentir un sincère remords de ses imprudences et de ses fautes ; l'humilité assouplirait ce caractère léger et despotique. Peut-être en viendrait-il à bénir cette dure mais salutaire leçon. La tendresse formait le fond de l'âme de Gildas ; l'entraînement de son amour pour Nadille avait bien pu lui fermer les yeux durant deux années mais quand l'éclair de la foudre les ouvrit subitement il se sentit fort de la leçon du passé.

Ces réflexions traversèrent l'âme du jeune homme après que M. du Frétay lui eut dit cette dure parole :

—N'attendez rien de Nadille !

Le banquier serra les mains de Gildas.

—Comptez sur moi pour ces règlements, lui dit-il.

—Je vous remercie, répondit Gildas. Autant que possible je ne parlerai de rien à ma femme. Ses nerfs sont surexcités d'une façon douloureuse, elle me saura gré de lui épargner les détails de notre ruine.

En effet, tandis que du Frétay liquidait la question de l'*Union universelle*, le vicomte rassemblait les mémoires des fournisseurs, et s'entendait avec le tapissier pour savoir à quel prix il reprendrait le fastueux mobilier vendu deux années auparavant.

Dans le salon où elle était rentrée en quittant le bal de la baronne, Nadille avait laissé ses diamants épars ; Gildas rassembla ceux qu'il avait offerts, et mit de côté pour le revendre les parures achetées pendant les mois de prodigalités folles.

Nadille prise d'une fièvre violente avait été obligée de se mettre au lit.

Durant trois jours elle resta en proie à une sorte de délire, et Gildas dut partager son temps entre les soins donnés à la chère malade et le paiement des comptes. Lorsqu'il eut achevé, il ne restait de cette belle fortune, de ce luxe joyeux, que quelques milliers de francs et une parure de brillants anciens offerte par sa mère.

Ce jour-là, Gildas écrivit à son père ce que disait François Ier, après la glorieuse défaite de Pavie :

“ Tout est perdu, fors l'honneur ! ”

La réponse du comte arriva le lendemain. Il suppliait son fils de revenir à Lézar-

deau, d'y amener Nadille, André, la Carlina. Il ajoutait que chacun était prêt à les chérir et à s'efforcer de les consoler du malheur imprévu qui fondait sur eux.

Cette lettre respirait une tendresse si profonde, une générosité si paternelle qu'en la lisant Gildas sentit des larmes lui monter aux yeux. Il courut dans l'appartement de sa femme afin de la lui communiquer, et la trouva debout, pâle encore, mais cependant capable de se soutenir.

Carlina assise sur le tapis jouait avec le bambino.

Gildas, un sourire invisible sur les lèvres, arrivait sa lettre à la main.

Nadille ne lui laissa point le temps de s'expliquer, et parlant d'une voix sèche et cassante :

—Où donc as-tu serré mes diamants, Gildas ?

—Tu trouveras dans une cassette ceux que je t'offris, ma chérie.

—Mais les autres, tous les autres ?

—Je les ai rendus aux joailliers, Nadille, je n'étais plus assez riche pour te les laisser, et crois bien que j'en ai souffert cruellement.

—Mes diamants ! tu as livré mes diamants ! Sans rien dire, sans me consulter. Oh ! tu connaissais d'avance ma réponse : Est-ce qu'une femme comme moi se sépare de ses pierreries ! Il faut me les rendre, vois-tu, nous ne sommes point aussi bas que cela ! Si ta fortune a sombré dans tes entreprises, ma dot me reste.

—Il n'y a plus de dot, Nadille, plus de mobilier, rien !

—Ah ! fit Nadille, ton père est riche.

—Meilleur encore, Nadille. Et je viens te montrer sa lettre. Il ne nous reproche rien, il nous appelle, nous et notre enfant. Tu verras avec quelle délicatesse tous s'efforceront de nous faire oublier notre malheur.

—Je comprends, dit Nadille ; tu accepterais cela, toi ?

—Trouver l'arche quand on fait naufrage ! Je crois bien !

—Et moi je ne veux pas, répliqua Nadille ! moins que jamais je me sens faite pour une existence de provinciale. Ah ! tu crois à la délicatesse des heureux ! Tu ne te doutes pas des milliers de piqûres d'épingle que je devrais subir. Personne ne manquera de me faire sentir que je suis l'auteur de ta ruine. On me traitera en fille prodigue, et non plus en enfant de la maison. Non, je n'irai pas à Lézardeau, pour que l'incomparable Tiphaine m'écrase de sa supériorité. J'ai un père, moi aussi, un père qui gagne trois millions dans l'affaire de l'Union universelle, il me donnera sans compter, en père.

—Ne t'illusionne pas trop, Nadille.

—L'as-tu sondé à ce sujet ?

—Ce n'a pas été nécessaire.

—Lui aussi m'abandonnerait ?

—Il t'apprendra ses résolutions.

—Ah ! s'écria Nadille, pourquoi suis-je si faible, je courrais chez lui.

—J'ai prévenu ton désir, il dînera avec nous ce soir.

—Alors laisse moi ; il faut que je songe à ce que je dois lui dire.

—N'en veux-tu point parler ensemble, plutôt ?

—Non, répliqua Nadille.

Elle resta debout la main tendue chassant pour ainsi dire le père et l'enfant.

Gildas sortit suivi de Carlina.

Resté seule, Nadille eut un moment de désespoir fou. Assise à terre sur les tapis persans, les cheveux défaits, folle de regrets et de colère, elle versa des larmes de rage. Pour elle la pauvreté équivalait à une déchéance. Dans sa vanité elle eût préféré un remords enseveli au fond de son âme à la certitude de la ruine. N'ayant vécu que d'une existence factice, elle ne comprenait point que le bonheur existât, circonscrit dans les horizons du foyer domestique. Qu'allait-elle devenir ? que ferait elle désormais ? En dépit de la tendresse que lui portait Gildas, elle devinait qu'il ne ferait rien, qu'il ne pouvait rien faire. Il ne se plaignait point, ne lui adressait pas de reproches, pouvait-elle attendre davantage dans une circonstance si terrible. Oh ! l'obstination du Breton et l'orgueil du gentilhomme l'emporteraient cette fois sur son influence. Une seule ressource lui restait : son père à elle. Il comprenait les entraînements de Paris, lui-même avait subi la fièvre de l'or ; il gagnait trois millions dans l'affaire qui la ruinait. Trois millions ! et avant cette chance il était déjà riche.

—Il me fera une situation, pensa-t-elle.

Cette idée ramena un peu de calme dans son esprit ; elle se retrouva même assez en possession d'elle-même pour se souvenir qu'elle n'avait point encore mis une robe apportée par la couturière la veille du jour où éclatait la terrible nouvelle. La coquetterie reprit ses droits. N'avait-elle point été folle de se croire perdue, ruinée, condamnée à la misère ! Son père lui ressemblait, il était un orgueilleux ; ce que peut-être il ne ferait point par tendresse, il s'y résignerait par amour-propre. Ne saurait-elle point faire jouer tour à tour ces deux cordes ? Avait-elle oublié son rôle ? N'était-elle plus une saine et une charmeuse. Son père ne pouvait se passer d'elle, après tout. Il refuserait, mais de concessions en concessions elle l'amènerait à céder.

Retrouvant donc subitement la présence d'esprit dont elle avait besoin pour la lutte, elle garda le courage de songer aux moindres détails. Son père, viveur et friand, aimait les plats fins, Nadille écrivit une note qu'elle fit remettre à son maître d'hôtel.

Trois heures après, souriant devant la glace à sa beauté plus complète peut-être depuis que la douleur l'avait frappée, elle achevait une toilette savante. Pauvre Nadille ! A l'heure du supplice elle serait belle.

Lorsque M. du Frétay entra au salon, il trouva sa fille allongée sur un canapé très bas, entourée de coussins, toujours ravissante, et gardant de plus dans le regard une mélancolie mêlée de tendresse. Le banquier était grave, avec un reflet de bonhomme et de rondeur. On eût dit qu'il conservait au fond de sa pensée un secret qui lui pesait un peu, et qu'il faisait seulement afin de ménager "un effet." Nadille se jeta dans ses bras et resta un moment le front appuyé sur son épaule. Il lui rendit ses caresses, sans rien dire, et Gildas entrant il se tourna vers son genre. Dans le premier moment nul ne parla des événements désastreux survenus. Chacun sentait que la discussion n'amènerait rien. Il fallait des actes et non des paroles. L'annonce du dîner vint à point changer la direction des idées. Le banquier mangeait tranquillement, avec la sécurité que donne une bonne conscience. Gildas regardait sa femme qui de temps à autre émettait son pain, et mouillait ses lèvres dans un verre de Bordeaux. Des flammes montaient par bouffées à son visage pâle. Pendant ces crises rapides qu'elle s'efforçait de surmonter, le vicomte eut souhaité être seul près d'elle, afin de l'encourager, de la consoler, de lui répéter qu'il l'aimait plus que jamais, et de bâtir de concert avec elle les plans d'un nouveau bonheur.

On passa au salon pour le café.

Du Frétay s'adossa contre la cheminée, et se tournant vers Nadille, il lui dit d'une voix ronde et presque enjouée :

— Tu comprends bien, ma chérie, que je ne t'adresserai point de reproches. Du reste, je ne m'en connais pas le droit. A qui as-tu fait tort ? A toi-même. Qu'as-tu jeté dans un gouffre ? Ta dot et la fortune de ton mari. Il est trop gentilhomme pour te reprocher une imprudence dégénérée en malheur. Les pères ne peuvent abandonner leurs enfants, et je vais te prouver quelle part je prends à tes peines.

— Oh ! je sais bien que vous m'aimez ! s'écria Nadille dont les mains se joignirent, tandis qu'anxieuse elle se penchait vers son père.

— En somme, reprit-il, ton mariage m'a donné un fils de plus, car j'aime et j'estime profondément ton mari. Mon appartement est assez grand pour qu'on y réserve vos chambres, un boudoir pour toi, un cabinet pour Gildas. Quant à mes salons, vous les connaissez... Je te laisserai la disposition de six chevaux et de deux voitures, et je te paierai régulièrement chaque mois l'intérêt de ta dot disparue... Hein ! j'espère que je me conduis en père, presque en père prodigue, mais, je te le répète, je ne saurais ni te voir souffrir, ni te voir privée du luxe au milieu duquel tu as grandi.

Nadille était debout, frémissante.

— Vous avez trouvé cela dans votre tendresse paternelle ? demanda-t-elle.

— Oui, mon enfant, et le jour de ta fête, au premier janvier, je trouverai bien le moyen de te ménager des surprises.

— Vous avez trouvé cela ! répéta Nadille. Ainsi vous m'offrez une place à votre table, un abri sous votre toit, et dix mille francs pour ma toilette ! Vraiment vous me comblez, mon père ! L'intérêt de la dot perdue, quand le coup de la Bourse qui me ruine vous rapporte trois millions ! Et vous avez cru que j'allais tomber à vos genoux, éperdue de reconnaissance. Mais vous devenez fou, mon père, et vous connaissez bien peu votre fille ! Ainsi mon mobilier, mes diamants seraient vendus, ma ruine serait affichée devant tous ! Mes amis riraient en me voyant porter des robes de cent francs, et

monter dans vos voitures. On aurait pitié de Nadille ! Non ! non ! ce ne sera pas, je vous le jure ! Tout excepté cela, tout ! Vous n'avez pas songé que vous me désespérez, que je serais capable de tout...

—Nadille ! s'écria Gildas, Nadille !

—Je parle à mon père, poursuivit-elle d'une voix dure, laisse-moi finir.

Puis reprenant :

—Est-ce que maintenant je puis vivre sans maison à moi, sans luxe à moi seule. Tu n'as pas besoin des trois millions que tu viens de gagner, donne-les-moi ! donne-les-moi ! je ne jouerai plus, je ne spéculerai jamais ! Trois millions ! Je garderai mes diamants, mon mobilier. Je vivrai avec plus d'économie, voilà tout. Ah ! donne les-moi, père, donne les moi !

Nadille était à genoux, pressant sur sa bouche brûlante la main de M. du Frétay. Gildas s'avança vers elle et la releva.

—Si la tendresse vous jetait aux pieds de votre père, Nadille, je vous y laisserais... Mais vous demandez de l'argent, vous vous abaissez et vous m'humiliez avec vous.

—Oh ! Gildas, vous ne me comprenez pas, fit Nadille. Je tends la main, mais c'est à mon père.

—Monsieur, reprit le vicomte, vous me faites, je pense, l'honneur de ne point me croire complice de cette scène.

—Soyez tranquille à ce sujet, Gildas. Vous aimiez assez ma fille pour lui permettre de vous ruiner, mais vous conservez trop d'orgueil pour lui avoir conseillé ce qu'elle fait à cette heure. Sous l'empire de l'affaiblissement de la ruine, elle oublie même le respect qu'elle me doit.

—Quant à moi, monsieur, je vous remercie de vos offres, mais je ne saurais les accepter. Ou je retournerai à Lézardeaux, ou ma femme se contentera de ce qu'il me sera possible de gagner pour la faire vivre. Je suis jeune, le travail ne m'effraie point. Je le juge plus sain que la vie mondaine dans le tourbillon de laquelle elle m'entraînait. Oh ! Nadille ! fit-il en prenant ses deux mains, Nadille, à nos âges le bonheur est facile. La pauvreté nous rapprochera. On ne frappe guère à la porte des gens ruinés. Je t'apprendrai que le luxe qui faisait ta joie n'a rien de commun avec le bonheur.

Elle fit un mouvement d'épaules plein de dédain.

—Mon père, reprit-elle, que décidez-vous ?

—Avant de te proposer de rentrer chez moi, j'avais mûrement réfléchi.

—Mes prières, mon désespoir ne changent rien à votre décision ?

—Rien ! je la crois juste ! Te donner trois millions ! Mais tu perds absolument la raison, Nadille, et tu te fais en même temps de singulières illusions sur ma situation... Jusqu'à ce moment, j'ai vécu largement, affectant une fortune qui ne reposait sur rien, me demandant sans cesse si une liquidation malheureuse ne ruinerait point mon crédit. Parce que, durant ta vie de jeune fille, je te laissais mener une existence de millionnaire, tu en conclus que ma situation me le permettait. Je dépensais des revenus sans posséder de capitaux ; je lançais des affaires qui pouvaient craquer dans mes mains. Tu ne devinais pas mes angoisses de certains jours, tu n'as jamais compris mes embarras passagers. Et je te laissais faire, dépenser, trouver que la vie est belle, et m'aimer à ta manière ! Cette fois, cette fois seulement, je tiens une fortune solide, réelle, liquide. T'imagines-tu par hasard que je la risquerai dans de nouvelles spéculations. J'en suis guéri. Je rentre au port après l'orage. Parmi les victimes du krach bon nombre de gens vendront leurs immeubles : j'achèterai une maison de trois millions, maison de rapport qui me donnera six pour cent, et je vivrai de l'existence paisible du propriétaire. Si, plus tard, je rentre à la Bourse ce sera pour y jouer aussi tranquillement qu'au piquet. Crois-tu y garder le privilège des dettes ? J'en ai d'énormes. Tout sera liquidé dans quelques jours. La leçon reçue est bonne et j'en profite. Sois aussi raisonnable que ton père et accepte la moitié de ce qu'il aura lui-même. Afin de concilier toutes les exigences, c'est à dire d'accommoder ton besoin de luxe avec les sentiments de délicatesse de ton mari, je lui promets de trouver pour lui une place dans une maison de crédit ; sur douze mille francs d'appointements, il me paiera sa pension, s'il redoute de me devoir quelque chose, ou plutôt si, comme il le dit, il tient à ne plus rester inoccupé. Cette combinaison vous conviendrait-elle, Gildas ?

—Je vous trouve prudent de renoncer à des gains aléatoires, et je vous remercie de la cordialité de vos offres. Comprenez bien toute ma pensée, et ne soyez point blessé

de mes réserves. Il me semble que ma place est à Lézardeau, dans le vieux château où j'ai grandi, où nous élèverons notre enfant. La santé de votre fille, ébranlée par les émotions, se remettra du choc reçu. Elle retrouvera le calme dans le sein d'une famille simple, patriarcale. Plus tard nous partagerons l'année ; nous reviendrons passer à Paris trois ou quatre mois d'hiver ; l'été nous habiterons la campagne. Voilà ce que je juge le plus sage, sans pour cela interdire à ma femme d'accepter ce que vous lui offrez.

—Ainsi, demanda Nadille, vous ne revenez pas sur vos premières offres, je serai chez vous une pensionnaire, rien de plus ; la vicomtesse de Kermoël reprendra la place de Mlle Nadille.

—N'est-ce point acceptable ?

—Il serait également acceptable et convenable que mon mari devint employé dans une compagnie quelconque, et qu'un malotru enrichi, directeur de ladite compagnie lui pût dire : "Kermoël, cherchez donc dans les casiers le dossier de cette affaire ! Kermoël vous avez négligé de faire régulariser ce compte !

—Le travail n'a jamais déshonoré personne.

—La pauvreté non plus peut-être ?

—La pauvreté pas davantage !

—Eh bien ! je me révolte, je n'en veux pas ! Je ne suis pas faite pour porter des robes à quinze sous le mètre en gardant la consolation de la vertu. La pauvreté ! renfrognée, triste et laide ! Mais je suis belle et j'ai vingt ans ! Mon père vous ne m'aimez pas !

—Il faut bien que je t'aime pour pardonner des paroles approchant si fort du manque de respect. Réfléchis, Nadille, réfléchis bien. Peut-être viendra-t-il un jour où tu regretteras d'avoir repoussé des offres sages, et refoulé la tendresse au fond de mon cœur.

—Je refuse ! répondit Nadille, je refuse !

Gildas s'approcha de son beau-père.

—Pardonnez-lui, dit-il, plus tard elle appréciera mieux le sentiment qui vous fait agir aujourd'hui.

—Vous resterez mon fils, Gildas.

—Je vous garderai une profonde reconnaissance.

—Nadille, reprit M. du Frétay, viens m'embrasser, et remercie ton mari. Grâce à lui j'espère que rien ne se brisera entre nous ; si tu pars pour Lézardeau, rappelle-toi que ma maison sera la tienne quand tu le voudras. Viens donc, méchante fille !

Nadille détourna la tête.

—Ah créature égoïste ! je ne t'ai enseigné que l'amour des jouissances et du luxe, tu m'en châties trop à cette heure. Ce malheur qui te frappe aurait dû te rapprocher de moi, il t'en éloigne. Tu me laisses seul, trop seul !

Il attendit une seconde encore. Un mouvement rapide de Gildas poussa la jeune femme sur la poitrine de son père ; mais Nadille reçut le baiser de son père sans le lui rendre.

Le vicomte reconduisit M. du Frétay.

—Je vous en conjure, dit-il, pardonnez-lui. Le coup qui l'atteint la terrasse. Je ferai ce qu'elle voudra. Ne la croyez ni dure ni méchante, elle n'est en ce moment que malheureuse.

—Monsieur de Kermoël, reprit le père en serrant la main du jeune homme, j'ai mal élevé ma fille... Elle vous a fait souffrir, elle vous fera souffrir encore... Elle est égoïste ! son cœur est de glace.

—Par pitié ! ne répétez pas cela.

—Croyez-vous donc...

Une étreinte muette fut échangée de nouveau, puis ils se séparèrent. Le vicomte rentra dans le salon.

Nadille avait repris sa place sur le canapé, mais cette fois elle sanglotait. La dernière espérance venait de l'abandonner. Elle ne regrettait point d'avoir repoussé l'offre de son père, mais elle se sentait en face d'une réalité terrible. C'était fini ! bien fini ! il lui faudrait vendre tout ce qui constituait sa vie élégante, se voir pauvre et décaquée. En la voyant souffrir ainsi Gildas oublia la cause de son désespoir. Il ne vit que le

chagrin d'une femme adorée, et s'agenouillant près d'elle, il lui dit d'une voix si tendre qu'elle eût remué l'âme de tout autre femme.

—Nadille ! ma Nadille ! nous partirons dans quelques jours pour Lézardeau. Là tu ne trouveras que des cœurs aimants, là tu n'auras point à rougir d'avoir perdu le luxe auquel tu étais habituée. Mon père est bon. Je trouverai le moyen d'obtenir de lui assez d'argent pour que chaque année il nous soit possible de venir à Paris. N'es-tu pas certaine de ma tendresse ? Au premier moment qui suit la catastrophe, mieux vaut aller en Bretagne. Ce n'est point la première fois que nous nous y rendons. Rien de plus naturel que de présenter ton enfant à ma famille. Le vieux notaire est mon ami, j'ai un pressant besoin d'argent, il m'en prêtera... Ne pleure pas, tes larmes me brûlent le cœur ! Tout plutôt que de te voir souffrir, ma chérie ! Il ne faut jamais se hâter de prendre une décision, tu as été trop vive avec ton père ! Il te pardonne, il me l'a dit. Essuie tes yeux, Nadille, je t'aime. Nous avons un enfant et quelque chose te manque encore !

Le son de cette voix était si tendre, Nadille se sentait si cruellement éprouvée qu'elle ressentit une consolation en écoutant les paroles de Gildas. Ce qu'il disait était juste, d'ailleurs. Le jeune femme se calma lentement, puis, de concert avec son mari, elle prit ses dispositions dernières.

Elle gardait ses dentelles, les diamants de sa corbeille, quelques meubles luxueux et charmants qu'elle emporterait à Lézardeau, et qui lui rappelleraient Paris. Ne se considérait-elle pas comme certaine d'y revenir ?

La famille Kermoc'h l'aimerait : elle obtiendrait ce qu'elle souhaiterait, grâce à Gildas et par amour pour l'enfant qui ne pouvait manquer de devenir l'idole de la famille. Et puis ces Kermoëh étaient déjà vieux. Ils possédaient pour plusieurs millions de terre. On vivait de rien là-bas. Rien ne les empêcherait de sacrifier pour Gildas une partie de leurs revenus.

De ce côté restaient des illusions, peut-être des espérances.

Durant les deux derniers jours de son séjour à Paris, elle se montra paisible, et s'occupa des préparatifs du départ. Un journal indiquant les changements de résidence de ses abonnés apprit à ses connaissances son départ pour Lézardeau, et la plus brillante étoile du monde élégant de Paris disparut du ciel où elle rayonnait naguère.

## VIII

### ACCALMIE.

Tiphaine rentrait les bras chargés de fleurs cueillies dans la serre. Un angélique pourri errait sur ses lèvres, et ce fut d'un pas léger qu'elle gagna l'appartement jadis occupé par Nadille. Il lui semblait que dans la disposition d'esprit où se trouvait la jeune femme, les objets extérieurs exerçaient une grande influence. Elle rajeunissait donc l'aspect de ces pièces tendues de tapisseries, garnies de meubles de chêne lourdement sculptés, en posant ici un bouquet, dans un angle un grand vase de Chine, portant les cornes et des corbeilles débordant de fleurs rares et de feuillages éclatants. Le cabinet de travail de Gildas fut embaumé de même. Elle mit sur la table les livres qu'il aimait, un manuscrit inachevé commencé au temps où l'abbé Bernard l'initiait à la science archéologique. Rien ne fut oublié, ni le papier sur lequel pouvait être repris le travail abandonné, ni les cahiers de croquis pris durant les longues et douces promenades de jadis.

Pendant ce temps, la comtesse donnait ses derniers ordres. Le comte seul devait aller au-devant des jeunes gens, et les ramener dans la calèche. Il faisait une superbe journée d'hiver, claire et gaie. Le froid piquant sans être trop vif arrivait par bouffées rafraîchir les poumons. La sève vitale circulait dans les veines. En dépit de l'aspect triste des branches dénudées, on songeait au renouveau. En Bretagne la saison hivernale elle-même demeure clémente. Les violettes se cachent sous la neige, et les magnolias gardent leurs feuilles d'un beau vert luisant sous les gelées blanches qui remplacent leurs roses. Ce pays dont les rivages sont battus en tempête par les hautes vagues, fait descendre jusqu'à la mer les pentes vertes de ses gazons. On y trouve en pleine terre les fleurs du midi avec la même splendeur de teintes et la même puissance de parfums. Point de nuages au ciel ce jour-là. Les ajoncs d'un ton clair jetaient leur manteau de



verdure sur les montagnes d'Arhès, et de grands bouquets de sapin élevaient leurs troncs superbes au milieu de touffes de buis sombre à la senteur âcre qui devient si aisément familière. On eût dit que ce ciel breton, aux teintes d'un gris fin, s'égayait soudainement afin de faire fête à Gildas et à Nadille.

Pendant le trajet, la jeune femme demeura silencieuse ; enfoncée dans un angle du wagon, donnant de temps à autre un regard à Carlina qui berçait l'enfant, et serrant faiblement la main de son mari.

Ce voyage elle le voulait ; au milieu de la crise qui la ruinait, il dissimulait sa honte. Mais au d dans d'elle-même restait une plaie vive, saignante, qui sans doute ne se cicatriserait jamais. Elle ressentait contre son père des mouvements ressemblants à de la haine. Elle ne lui pardonnait ni sa fortune depuis qu'elle était pauvre, ni sa raison puisqu'elle avait agi avec folie. Ah ! cet argent convoité, cet argent que du Fréty placerait désormais en immeubles, si elle le tenait dans ses mains, comme elle cesserait de souffrir, comme elle le convertirait vite en gemmes précieuses, en nouveaux attelages, en toilettes merveilleuses dont elle avait le secret et qui la plaçaient au premier rang des élégantes parisiennes. Mais cet or, ramassé d'un coup de filet, il y tenait comme à son âme. Le financier devenait capitaliste et propriétaire. Cet homme, qui la veille jetait témérairement des sommes considérables dans la satisfaction de folies nouvelles, comprenait l'économie. Il comptait avec sa fille, il compterait avec ses gens. Il allait devenir avare.

Cependant, il n'avait qu'elle d'enfant ! Après sa mort elle hériterait de tout. S'il mourait ? Elle y songea. Mais quoi ! il était jeune encore : cinquante ans à peine, et la tranquillité d'une nouvelle vie lui assurait une longue existence. Non ! en face d'elle il n'y avait en ce moment que Lézardeau. Son beau père serait peut-être assez bon pour y donner des chasses ; elle trouverait moyen d'en faire parler dans les journaux de Paris. On ne devait point la croire exilée dans la terre de Lézardeau, il fallait qu'on pensât pu'elle y était volontairement au milieu de brillantes fêtes cynégétiques.

Tandis que le train courait sur ses rails, elle préparait ses plans, coordonnait tout ce qui pouvait sauvegarder son orgueil.

Gildas la regardait, perdu dans une pensée de tendresse mêlée de douleur. Il se savait impuissant à la consoler, car il voyait bien que rien ne la consolerait hors de la vie mondaine devenue impossible. Il la chérissait trop tendrement pour garder le courage de l'accuser ; mais lorsque son regard se reportait sur son enfant, il se demandait comment ce petit être ne suffisait point à son bonheur. Son cœur à défaut de sa raison lui cherchait des excuses. Elle avait grandi sans mère, à côté d'un père occupé d'affaires de Bourse, souvent distrait par ses plaisirs. Nul ne lui avait parlé de la sainteté des grands devoirs, de la dignité du mariage ni des trésors que renferme un berceau. Le monde l'avait vite façonnée à ses manières, inclinée à son égoïsme ; lentement il la conquiert prenant tour à tour son esprit léger, son cœur faible, son âme enfantine qu'aucun souffle puissant ne développa. Était-il venu trop tard ? Il ne le croyait pas, il ne voulait pas le croire. D'abord brisée par cet orage, elle se releverait renouvelée, transformée ; la femme mondaine deviendrait l'épouse aimante, la mère dévouée. Elle apprendrait à la fois les grands devoirs et les joies puissantes de la vie. Alors il l'aimerait mille fois plus encore. Elle rassemblerait en elle la dignité grave de sa mère, le charme touchant de sa cousine... Tiphaine ! Ce nom vint subitement à ses lèvres, et l'image de la jeune fille se présenta pure et radieuse devant lui.

Jamais avant cette heure elle ne s'était aussi puissamment dégagée de ses souvenirs. Maintenant qu'il allait vers elle, emporté sur le vol fougueux de l'aile du malheur, il la voyait sous ses vêtements blancs auxquels elle paraissait vouée ; coiffée de bandeaux frisant son front et mêlés de fleurs de verveine ; âme vivante de cette contrée où les chênes rendaient plus d'oracles que ceux de Dodone ; où les pierres gravées gardent l'histoire des aïeux, où les allées couvertes cachent le secret d'étranges mystères. Il allait la retrouver, grave et douce, belle et sainte, pure, comme les premières neiges et les tombées de fleurs de mai. Si Nadille pouvait comprendre cette nature exquise ; mais il la savait, sa femme détestait sourdement Tiphaine ; elle trouvait pour elle des mots acerbes, des railleries amères. Un jour n'avait-elle pas osé insinuer que Thiphaine l'avait aimé, lui Gildas...

C'était un rêve maladif, une jalousie sans fondement... L'aimer ! Et pourtant Yves de Kersabiec croyait à cet amour, sa mère l'avait jadis encouragé. Quelle apparence

— Mais, toutant que dans cette poitrine de neige battit un cœur passionné? Non, Tiphaine aimait que la famille au sein de laquelle elle avait grandi, et Gildas faisait partie de cette famille...

Sa rêverie s'égara remontant vers le passé qui lui paraissait plus doux à mesure que présent devenait sombre.

— Je demanderai à Tiphaine de l'aimer, conclut-il, et Tiphaine l'aimera...

La route diminuait; les grandes landes disparaissaient, les forêts fuyaient, et dans le lointain s'estompaient les collines. Enfin, la grande aiguille des clochers se dressa dans le ciel. Quimperlé apparaissait au loin.

Penché en dehors du *sleeping-car*, Gildas chercha du regard s'il apercevait son père. Il reconnut tout de suite Guillaume sur le siège de la calèche, et le comte de Kermoël sur le quai de débarquement.

— Nadille! fit-il en touchant l'épaule de la jeune femme, voici mon père.

Elle s'inclina du côté du comte et lui sourit tristement.

— Descendez, Carlina, ajouta Gildas.

Il voulait que les regards du comte de Kermoël se portassent tout de suite sur son petit-fils...

Le comte accourut, il saisit l'enfant, l'éleva dans ses bras comme s'il voulait l'offrir la bénédiction du ciel, puis il l'embrassa longuement, tendrement. Les yeux clairs d'André se fixèrent sur les prunelles noires du comte, ses mains mignonnes se tendirent vers lui et ses lèvres balbutièrent un mot de caresse.

— Tu es un Kermoël, dit l'aïeul, un vrai Kermoël.

Au moment où Nadille s'approchait aux bras de Gildas :

— Ah! ma fille, ma chère fille, dit le comte, soyez aimée et bénie mille fois pour avoir donné ce petit fils.

Un moment après la famille montait dans la calèche, et une lourde voiture prenait le chargement des meubles apportés par Nadille.

Si quelque chose pouvait la consoier des humiliations subies et des douleurs lancinantes qu'elle ressentait encore, ce fut l'accueil des hôtes de Lézardeau. Toute la maison avait un air de fête. La comtesse la serra en pleurant de joie dans ses bras. Tiphaine s'empara de l'enfant. Serviteurs et tenanciers l'attendaient comme une maîtresse adorée. Des larmes lui montèrent aux paupières; en dépit de sa froideur et de son égoïsme, elle se sentit émue et trouva des mots charmants pour tous ceux qui lui avaient accueilli.

Elle se trouvait chez elle, bien chez elle au milieu des fleurs cueillies pour la fête, les appartements brillant de leur luxe d'autrefois. Elle regretta presque d'avoir fait commander ses meubles parisiens qui paraîtraient aussi dépaysés au milieu de cet ameublement datant de plusieurs siècles, qu'elle même, dans cette famille paisible et noblement sereine, si elle étalait les arrières coquetteries des élégances parisiennes. Tiphaine portait une robe de laine blanche plissée dans toute sa hauteur, comme les jupes des paysannes du bourg de Batz et de Pont-l'Abbé! Un corsage long comme un surcot couvrait sa taille; une croix d'argent, soutenue par un ruban de velours, et un bouquet de verveine d'un ton rouge velouté composaient sa parure. Elle était bien belle ainsi, elle paraissait l'ignorer. Pour la première fois Nadille lui rendit justice, et comparant l'éclat transparent du visage de Tiphaine, avec la fatigue et la pâleur de ses traits, elle sentit un mouvement de peine secrète.

Le dîner se prolongea; en revanche la soirée fut courte. Nadille se leva le lendemain de bonne heure. Elle avait hâte de transformer un peu son appartement. D'abord elle plaça sur un chevalot drapé de velours d'une façon savante un portrait d'un pinxte d'un artiste en vogue. Elle était représentée de profil, ses admirables cheveux noirs tombant sur son dos; on ne voyait qu'une partie de ce charmant visage, perdu dans une courbe à demi effacée; mais quelle poésie dans cette pose et dans ce regard, quelle fluidité dans cette chevelure ondoiyante. Enveloppé par les draperies, le portrait paraissait doublement mystérieux et charmant. Un meuble de forme Louis XVI, étoilé d'une croix de Malte d'argent fut placé dans un angle. Les tables de peluche brodée, les chaises de velours qui devaient surmonter des bustes de marbre donnèrent une note animée à cette pièce un peu froide. Des tapis du Daghestan sur lesquels s'étaient joués les pieds nus des courtisanes brodées de perles, de jolies odalisques, ranimèrent les tons sombres du grand tapis de moquette. Les œuvres d'art riront dans les coins de

leur rire sonore et joyeux. Une heure suffit à Nadille pour cet arrangement dont elle fut satisfaite. Elle garda pour son mari quelques objets rares, mais lorsqu'elle les porta chez lui, Gildas les refusa doucement.

—Merci de ton intention, répondit-il ; j'aurais l'air de ne point être satisfait de l'hospitalité paternelle, et je te jure qu'elle me suffit amplement.

—Pensez-vous donc, Gildas, que votre mère soit froissée de me voir changer l'arrangement de mon appartement ?

—Nadille, il y aura à Lézardeau une unique suzeraine, et ce sera toi. On se soviendra chez lui, ma chérie.

Afin de faire oublier à Mme de Kermoël ce qui aurait pu l'attrister, Nadille entra chez elle suivie de Carlina.

L'enfant connaissait déjà sa grand'mère ; il se blottit sur ses genoux, et les deux femmes s'entretenaient de la vie paisible qu'ils allaient mener, avec une effusion qui rassura toutes deux.

La comtesse ne fit pas allusion à la ruine de son fils, mais Nadille parut implicitement lui demander pardon de ses folies.

La glace était rompue, et pendant plusieurs semaines Nadille se reposa au sein de cette atmosphère pure et sereine des agitations troublantes de Paris. Son visage perdit peu à peu son expression fiévreuse, les impressions qu'elle subissait à Lézardeau paraissaient ranimer en elle des sentiments oubliés ! Son mari, les grands parents, Tiphaine s'en réjouissaient. Seul, l'abbé Bernard, plus accoutumé à la connaissance des âmes, ne se laissait pas prendre à ce calme soudain. Il croyait y voir plus de lassitude que de renouvellement. Physiquement et moralement, Nadille se sentait brisée. Elle s'abaissait comme une malade à l'air sain qu'elle respirait. Ses nerfs s'engourdisaient. Elle s'efforçait de ne plus songer à Paris, et fit même des efforts pour en chasser le souvenir. Une tendresse plus violente que profonde la prit pour son fils. Elle voulut l'aveugler, le disputa à Carlina que l'enfant connaissait bien, et vers laquelle il tendait les bras en pleurant. Elle essaya de jouer à l'amour maternel, s'y montra inhabile et s'irrita. André fut jugé ingrat, maussade et méchant, et au bout d'un mois Nadille le rendit à la nourrice italienne, se contentant de le faire apporter quand il était paré comme un joujou neuf. Heureusement pour le bambino, Tiphaine l'adorait.

Le visage du petit ange rayonnait dès qu'il l'apercevait, ses mains trouées de fesses l'appelaient. Elle le pressait sur sa poitrine avec des élans de chaude tendresse, l'endormait dans ses bras, le couchait dans une corbeille de bois doré rappelant la corbeille du petit Moïse, et le berçait avec ces mélodies bretonnes qui l'avaient jadis elle-même endormie.

Un jour Gildas trouva sa cousine dans le petit salon "à personnages" comme disait la Carlina : André jouait à demi enveloppé d'un pan de sa robe ; inclinée vers lui et chantait doucement un air triste et doux :

Où est mon amant,  
Où est-il maintenant ?  
Il est à Paris, ou bien à Orléans.  
Où est-il le rosier blanc  
Qui fleurit en boutons d'argent ?

La voix de Tiphaine faiblit un peu. Ce refrain la remettait aux premiers jours de son adolescence, à cette époque radieuse où l'esprit admet des féeries divines ; où la colombe avide de ciel bleu, de chauds rayons, d'atmosphère embaumée, d'eaux claires roulant sur des cailloux d'agate, il vole partout où brille un astre nouveau, où s'épanouit une fleur rare, où chantent des oiseaux célestes ; où la jeunesse des phénix renaît au sein d'une flamme de bois de santal ; où les rosiers ont des boutons d'argent, les filles des cheveux d'or, les hommes des cœurs fidèles. Elle avait cru, la chaste et noble fille, à tous les rêves de sa belle âme, et maintenant qu'une corde s'était brisée dans son cœur elle se reprénaît, elle aussi, à redemander comme la fiancée de ces chansons :

Où est-il le rosier blanc  
Qui fleurit en boutons d'argent ?

André fixait sur elle ses beaux yeux clairs, les yeux des Kermoël : il souriait, et Tiphaine continua afin de le voir sourire :

Il apprend à faire des anneaux d'argent.  
Le premier qu'il fit il m'en a fait présent.

Tiphaine regarda sa main droite à laquelle brillait une bague étrange, curieusement ornée, souvenir reçu dans un jour de fête... seulement avec l'expression d'un regret sans espérance, elle approcha la bague de ses lèvres, et l'y laissa un moment.

Et ce fut presque dans un sanglot qu'elle murmura.

Mon anneau s'est cassé,  
Mon amour est brisé !...  
Où est-il le rosier blanc  
Qui fleurit en boutons d'argent !

Sa tête s'inclina sur André, elle le rapprocha davantage de sa poitrine, mais elle n'acheva pas le vieil air. Elle le savait trop : les boutons d'argent du rosier fleurissant dans l'Eden de ses rêves étaient pour jamais effeuillés.

Gildas se demanda s'il entrerait ; il craignait de troubler cette âme souffrante, d'augmenter une angoisse qui lui semblait sacrée. Et cependant plus que jamais il sentait l'impérieux besoin de chercher près de Tiphaine le courage et la consolation.

Heureusement André l'entendit, tourna la tête, et le cri de l'enfant, cri joyeux et tendre, avertit la jeune fille de la présence de Gildas. Elle voulut se lever, mais le vieillard courut à elle.

—Restez, dit-il, restez, je vous en supplie. Ce pauvre mignon est si heureux de vous voir. Je vous remercie, Tiphaine, et du fond du cœur, des soins que vous donnez à ce cher petit ange. Sa mère ne sait ni l'élever, ni s'en faire aimer. Tandis que vous...

—Oh ! moi, mon cousin, reprit Tiphaine, avec une sorte d'enjouement, j'ai fait mes études, voyez vous. Jamais vous ne croirez au nombre de filleuls que je compte dans le pays de Lézardeau. Toutes les fermières affirment que je leur porte bonheur : les mendiants un enfant sur une épaule, le bissac sur l'autre, me demandent la même faveur ; et je ne sais jamais refuser. Il en résulte que, dans chaque métairie, dans la moindre mesure, grandit un petit être pour lequel je couds des bonnets à coiffer mon pépé, et je tricote des brassières. Mais il ne faut pas seulement à ce petit monde des vêtements chauds, ils veulent des baisers, des chansons, et je chante et je dorlote dans mes bras les sanglots et les enfançons. Voilà comment j'ai appris à endormir André !

—Ah ! fit Gildas, quelle femme vous êtes et que celui qui vous épousera...

—Vous savez bien que je ne me marierai jamais mon cousin.

—Pourquoi ? demanda-t-il plus bas.

—Je suis de la race des druidesses, répondit elle avec un sourire qui corrigea les mancolies de sa voix ; les cueilleuses de gui et les chercheuses de l'île de Sein restent vierges... Consultez à ce sujet l'abbé Bernard.

Gildas ne répliqua rien, mais prenant André sur ses genoux il l'y garda longtemps, puis ramené par la pensée aux souvenirs de sa jeunesse, il dit à Tiphaine :

—Pourquoi n'achevez-vous point votre chanson ?

—J'en ai oublié le dernier couplet, répondit elle.

Au même instant la voix chaude et cuivrée de Carlina fit entendre la *Mandolinetta* qu'elle avait apprise sur les plages de Naples, cette chanson que Nadille lançait jadis avec une désinvolture triomphante.

Le regard droit de Tiphaine se fixa sur Gildas qui tressaillit et devint pâle. Pourquoi la fille des druidesses, la vierge du rosier aux boutons d'argent aurait-elle dit son grain des montagnes d'Arhès tandis que l'écho de la *Mandolinetta* retentissait encore !

Carlina reprit le bambino, et Tiphaine quitta le boudoir en disant d'une voix tranquille :

—Je croyais que l'abbé Bernard devait venir vous prendre pour une excursion ?

—C'est vrai, répondit Gildas, peut être n'aurais-je point le courage de le refuser, et cependant je suis à bout de force.

—Il faut en garder cependant, répondit Tiphaine de sa voix sonore et douce ; le

volume inachevé ne demande que deux mois de travail ; votre père serait heureux de vous voir attacher votre nom à cette œuvre. Je vous en prie, Gildas, terminez-le.

—Vraiment, cela vous ferait plaisir ?

La jeune fille répliqua plus froidement.

—Donnez cette satisfaction à mon oncle et à ma tante.

En ce moment Nadille parut sur le seuil du petit salon.

Son regard froid alla de Gildas à Tiphaine.

—De quoi causiez-vous, ma grave cousine ? demanda-t-elle.

—J'engageais Gildas à se servir des travaux anciens pour finir un volume qui pourra manquer de lui faire honneur et de flatter votre orgueil.

—Oh ! moi ! répliqua Nadille, je suis avant tout une créature légère et fantasque, s'inquiétant peu des pierres druidiques de Lézardeau, Quimperlé et autres lieux. Comptez-moi pour profane, Tiphaine. D'ailleurs c'est à moi seule d'indiquer à mon mari ce qui saurait me charmer ou me déplaire. Croyez-vous que j'aie retenu quelle différence existe entre un dolmen, un menhir et un cromlech ? Ce sont choses anciennes et indéchiffrables dont je me soucie guère. Gildas, je m'endors du sommeil de Merlin sous le buisson d'aubépine... Vous devez garder quelque cor enchanté ayant sonné jadis le boute-selle des chevaliers. Embouchez-le, et faites retentir la fanfare... Avez-vous des bois pour n'y point chasser, et des sangliers pour ne pas les faire découdre par votre meute ? Votre père est capitaine de louveterie, une fête, une chasse, du mouvement, du bruit ! Oh ! du bruit qui m'éveille et me ressuscite !

Elle dit ces derniers mots d'une façon saccadée trahissant à la fois le caractère moqueur et la fièvre physique.

—Eh bien ! Naïlle, répondit Gildas, vous aurez du bruit... Tout le monde ne se peut pas se contenter de bonheur...

—Comme Tiphaine, par exemple ?

—Moi ! ma cousine, répliqua la jeune fille, comme si ce mot lui coûtait presque à dire, j'ai perdu mon père et ma mère avant de connaître ce que c'est que la vie ; jamais je n'aurai de foyer à moi... vous voyez qu'en fait de bonheur je ne suis pas très exigeante !

—Et cependant vous semblez joyeuse.

—C'est que je m'occupe des autres, ma cousine !

—Eh ! moi je ne songe qu'à moi-même : ce qui me semble le meilleur moyen pour n'être point oublié.

Tiphaine prit sa tapisserie et sortit tranquillement.

Nadille la suivit d'un regard mauvais.

—Ainsi, ma chérie, demanda Gildas, vous voulez assister à une grande chasse ?

—Naturellement. Vous vous arrangerez de façon à faire insérer un article important dans la *Vie cynégétique*. Il ne me convient pas de laisser croire à ma ruine et mon ennui. C'est assez de souffrir, au moins faut-il continuer à faire envie...

—Ainsi l'existence vous paraît lourde, ici ?

—Monotone, du moins.

—Et vous regrettez Paris ?

—Comme Ève dut regretter l'Éden.

—Que n'acceptiez-vous les offres de votre père ?

—Elles m'humiliaient.

—Rien n'humilie de la part de ceux qui nous aiment.

—Oh ! répliqua Nadille. J'ai mon plan : mon père cédera. Je suis son unique fille, croyez-vous donc qu'il renonce à me voir ? Je faisais partie de son luxe, Gildas. Quand il comprendra qu'il doit me refaire un intérieur, et me servir des revenus en proportion avec sa fortune, ou sinon renoncer à moi, il acceptera je que je voudrai. Je suis sèvre de lettres, de nouvelles, de baisers, afin qu'il arrive à résipiscence.

—C'est un moyen cruel, Nadille.

—On fait ce qu'on peut, quand on ne fait pas ce qu'on veut ! Laissons-là mon père, Gildas, et parlons de chasses. Vous allez remplir d'invités le manoir de Lézardeau, n'est-ce pas ? J'écrirai à Paris pour me commander un costume. Jupe sombre, veste de velours rouge à brandebourgs d'or, chapeau de feutre à longue plume blanche, pince-gnard à manche de pierreries... Il vous reste bien une centaine de louis à sacrifier pour cette fantaisie, n'est-ce pas ?

—Je les demanderai à mon père, répondit Gildas.

—N'avez vous donc plus rien, rien à vous ?

—Rien.

—Il me répugne de vous voir solliciter cette somme du comte de Kermoël ; il soulèvera peut-être des objections humiliantes pour vous et dures pour moi... Adressez-vous de préférence à maître Tilleul...

—Vous aurez votre costume, Nadille.

La jeune femme lui tendit la main.

—Oh ! je sais que vous ne m'approuvez pas ; vous me cédez comme à une enfant gâtée.

—Qu'importe ! si on vous gâte et si on vous aime !

—C'est vrai ! n'en demandons pas trop. Je vous remercie, Gildas.

Elle fut prise d'un accès de toux dont la violence fit pâlir son mari.

—Je vous en prie, dit-il, consultez un médecin.

—A quoi bon ! Il s'agit d'un rumeur. Je l'ai pris sur la terrasse de la baronne, le soir où me fut révélée ma ruine... Mes épaules étaient nues sous le vent de la nuit. Ce n'est rien ! rien, Gildas ! je vous l'assure. La chasse me guérira. Mais songez-y, pas de chasse à plume : les loups et les sangliers, je ne permets pas d'autre gibier.

Gildas embrassa la main de Nadille et sortit.

Pas plus que sa femme, il ne souhaitait demander d'argent au comte de Kermoël, les désastres causés par le krach et dont les journaux lui apprenaient chaque matin les détails contribuaient à augmenter en lui l'amour de la terre déjà si puissant. Elle ne trompe point cette terre féconde. Tout ce que l'on confie à son sein, elle le paye au centuple. D'ailleurs, M. de Kermoël depuis la secrète acquisition des terres de Gildas se trouvait obligé à de grandes économies. Il lut tardait de se libérer, et d'avoir bien à lui ces bois et ces champs dont l'intérêt lui coûtait cher. Au si, sans rien changer à l'organisation d'une existence large et véritablement noble, le plus grand ordre régnait-il au château. Les aumônes de la comtesse n'en souffraient pas et cela lui suffisait, car si la moitié de sa vie était faite d'amour pour les siens, l'autre embrassait d'une grande, d'une immense pitié, tous les souffrants. Rentré chez lui, Gildas bouleversa ses tiroirs, se demandant si un hasard providentiel ne lui ferait point trouver les mille francs dont sa femme avait besoin. Il se souvint tout à coup d'une cravache à pommeau précieux, la démonta et l'expédia à Paris en chargeant un de ses amis de la vendre. Deux jours après, il recevait quinze cents francs qu'il remit à Nadille.

—Voyez vous, le sournois ! dit elle, il cachait des économies.

Ce fut son unique remerciement.

Mais Nadille se mit à chanter ; elle aurait son habit de chambre.

## IX

### TAYAUT ! TAYAUT !

Le château a repris son animation joyeuse. Depuis la veille il est rempli d'invités : gentilshommes un peu campagnards, mais excellents tireurs, et sableurs de grands bruis ; femmes élégantes ravies de se trouver arrachées à la monotonie d'une vie se déroulant à l'abri de leurs tourelles ; jeunes filles avides de mouvement portant d'élégants costumes courts, seyants comme des travestissements de fantaisie. Nadille échange trois dépêches avec sa couturière et pousse huit jours après un cri de joie en ouvrant la caisse en fermant son habit de chasse. Sur la jupe de velours noir, courte de façon à faire valoir la grâce mignonne d'un pied de Parisienne, tranche la veste de velours rubis à longue basques, garnie d'aiguillettes d'or. Sa cravate de point s'agrément de dentelles d'or fin ; sur le chapeau de feutre d'un gris doux tombent des plumes de la teinte du corage fixées par une agrafe d'or. En se regardant dans une haute glace un peu ternie, Nadille songea qu'elle devait ressembler à la belle duchesse de Longeville. La joie de se sentir belle, la conviction de compter bon nombre de jalouses dans le nombre des femmes invitées la rendit aimable pour tous, et Gildas se trouva payé par son sourire.

Pour descendre de son appartement, elle attendait que ses invitées se trouvassent prêtes afin de produire "son effet." Quand elle parut dans ce costume moitié historique, moitié fantaisie, les hommes poussèrent un cri d'admiration, les femmes échangèrent un

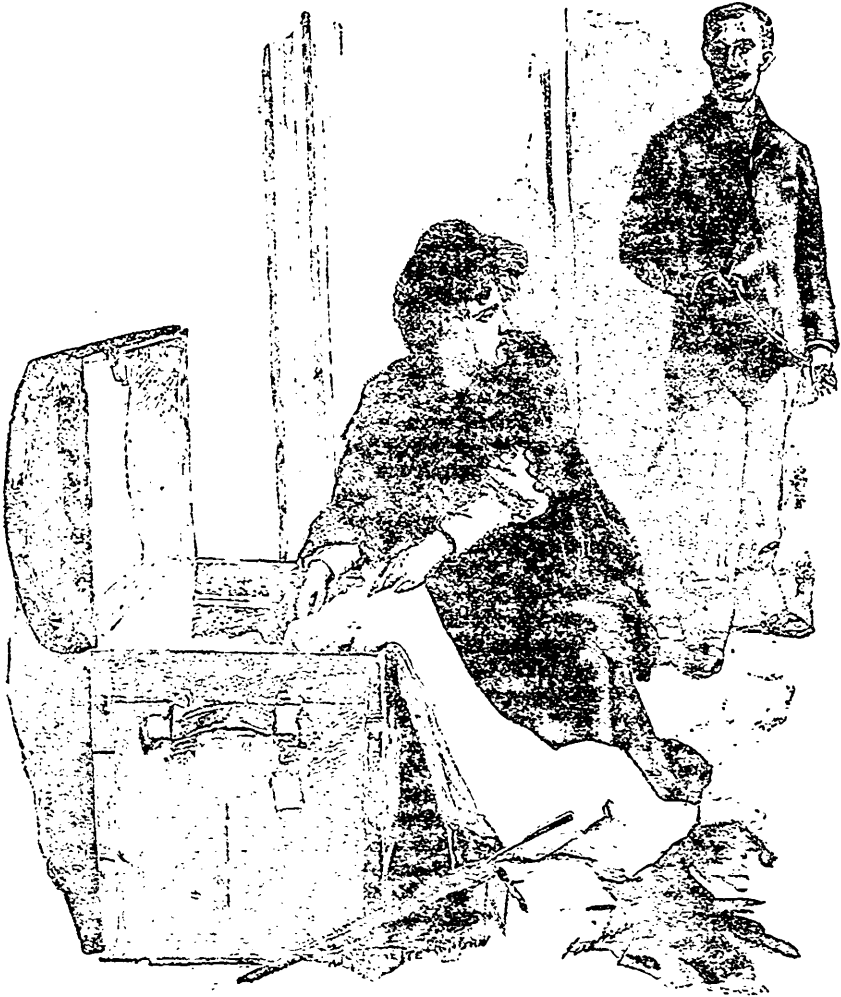
regard de complicité. Sans doute Nadille était charmante, mais un musicien aurait dit que sa toilette détonnait sur l'ensemble. Les femmes et les filles des invités en costume sévère, collant au buste, jupe longue, ne comprirent rien à ce qu'elles considéraient comme un travestissement. Tiphaine eut pitié de sa cousine et gracieusement elle s'avança vers elle. La jeune fille n'avait presque rien changé à son costume. Il était d'une teinte mastic extrêmement douce à l'œil, court, car Tiphaine entendait courir à travers les grands chênes qu'elle aimait. Le corsage soutaché relevait seul la simplicité presque monacale de cette toilette. Une toque parée d'une touffe de plumes blanches descendait sur son front, une ceinture de cuir blanc soutenant une aumônière serrait sa taille déliée. Un bouquet de verveines s'agitaifait près du cou. Peut-être jamais Tiphaine n'avait-elle été plus belle, et avec son intuition de coquette, Nadille le comprit. Mais cette impression s'effaça vite ; le mouvement et le bruit grandirent dans la cour ; les cors sonnèrent, la meute s'agita, les chevaux attendant leurs cavaliers hennirent, et les chasseurs parurent sur le perron. Nadille s'élança sur un cheval noir comme la nuit et qu'elle nommait Erêbe ; Tiphaine monta dans la calèche de la comtesse de Kermœl, et au son des harmonies des cuivres la troupe s'élança dans le bois. Il n'avait pas encore perdu toutes ses feuilles ; les arbres verts gardaient leur ton vert sombre, et les chênes leur branche couleur de rouille ; des touffes de houx et de buis cachaient quelques nérissiers sauvages faisant pleuvoir des feuilles pourpres. Le soleil brillait splendide dans un ciel sans nuage.

L'air était presque doux. Gildas paraissait heureux lui aussi d'échapper à la notoriété de l'existence placide de Lézardeau. Peut-être la joie triomphante de Nadille lui remuait elle seule le cœur. Et cependant, par instinct, quand il la voyait si gaie, égrenant les perles de son rire avec les cavaliers qui semblaient ne regarder qu'elle, une souffrance lui étreignait le cœur.

Il retrouvait dans la chasseresse hardie cette syène de Dinard entraînant à sa suite un escadron volant de jeunes hommes. Celle-là, sans doute, il l'avait ardemment aimée, elle s'était si puissamment emparée de son être que, pour la conquérir, il avait soutenu une lutte avec sa famille, et porté atteinte à l'autorité paternelle. Pour Nadille avaient coulé les larmes de sa mère, sans qu'il songeât à les essuyer. Et pourtant ! Quand il l'épousa, elle garda du moins le mérite de la franchise. Elle ne lui promit point l'obéissance ordonnée par le code, l'aimable soumission conseillée par l'Église. De ce ton volontaire et despotique qu'il trouva alors charmant et qui lui était habituel, même avec son père, elle lui déclara qu'elle ne ferait le sacrifice d'aucun de ses goûts, exerçait une domination souveraine, et s'occuperait de son bonheur avant de songer à celui d'autrui. Il accepta tout. Il la bénit de vouloir bien lui donner des chaînes, il jura qu'il les trouverait légères, qu'il se ruinait avec joie, et se rendrait malheureux avec ivresse. Dans son aveuglement absolu, dans sa passion folle, il approuva tout d'avance. Qu'importait, pourvu qu'elle devint sa femme. Il était de bonne foi, jamais un Kermœl n'avait menti, mais au fond de son âme couvait une secrète espérance. La femme d'aujourd'hui n'est pas la jeune fille d'hier. Le mariage, chose grave et sainte, met un sceau sur le front et sur le cœur. L'homme placé en face d'une nature si belle attend sans oser l'avouer une secrète métamorphose dont il se fera honneur. Par tendresse pour lui, sa femme changera d'allures, de goûts. Elle se modèlera d'une façon nouvelle. Il sera le créateur d'une Galathée morale. Et cette pensée lui donne à l'avance des joies excessives. Gildas s'attendait à ce miracle. Ne le voyant pas tout de suite s'accomplir, pensa qu'il devait attendre, et accorda un délai à cette créature charmante, décevante sans doute, comme ces filles de l'Océan dont le buste admirable faisait oublier le corps monstrueux. Mais Nadille demeura coquette, gaspilleuse, dépensière ; elle le garda à l'état d'esclave, la main haute, et quand elle daignait sourire, il devait encore se sentir trop heureux. Il sentit plus d'une fois qu'il se diminuait devant elle, la force lui manqua pour déployer de l'énergie. Il trouva d'ailleurs une raison à sa faiblesse. Un berceau s'écrierait bientôt sous son toit ; ce que le mariage n'avait pas fait, la maternité devait l'accomplir.

Nadille serait une mère tendre, une mère admirable. Dans son souvenir passèrent les visions du château paternel. Aussi loin qu'il se voyait, c'était dans les bras de sa mère ; il avait grandi sous son regard, couvé sur ses genoux, endormi par sa voix. Elle guida ses premiers pas. Il apprit sur ses lèvres sa première prière. Cette maison emplie d'un bruit de fête perpétuel allait se changer en cénacle. Est ce que Nadille

songerait au bal quand un chérubin serait là, tendant ses mains mignonnes, la bouche entr'ouverte comme une fleur, apportant un peu du ciel qu'il quitte dans son regard indécis. Cette fois encore Gildas éprouva une déception. Nadille trouva dans la maternité une coquetterie nouvelle, voilà tout. Elle s'amusa du costume, des sequins et des colliers de corail de la Carlina. Ne faisait-elle pas bon effet dans le huit-ressorts où Nadille se plaisait à montrer la brune Napolitaine, grave et belle comme une madone



tenant le bambino dans ses bras. Elle fit exécuter le portrait du petit André et de sa nourrice. Mais, hors les moments où Carlina lui semblait un luxe au milieu de ses autres luxes, et son enfant le plus joli enfant du monde, Nadille laissa de côté les devoirs que la maternité impose. Il lui eut trop coûté de sacrifier un bal à cet enfant qui la connaissait à peine. Pour la seconde fois Gildas se sentit atteint au cœur profondément.

Sa dernière espérance venait de s'évanouir. Mais l'amour survécut à cette désillusion nouvelle. En affirmant qu'il "est fort comme la mort," la Bible n'exagère rien. Gildas conserva pour sa femme la même tendresse, seulement il garda au fond du cœur une secrète amertume. Elle devint si grande qu'à l'heure où il dut regarder la ruine en



face, et s'avouer les folies de Nadille, le regret qu'il éprouva de la perte de ce qu'il possédait se trouva plus que compensé par la pensée que Nadille lui reviendrait enfin. Il l'aurait bien tout à lui, dans le manoir de Kermoël toujours belle, et devenue meilleure.

Peut-être avait-il envie de la remercier de l'avoir ruiné, si à cette ruine il devait enfin le bonheur.

Durant les premiers jours de son arrivée, Nadille joua merveilleusement son rôle. Mais quand elle eut avoir suffisamment regretté devant les parents de Gildas sa confiance dans l'*Union universelle*, elle se réveilla un matin très décidée à en finir avec cette existence décolorée qui lui devenait insupportable. Il n'était point possible de songer à se rendre à Paris. Habiter à l'hôtel serait afficher son désastre ; loger chez son père lui paraissait une déchéance. L'unique moyen qui lui restait était de rassembler autour d'elle une cour de gentilshommes des environs. Ne leur rendrait-elle point un grand service en les réunissant à Lézardeau ? Mais elle se trompait sur un point. Si Nadille connaissait Paris, elle ignorait absolument la province, son esprit et ses usages. On y exagère peut être un peu le puritanisme, mais la famille est sacrée, les grands devoirs respectés. Les coquetteries de Nadille pouvaient surprendre, charmer peut-être ; mais à côté de l'engouement passager qu'elle devait exciter se placerait la raillerie froide des femmes, et leur opinion ne se dédaignait point.

Gildas avait saisi déjà plus d'un regard moqueur échangé au moment où Nadille parut dans son costume velours et or. Plus tard, tandis qu'elle caracolait en compagnie de ses amis, il entendit une voix douce, se faisant d'autant plus basse qu'elle prononçait des mots méchants, parler de "l'inférieure coquetterie" de Nadille.

Alors il regarda sa femme. Oui, vraiment elle était belle, orgueilleuse, coquette et terrible. Il se sentit troublé, offensé, malheureux, et il allait la rejoindre, quand une préoccupation nouvelle l'en détourna.

On poursuivait un solitaire dont les déprédations causaient le désespoir des fermiers. Les chasseurs avaient juré de le rapporter sur une civière, et on approchait de l'endroit où les rabatteurs affirmaient qu'on le devait rencontrer. Le bois devenait trop fourré pour qu'il fût possible de continuer la chasse à cheval, et d'ailleurs il s'agissait de tuer le sanglier au couteau. Les femmes peureuses restèrent les unes dans les voitures, les autres immobiles sur leurs chevaux ; les plus hardies descendirent : Nadille fut de ce nombre.

— Venez vous, Tiphaine ? demanda la jeune femme à sa cousine.

Tiphaine hésita, craignant une raillerie.

— Vous n'êtes pas brave, lui dit Nadille en riant.

— Oh ! cousine, il existe plus d'un moyen d'être brave. J'ai soigné assez de malades dont le contact pouvait devenir mortel, pour avoir fourni mes preuves de bravoure.

— Oh ! cela, c'est le métier des sœurs de charité

— C'est le métier de toutes les femmes auprès des souffrants.

En ce moment une clameur s'éleva, le sanglier débouchait d'un fourré, l'œil sanglant, la bave aux lèvres, rendu furieux par les bruits des cuivres, les cris des chasseurs et les aboiements de la meute. Il arriva comme un boulet, tête basse, buttoirs en avant.

En entendant les cris des chasseurs, Nadille saisit un élégant couteau, comme si elle espérait à l'aide de cette arme, éventrer le monstre qui depuis trois ans avait décousu tant de chiens, et qui gardait plus d'une balle sous sa peau rugueuse. Lui aussi aperçut ce costume rouge, et cette lame aiguë, et pareil au taureau que la pourpre attire, il se rua sur Nadille. Mais au moment où il allait l'atteindre, une main repoussa vivement la jeune femme qui recula épouvantée, et Tiphaine se trouva en face du monstre qui la renversa furieusement ; elle était perdue, quand Yves de Kersabiec bondit sur le sanglier, en même temps qu'un groupe de chiens se suspendait à son cou, et la bête atteinte au défaut de l'épaule roula sanglante sur le roc.

Gildas souleva Tiphaine dans ses bras.

— Etes vous content ? demanda-t-elle de sa voix angélique, je l'ai sauvée.

— Tiphaine ! Tiphaine ! héroïque folle qu'as-tu fait ?

— Qu'importe que je meure si tu es heureux... murmura-t-elle.

Elle n'ajouta rien et s'évanouit.

Chargé de son fardeau Gildas courut du côté des calèches :

— Du secours ! fit-il, du secours !

Mme de Kermoël poussa un cri d'angoisse maternelle :

—Ma fille ! ma fille !

Oh ! celle-là était bien sa fille, en effet. Avec un soin maternel elle baigna ses tempes d'eau fraîche ; avec une tendresse mêlée de pitié, elle lava la plaie faite par le bouoir du sanglier à la jambe de Tiphaine. Puis quand elle fut pansée on l'étendit dans le fond de la calèche qui prit lentement le chemin de Lézardeau.

—Vous me quittez, Gildas ? demanda Nadille.

—J'accompagne ma cousine qui a failli se faire tuer pour vous.

—J'espère que vous exagérez, Gildas ; la chasse est terminée, le sanglier est mort, nous allons vous suivre.

—Comme il vous plaira, répondit Gildas.

C'était la première fois qu'il se montrait sévère à l'égard de sa femme. Elle en sentit une sourde irritation. Alors d'une voix un peu brusque elle appela :

—Baron de Kersabiec.

—Je vous demande pardon, je cours à Lézardeau prévenir le médecin.

Nadille se tourna vers Trémaëuc.

—Mais c'est une désertion, fit-elle.

—Non, répondit le jeune homme, vous restez toujours la plus belle.

—Et Tiphaine ?

—Oh ! Tiphaine n'est pas une femme !

—Un ange alors ?

—Un ange qui deviendra peut-être une martyre !

Et d'un temps de galop les deux jeunes gens rejoignirent Gildas et la calèche dans laquelle se trouvait la blessée.

Le comte était silencieux. Son cœur battait tumultueusement dans sa poitrine ; ses regards ne se détachaient point de la blanche figure étendue sur les coussins bleus de la voiture. Le son de la voix de Tiphaine vibrait en lui. Il ne devait plus oublier le regard qu'elle lui jeta au moment où elle se précipitait au devant du coup qui menaçait sa femme. Si elle mourait il ne s'en consolait jamais...

Blanche comme un lis, immobile, étouffant les cris que lui arrachait l'excès de la chaleur, elle gardait dans ses mains les mains de la comtesse de Kermoël. Ses yeux demeuraient clos, soit qu'elle concentrât davantage ses forces pour garder le courage de souffrir, soit qu'elle redoutât d'apercevoir Gildas. Le trajet lui parut d'une longueur inouïe : quand la voiture tourna dans la cour du château, le docteur se trouvait déjà sur le perron. Une demi-heure plus tard la blessée étendue sur son lit, un peu remise des douleurs du pansement, écoutait la voix affectueuse de Mme de Kermoël.

Le comte entra sans bruit :

—Gildas demande à te voir, dit-il.

—Pas aujourd'hui, répondit la jeune fille.

—Recevras-tu volontiers Nadille ?

—Demain... Mais ce soir, je souhaiterais qu'on m'apportât André !

Carlina vint une heure après, mit André sur les genoux de la comtesse, et Tiphaine sourit à ses gazouillements d'oiseau. Quand la fièvre la saisit elle pria sa tante de lire une prière à son chevet.

Au fond de son âme, Tiphaine éprouvait un remords. Elle redoutait d'avoir mis trop d'entraînement dans son sacrifice. Les anges seuls s'adressent de semblables reproches !

Pendant toute la journée du lendemain, il y eut à Lézardeau une longue procession de pauvres gens, humbles clients de Tiphaine. Cette fois, ils ne venaient point le bissac au dos, la main tendue, attendre l'aumône que Tiphaine leur remettait en leur adressant une parole de consolation. Le rosaire entre les doigts, marchant en longue file comme un pèlerinage, ils récitèrent les prières saintes pour celle qui, tant de fois, les avait secourus. Et rien n'était touchant comme cette bande formée de voix attendries implorant du Ciel le salut de celle qui, tant de fois, s'assit à leur chevet, dans les fermes et les masures.

Gildas et le comte de Kermoël les vinrent remercier et rassurer ; la plupart s'éloignèrent ; quelques-uns demandèrent à coucher dans les granges afin d'avoir, dès le lendemain, des nouvelles de leur bienfaitrice.

La nuit de Tiphaine fut tranquille.

Vers midi, Nadille ouvrant la fenêtre aperçut un groupe de pauvres gens.

Elle haussa les épaules en murmurant :

—Les clients de Tiphaine ! cela devient plaisant, ma parole ! Tant de bruit pour une écorchure à la jambe !

Et de leur côté les pauvres, voyant cette jeune femme enveloppée d'un poignoir de laine blanche bordé de précieuses fourrures, se poussèrent le coude :

—La Parisienne ! dirent-ils ! la Parisienne !

Autant valait pour eux ce nom que la damnée, la maudite.

Elle le comprit et ferma sa fenêtre.

Pendant trois semaines, Tiphaine eut la jambe dans un appareil. Patiente et douce avec tous, jamais elle ne se plaignit. Le curé venait chaque jour à Lézardeau ; elle l'accueillait avec une humilité touchante. Lorsque l'on apprit dans le pays que le docteur répondait de la guérison, les pauvres cherchèrent des sous au fond de leurs pieds de bas et portèrent des cierges devant une statue de la madone. Le salut de Tiphaine prit les proportions d'un événement heureux. Elle se montra touchée jusqu'aux larmes de cette sympathie allant à elle avec tant de simplicité et de franchise.

Quand elle descendit pour la première fois dans la salle à manger, elle la trouva remplie de fleurs cueillies dans la serre, et de branches de houx à baies rouges cueillies par les pauvres gens.

Avec une politesse qu'elle tâcha de rendre affectueuse, Nadille s'empressa près de sa cousine, mais moins que jamais la "Parisienne" aimait la "druidesse" des grands bois et des pierres levées. Elle gardait en elle comme une blessure le souvenir des attentions dont Tiphaine avait été l'objet.

Accoutumée à accaparer les hommages, elle considérait comme un vol le tribut d'admiration et d'affection offert à autrui. D'ailleurs, quelque haute opinion qu'elle eût d'elle-même, Nadille comprenait que le sentiment d'admiration passagère qu'elle inspirait n'était rien à côté du culte grave dont Tiphaine était l'objet. Il n'était pas même bien sûr que pour ces gentilshommes de vieille roche, accoutumés aux traditions de la famille, aux croyances du culte, aux légendes des chapelles et des fontaines, Tiphaine ne réalisât pas mieux qu'elle le type de la beauté. Kersabiec ne s'était-il pas exposé à la mort pour elle ; car sans Kersabiec ce n'est pas seulement la défense du sanglier qui l'eût atteinte ; le monstre l'aurait foulée aux pieds, elle serait morte là, devant tous, devant ce jeune homme qui l'aimait sans espoir, devant Gildas.

Un éclair fauve luisait dans sa prunelle quand elle y songeait, et qui sait si elle ne regrettait point le dévouement de Kersabiec.

Sous l'influence de secrètes et malsaines pensées, son humeur changea. Les légers efforts qu'elle avait faits pour essayer d'être aimée à Lézardeau échouaient misérablement. Ces cœurs robustes, ces âmes droites ne prenaient point l'ombre pour la réalité. On lui savait mauvais gré de son scepticisme en matière de religion. Sans doute eile accompagnait parfois la famille dans la vieille église de Lézardeau : mais plus tard une remarque désobligeante sur les paysans rencontrés, les mendiants secourus, une raillerie sur le sermon de l'abbé Bernard qui, prêchant dans l'abandon d'une paternelle tendresse pour ses ouailles, ne cherchait aucun succès d'éloquence, froissaient la comtesse de Kermocël et son mari.

—Soyez indulgents, disait Gildas, Nadille est accoutumée à entendre les grands orateurs de Paris.

—La parole sainte fut prêchée par des hommes ignorants, mon fils, ta femme ne croit pas en Dieu.

—Vous allez trop loin, mon père !

—Prends garde, Gildas, prends garde ! Lorsque, aveuglé par une tendresse soudaine, tu demandas pour compagne Mlle du Frétay, nous te fimes des observations graves. Tu n'en es plus à comprendre que nous avions raison. Le passé est payé chèrement ; redoute à l'avenir.

—Nous avons passé la saison des orages.

—Parce que tu es ruiné.

—Désormais, nous vivrons à Lézardeau.

—En es tu certain ?

—Je vous le jure.

—Mais elle...

—L'existence à Paris nous est devenue impossible.

—Si pourtant elle demandait à y retourner.

—Je la refuserais.

—Qui sait ! répliqua le comte, elle connaît son empire sur toi.

Les événements ne parurent point donner raison aux craintes du comte de Kermoël. Au contraire, Nadille durant une crise d'ennui essaya de se cramponner à l'amour maternel. Il lui prit comme une fantaisie. Elle ne quittait plus Carlina et le bambino. Le petit ange semblait plus surpris que peu charmé de cette tendresse soudaine. Il pleurait dans ses bras et redemandait sa nourrice à grands cris. D'abord elle parut comprendre que ce petit être lui préférerait l'Italienne, mais peu après elle s'en offusqua. Carlina fut éloignée sous prétexte qu'elle accaparait l'enfant. Celui-ci s'emporta, serra les poings, car il était un Kermoël à vraie tête de Breton, et Nadille dûit renoncer à l'appriivoise : comme à le dompter.

Elle accusa Tiphaine de lui dérober l'amour d'André, et les levains mauvais déposés dans son âme prirent des proportions alarmantes.

Elle montait toujours à cheval, mais seule, rentrait épuisée, ramenant une bête à demi fourbue, puis elle s'engourdisait dans un repos apathique, paraissant dédaigner tout ce qui se passait autour d'elle.

Pour la première fois, elle comprit ses folies et maudit la ruine qu'elle avait causée. Si elle possédait encore sa dot et le produit des terres de Gildas, elle serait à Paris dans cet appartement charmant dont sa chambre et son salon à Lézardeau gardaient à peine les épaves. Elle avait tout jeté dans un gouffre, tout !

Et désormais elle se trouvait condamnée à végéter durant sa vie dans cette campagne qu'elle prenait en horreur.

Et cependant il ne dépendait que des Kermoël qu'elle fût heureuse pendant quelques mois. Qu'avaient-ils besoin de thésauriser pour Gildas et André ; s'ils venaient à mourir, ne disposerait elle point de ces terres, de ces bois, comme elle avait fait des fermes et des forêts de son mari ? S'ils avaient un peu d'intelligence, ne comprendraient-ils point qu'elle ne pouvait vivre ainsi, et qu'elle avait besoin de rentrer à Paris, comme un exilé de respirer l'air natal.

Un soir, elle en parla à Gildas, tout bas, la rougeur au front, les doigts agités d'un tremblement nerveux.

—Ne songe pas à cela, ma chérie, répondit Gildas.

—Je ne songe pas à autre chose, répliqua-t-elle.

—A quoi bon te créer d'inutiles tourments ?

—Il dépend de toi de les faire cesser.

—Nadille tu sais le contraire.

—Veux-tu m'objecter notre ruine ?

—Jamais je n'en parlerai le premier.

—Mais personne ne l'oublie donc, ici ! pas même toi.

—Oh ! moi, je ne m'en souviens que pour te plaindre.

—Tu as raison, je me trouve malheureuse.

—A Lézardeau ?

—Eh ! sans doute, à Lézardeau ! ne dirait-on pas que c'est un coin du paradis terrestre ! Et que les fruits de l'arbre du bonheur vous tombent mûrs dans les deux mains... Je n'aime pas les pierres celtiques comme l'abbé Bernard ; je ne compose pas des mémoires comme vous ; je ne fais pas mes amis de toutes les pauvresses du pays qui portent des chemises d'étoupe et ne se lavent jamais le visage ; je ne chante pas des *sones* comme Tiphaine ! Je suis de Paris moi ! Il ne fallait pas m'y prendre, ou il fallait m'y garder.

—Chère enfant ! quelle injustice !

—Eh ! sans doute avec vous, toute révolte est une injustice ! Car je suis une révoltée, et je ne m'en cache pas. A force de vouloir me forcer à aimer ce pays, on me l'a fait prendre en horreur. J'ai besoin de changer d'air, Gildas.

—C'est impossible, ma chérie, impossible !

—Vous êtes sans argent ! fit-elle en haussant les épaules.

—Oui, Nadille, mais nous ne manquerons de rien.

—Comment donc ! mais votre mère pousse la gracieuseté jusqu'à me faire des présents, et à songer à ma toilette ! De quoi pourrais-je me plaindre, grand Dieu ! Je puis

courir à travers vos landes et vos bois pendant des heures et des heures encore, et si je demande à qui appartient la terre que je parcours, les collines que je vois, et les sentiers dessinant leurs zig-zags, il se trouve toujours un paysan pour me répondre d'un air bête en levant son chapeau : "A monsieur le comte de Kermoël." — Une contrefaçon du maquis de Carabas. N'ai-je point, le dimanche ma place dans le banc seigneurial, et le droit d'entendre naziller les enfants de chœur, et tonner le serpent de la paroisse. Quant aux distractions, les hobereaux d'alentours viennent visiter votre mère et chanter les vers de Mlle Tiphaine. Encore un ange de perfection, celle-là ! Moi je suis restée la "Parisienne" pour tout le monde. On me tolère sans m'accepter. Mes toilettes excitent la jalousie des femmes, mes paradoxes paraissent gêner tout le monde. Un peu plus, les gens du village feraient en me voyant le signe de la croix. Mais vraiment vous perdez le sens, Gildas, de croire que ma vie peut se plier à cette vie...

—Je ne l'ai pas faite, Nadille !

—Naturellement. C'est moi qui me suis ruinée, je l'ai assez avoué, et surtout assez pleuré ! Est-ce une raison pour que je demeure ici ? Suis-je condamnée à Lézardeau à perpétuité ?

—Vous avez reconnu que l'existence ici serait plus digne qu'à Paris.

—Dans le premier moment, naturellement. J'avais la fièvre, j'étais folle. Et puis, faut-il vous le dire, je croyais que vous m'aimiez...

—Oh ! Nadille ! s'écria Gildas avec une explosion de douleur.

—Je m'entends, Vous m'aimez à votre manière, et c'est à la mienne qu'il faut m'aimer... Il m'importe peu, je vous assure, que vous gardiez au fond de votre cœur une tendresse absolue, si vous ne la manifestez point suivant mes désirs et mes passions.

—Que faire, mon Dieu ! que faire...

Nadille se rapprocha câlinement de son mari.

—Je vais vous le dire. Quand on appartient à une famille aussi riche que la vôtre, et qu'on est fils unique, on trouve toujours à Paris de l'argent à des taux raisonnables.

Gildas secoua la tête.

—Si nous étions seuls au monde, peut être aurais-je la faiblesse de suivre ce conseil, mais j'ai un fils. Après la catastrophe dont nous souffrons tous, mon père ne m'adressa pas un reproche, il se contenta de me dire : "Jure-moi de ne jamais aliéner Lézardeau et de le transmettre intégralement à André."—Je fis le serment que demandait mon père. Nous avons assez sacrifié à l'aléa des affaires, nous devons vivre de nos revenus de la famille.

—Si votre père les dépensait, au moins, mais il les accumule, il thésaurise, il est avare !

—Vous oubliez ses pauvres, Nadille.

—Oh ! ici les mandiants font une lieue pour trouver un sou ! Je ne rétracte pas ce que j'ai dit, votre père amasse. Il vous oublie pour son petit-fils. Gildas, allez trouver votre père, dites-lui que vous avez envie de revoir Paris. J'ai eu tort de refuser la proposition d'habiter l'hôtel du Frétay, oui, j'ai eu tort.

—Soyez raisonnable, Nadille, ma chère Nadille ! Ne me demandez pas l'impossible. Attendez tout du temps qui change et améliore bien des choses. Mais, ma chérie, ne m'adressez plus de mots cruels... Ne m'accusez pas de ne point vous aimer, quand pour vous je donnerais ma vie...

Vous ai-je reproché d'avoir dépensé ce que j'avais, non ! La leçon est rude, soumettez-vous. Essayez de vous faire à notre vie qui a ses grands et nobles côtés. Oubliez que vous êtes Parisienne pour vous souvenir seulement que vous êtes une femme de cœur. Nos voisins sont bons, aimables, cordiaux ; ils deviendraient aisément vos amis s'ils ne devinaient la raillerie de votre esprit au sourire de vos lèvres. Notre église est pauvre, et la maîtresse n'est pas brillante ; mais l'abbé Bernard nous parle en apôtre. Priez-vous à cette vie, ma bien aimée, par affection pour votre mari, par amour pour votre enfant.

—Mon mari écoute son père de préférence à moi ! Et André se débat dans mes bras pour aller rejoindre la Carlina. Laissez-moi aller à Paris, Gildas ?

—Qu'y ferez-vous ?

—J'amènerai mon père à me faire des concessions. Je ne demande point à habiter Paris toute l'année ; j'y souhaite faire une apparition.

—Nadille, répondit tristement Gildas, je n'autoriserai point ce voyage... Vous savez seulement que je n'y mettrai pas brutalement obstacle.

—Cela me suffit, dit-elle.

Le lendemain, sous le prétexte qu'elle avait reçu de son père une lettre alarmante, elle quitta Lézardeau. Ni le comte de Kermoël ni Tiphaine ne crurent au prétexte pris par Nadille, mais Gildas paraissait si triste qu'ils feignirent d'y ajouter foi pour ne point l'accabler.

## X

## LOUISE.

Le départ de Nadille pour Lézardeau et la façon dont elle avait reçu les offres de son père causèrent à celui-ci un chagrin mêlé d'irritation. L'éducation frivole qu'il avait donnée à sa fille ne l'empêchait pas de l'aimer. Chaque gâterie, chaque faiblesse lui paraissait un droit nouveau acquis à son affection. Il s'imaginait que les meilleurs des pères sont ceux qui ne savent rien refuser à leurs enfants. Jamais, dans ses rapports avec Nadille, il n'avait mis cette tendresse grave, ces sentiments profonds qui les rendent doublement sacrés. Entraîné par le courant des affaires, disposant de peu d'heures durant la journée, il confia Nadille à une Anglaise laide et sentimentale qui lui fit traduire des romans, et lui montra la vie sous un faux aspect, Miss Athson, fille d'un ministre pauvre n'ayant connu dans la maison paternelle que la gêne et les tristesses d'une famille divisée, voyagea d'un comté à un autre, jusqu'à ce qu'elle vint s'échouer à Paris. Les diverses élèves auxquelles elle donna ses soins ne s'accoutumèrent point à ses rêveries sans but ; leurs mères se plaignirent de l'éducation qu'elle leur donnait, et de ses appréciations sur le *home* si prisé en Angleterre. Elle chercha donc une place en France, et un hasard heureux procuré par la réclame d'un journal, la conduisit chez M. du Frétay. Les "références" fournies par Miss Athson ne laissaient rien à souhaiter ; sa laideur se transformait en garantie ; il lui remit Nadille entre les mains avec un abandon absolu.

Miss Athson put donc à son gré réaliser les plans d'éducation qu'elle avait conçus. On lui confiait une élève jeune, intelligente et jolie ; elle se dit qu'elle en ferait une de ses créatures à part qui sont le type des héroïnes de romans. On peut dire que l'éducation de Miss Athson se transforma en un cours complet d'égoïsme. Nadille était belle, intelligente dès qu'il s'agissait d'art, précocement raffinée pour ce qui avait rapport à son bien-être ; elle manquerait sans nul doute des qualités sérieuses du cœur, mais Miss Athson en concluait que Nadille en serait plus heureuse, et se jouerait aux sentiments d'autrui sans s'y laisser prendre. Elle s'efforça donc de la transformer en une sorte d'idole hindoue accoutumée à de multiples offrandes et prête à l'avance à accepter des sacrifices humains. Au milieu de ces belles théories, Nadille se trouva tout à fait à l'aise. Son père devint sinon sa première victime, du moins son premier complice. Avec un sourire, une caresse, elle en obtint ce qu'elle voulut. Lancé dans un monde léger, gaspilleur, brûlé durant le jour par l'enfermement des affaires, n'ayant que les heures du soir pour se reposer, du Frétay n'avait point le courage de refuser à l'enfant ce qu'elle demandait avec des minauderies charmantes. Il se plaisait à la voir riieuse, belle à ravir au milieu des richesses entassées un peu au hasard dans cet appartement meublé avec un luxe moderne, trop fulgurant. Dès que son talent de musicienne se développa, il l'entendit avec plaisir. Dès lors il conduisit Nadille au théâtre, et son orgueil obtint pleine satisfaction. Le succès de sa fille alla grandissant chaque jour. En même temps augmentèrent ses exigences. Elle voulut des toilettes des premiers faiseurs, affecta un luxe inusité chez une jeune fille ; mais qu'on lui pardonna en raison de sa situation exceptionnelle. Au lieu d'une mère pour la guider dans sa vie, Nadille n'avait qu'une gouvernante anglaise ! Dès qu'elle fit son entrée dans le monde, elle excita l'enthousiasme et les convoitises. Mais la fille du financier ne voulait pour mari aucun des hommes du monde de son père, et c'est pourquoi, après avoir promené partout ses coquetteries et ses flirtages, elle épousa Gildas de Kermoël.

Sans doute le désastre survenu dans la situation de Nadille, sa ruine par le krach éminent M. du Frétay ; mais il avait assisté à des scènes plus terribles : deux de ses amis venaient de se faire sauter la cervelle ; quatre enfermés dans un cabanon y pour-

suivaient leurs chimériques rêves d'or. Après tout, sa fille n'était ruinée que d'une façon temporaire. Il pouvait la reprendre chez lui comme par le passé. De nouveau il verrait à sa table ce joli visage, et dans ses loges cette charmante créature qui donnait le ton à tout Paris. Sur ses gains, car il comptait toujours aventurer de petites sommes à la Bourse, il lui ménagerait des surprises. En refusant de lui reconstituer une fortune, il faisait seulement acte de prudence.

Du moment qu'on a risqué une somme, si petite qu'elle soit, on continue de jouer. Si résolu qu'il fût à ne point compromettre une situation solidement assise, du Frétay comptait cependant demander à la Corbeille une somme annuelle équivalant à la dépense de sa maison. Sur ces bénéfices il donnerait des diamants à Nadille, et paierait les dépenses extraordinaires nécessitées par la présence du jeune ménage. Sa fille lui avait manqué après son mariage ; il se réjouissait de la reprendre, et aussi d'avoir sous sa main un gendre dont il se faisait honneur. Du reste, en n'adressant pas un reproche à Nadille, en lui rouvrant les portes de son hôtel, il s'imaginait agir en père délicat et généreux. La froideur de sa fille le surprit, sa prière de lui sacrifier les trois millions qu'il venait de gagner, lui parut une folie. Il devint plus sévère quand il la vit partir pour Lézardeau, non pas seulement froidement, mais avec une rancune visible. Cependant il ne croyait point la colère de Nadille durable. Il comptait sur l'influence de Gildas, sur la grave atmosphère respirée dans la famille de Kermoël. Il attendit vainement une lettre, l'expression d'un regret, la vision d'une espérance. Gildas seul écrivit. Il parla de l'affection de sa femme pour du Frétay, mais le père comprit le généreux mensonge de son gendre, et il lui répondit que pour croire à la tendresse filiale de Nadille, il attendrait qu'elle se conduisit autrement à son égard. Gildas n'osa montrer cette missive à sa femme ; il se borna à la prier de donner de ses nouvelles à son père. Elle le promit avec un haussement d'épaules, et n'en fit rien.

Alors du Frétay se sentit profondément atteint. Son chagrin s'aigrit, dégénéra en colère ; cependant la pensée ne lui vint pas un seul instant de céder à l'égoïsme et despotique volonté de sa fille.

— Elle m'abandonne ! dit-il, c'est bien.

Pour se distraire, il s'occupa de l'acquisition de cette maison de rapport qui devait absorber les bénéfices réalisés dans l'affaire de l'*Union universelle*. Les grands immeubles n'étaient point rares en ce moment. Bon nombre de gens atteints par le krach les vendaient hâtivement, à des conditions avantageuses.

Du Frétay alla trouver son notaire, lui exposa ce qu'il souhaitait, et maître Desplanches lui promit qu'avant huit jours il aurait découvert une maison merveilleuse, à des prix d'autant plus modérés qu'il paierait comptant.

Au moment où son client prenait congé, on vint remettre une carte à maître Desplanches.

— Mme Lascaut, dit-il, je la recevrai dans un instant.

Du Frétay se mit à rire.

— Ne faisons jamais attendre les jolies clientes, dit-il.

— Ne plaisantons pas sur ce sujet, fit le notaire en secouant la tête. Mme Lascaut, femme admirable que je connais depuis ma jeunesse, est une des victimes de l'*Union universelle* qui vous donne trois millions liquides. Son mari, savant distingué, chimiste habile, à qui l'on doit plus d'une utile découverte, avait pour unique chagrin de n'être point assez riche. Les inventeurs, vous le savez, engloutissent beaucoup d'argent dans leurs recherches. L'héritage de son père, la dot de sa femme formaient un chiffre de six mille livres de rente qu'on mangeait gaiement dans une maison isolée où du matin au soir le chimiste poursuivait des problèmes à résoudre. Il refusa successivement les chaires d'enseignement qui lui furent offertes. Le temps qu'il eut employé à préparer ses cours aurait été perdu pour la science. Sans le lui dire, les deux femmes travaillaient afin d'ajouter au bien-être du ménage. Jamais il ne s'en aperçut, perdu qu'il était dans la poursuite de ses inventions. Le malheur voulut qu'un de ses amis qui venait de réaliser une somme importante à la Bourse lui parlât du progrès ascensionnel des actions de l'*Union universelle*. Entraîné par l'exemple, sans en parler à sa femme et afin de lui ménager la surprise d'une fortune subite, Pierre Lascaut changea tout ce qu'il possédait pour la valeur à la mode... Vous devinez le reste... Le krach le surprit en plein rêve de fortune... Le courage lui manqua-t-il pour subir son malheur, et surtout

pour le faire partager ? Pendant une nouvelle expérience s'exposa-t-il imprudemment ? Le lendemain on le trouva foudroyé dans son laboratoire.

Ce qui me fait redouter qu'un crime ait suivi sa ruine, c'est que son visage portait l'expression d'une cruelle angoisse. Si le trépas l'avait foudroyé il aurait eu dans la mort la grande sérénité de ceux qui viennent d'abandonner ce monde... La douleur de sa femme et de sa fille toucha au désespoir. Rien ne les avait préparées au double malheur qui les frappait. Il ne leur restait rien ! sinon la petite maison qu'elles habitaient. Comme elle représente une valeur de quarante mille francs, elles ont résolu de vivre du produit de cette somme à laquelle s'ajoutera leur travail.

—Pauvres femmes ? dit du Frétay.

—Résignées, admirables toutes deux ! La mère est une sainte ; la fille un ange... Hélas ! je redoute que les coups reçus soient fatals à la veuve, elle semble bien pâle et bien malade.

—Quel âge a sa fille ?

—Vingt-cinq ans.

—Mon cher Desplanches, il me vient une idée. Pendant que j'y suis, faisons double acquisition. Vous m'obtiendrez pour deux millions sept cent cinquante mille francs, le gros immeuble convoité, et vous paierez cinquante mille francs la petite maison de la veuve... Je donne ma âme aux victimes du krach. Arrangez tout avec le propriétaire, et prévenez-moi pour la signature.

—Vraiment voilà un beau trait ! s'écria maître Desplanches. Merci pour elles et merci pour moi !

Le financier serra la main du notaire et le reconduisit.

En traversant l'étude, du Frétay aperçut dans l'ombre deux femmes en deuil. D'un regard rapide il vit la distinction de la mère, et l'idéale beauté de sa fille. Une seconde il s'arrêta comme s'il voulait ajouter un mot à ce qu'il venait de dire à Desplanches, puis il marcha plus rapidement et quitta l'étude au moment où Mme Lascaut et sa fille entraient dans le cabinet du notaire.

—Monsieur, dit la veuve, je viens vous demander si vous trouvez un acquéreur ?

—J'en ai un, excellent, inattendu ! Il signera quand vous voudrez, et paiera comptant... Vous venez de le voir... Un banquier, du Frétay. Il offre cinquante mille francs.

—Mais, monsieur, ma maison ne vaut pas cette somme.

—Bah ! la propriété foncière tend à monter. Du reste, un homme d'affaires sait ce qu'il fait, n'est-ce pas ? Acceptez, c'est un coup providentiel... Je vais préparer l'acte.

—Oui, monsieur, et nous signerons le plus tôt possible. Cette chance est si grande que j'ai peur de la voir sombrer.

—Ne redoutez rien à cet égard.

Le notaire causa avec les deux femmes jusqu'à ce qu'un nouveau client l'obligeât à les congédier amicalement. Il fut convenu que l'acte serait rédigé dans la semaine.

Tandis que maître Desplanches causait avec la veuve du savant, du Frétay revenait lentement chez lui.

Depuis la mort de la mère de Nadille, il avait vécu d'une vie mondaine, agitée, partagée entre des affaires accablantes et des plaisirs fugitifs. Sa fille peuplait sa maison. L'idée ne lui vint pas de faire entrer à son foyer une autre femme. A mesure que Nadille grandit, il en fit sa compagne, l'emmenant avec lui au théâtre, au bal, aux courses. Il la maria parce que l'âge de l'établir était venu, et qu'il comptait bien ne point rompre ses habitudes d'intimité. Mais lorsque Nadille s'enfuit à Lézardeau après l'avoir traité d'égoïste et de mauvais père, il réfléchit, et le résultat de ses réflexions fut que Nadille ne l'avait jamais aimé. Tant qu'elle eût la satisfaction de ses caprices, elle lui donna la monnaie du cœur, mais de l'heure où il eut la force de lui résister, elle montra sans vergogne son égoïsme monstrueux, et le quitta sans un regret.

Une seule raison plaida la cause de l'ingrate.

—Je l'ai mal élevée ! pensa-t-il.

Il espéra d'ailleurs, un remords, des lettres tendres, des demandes d'oubli et de pardon... Rien ! Alors la colère remplaça la douleur.

—Elle préférerait ma caisse à mon affection.

Par quelle bizarre relation d'idées la pensa des griefs qu'il gardait contre Nadille traversa-t-elle plus amèrement son souvenir, au moment où il quittait l'étude, il n'aurait pu le dire, mais par un enchaînement successif de pensées, il conclut que si sa fille était



une créature aussi personnelle, il avait été bien bon de ne pas chercher dans une union nouvelle, un intérieur et des bonheurs perdus. Il passa en revue les dix années qui s'étaient écoulées depuis son veuvage, et s'étonna qu'elles eussent été à la fois si bruyantes, si vides. Sans doute les affaires l'entraînaient dans un cercle de mouvement sans fin, cependant... Il acheva son examen de conscience, se souvint de noms à demi oubliés, d'images confuses, de profils perdus dans des ombres lointaines, et murmura :

— Quel gâchage de vie !

Oui vraiment, ç'avait été un gâchage d'esprit, de mouvement, de fantaisies. Des ombres prises pour des corps ; des notes fausses acceptées comme de l'harmonie vraie, de la fausse monnaie pour de l'or poinçonné.

Tout cela pouvait changer désormais. La Bourse allait devenir un délassément au lieu d'être un enfer journalier dont il descendait sans fin les cercles. Il vivrait paisible, avoir une installation nouvelle ; l'achat de sa maison, son installation, car il comptait y demeurer, le soin de louer convenablement les étages qu'il n'occuperait pas. Tout cela deviendrait un élément à son activité. Cependant la conclusion de ses réflexions fut :

— Nadille manquera dans les grands salons... quand je les ouvrirai à mes amis, qui donc les recevra ?

Il songea avec une reconnaissance attendrie à sa compagne ensevelie sous un riche mausolée. Elle l'avait aimé durant les rudes années du commencement, quand il préparait l'échafaudage d'une fortune laborieuse. Elle le quitta au moment où l'aisance se transformait en richesse.

Oui vraiment, elle s'était montrée dévouée, bonne et douce. Il revit son visage d'un ton chaud, ses yeux gris d'une expression caressante et cependant tranquille, et soupira :

— Pauvre Clotilde !

Rentré chez lui, il dina sans appétit, et se rendit dans un théâtre où il s'ennuya. La pièce lui parut stupide, les actrices laides et vulgaires, et il quitta la salle en maugréant contre ces "bouis-bouis" où l'on perd son temps en ravalant son intelligence.

Trois jours après, il retournait chez maître Desplanches.

— Eh bien, ma maison ? demanda-t-il.

— J'essaie d'obtenir la diminution indiquée ; le vendeur s'obstine à exiger deux millions huit cent mille francs, mais il cédera. On ne trouve pas souvent trois millions sur la table d'un notaire.

— Oh ! rien ne presse, je songeais à la petite.

— Celle de Mme Lascaut ?

— Justement.

— Le prix est accepté avec reconnaissance.

— Et nous signons ?

— La semaine prochaine.

— Tant mieux.

— On dirait que vous avez hâte de conclure une mauvaise affaire.

— Oh ! une mauvaise affaire !

— C'est relatif d'ailleurs, je dis là une pure méchanceté ; ce que vous faites est tout simplement une bonne action ; et croyez que, pour mon compte, je vous en sais un gré infini.

— Mme Lascaut m'a paru très digne, presque belle encore.

— Si vous avez regardé Louise, elle est la complète image de sa mère quand elle avait le même âge. Louise est d'une beauté complète, admirable. Des yeux de velours illuminant un visage d'une blancheur transparente, une bouche aimable, fraîche et bonne ; une taille élégante ; des pieds de duchesse, une main ravissante ; et tout cela n'est rien à côté des qualités de cette aimable fille. Elle est créée pour le dévouement.

Il fallait la voir, près de ce savant obstiné, uniquement occupée de lui plaire, de rendre facile cette vie consacrée au labeur. Plus d'une fois elle se fit son secrétaire et passa des nuits à écrire sous sa dictée. Et dire que cette fille charmante a toujours connu la gêne, le travail, les préoccupations de la vie !

— Comment ne s'est-elle pas mariée ?

— Il aurait fallu quitter son père. Et puis franchement elle est si belle, qu'un homme dans une situation modeste ne l'eut sans doute point demandée. Voyez-vous

Louise faisant son marché, son ménage ! mais il lui faut ou l'existence qu'elle mène dans sa famille, ou une fortune. Louise à pied, cela me semblerait un meurtre.

M. du Frétay se leva :

— Quel jour signons-nous ?

— Mercredi.

— Peut être me donnerez-vous en même temps une réponse pour la maison du boulevard Maiesherbes ?

— Peut être.

Sans savoir pourquoi le banquier se sentait heureux, les jours lui parurent longs, jusqu'au mercredi. Décidément il tenait beaucoup à devenir le propriétaire de cette maison.

Tout à coup une idée lui troubla l'esprit.

— Mais je ne l'ai pas visitée ! fit-il. A-t on jamais eu l'idée d'acquérir un immeuble qu'on n'a pas vu. Il est temps encore. Rue Nolet... c'est aux Batignolles cela...

Il donna ordre d'atteler, et se fit conduire rue Nolet.

Ce fut Louise qui vint ouvrir.

Elle portait une robe de deuil sévère, et devant elle était noué un tablier de même couleur. Sans doute elle s'occupait du ménage. Elle n'eut l'air ni troublé ni mécontent d'être trouvée dans un semblable négligé. Avec une grâce calme elle introduisit le banquier.

— Mon Dieu, mademoiselle, fit celui-ci, je vous demande mille fois pardon de cette visite, mais avant d'acheter, vous comprenez...

— Que vous souhaitez voir la maison, certes, monsieur, ma mère est absente, si vous le permettez, je vous la montrerai. Voici le salon, il n'est pas grand, mais clair et commode.

Elle soupira aux souvenirs des heures heureuses qu'elle y avait vécues.

L'ameublement de cette pièce était simple et charmant. Une cretonne à grands ramages formait les tenturés ; quelques fauteuils de forme commode se massaient près de la cheminée. Le piano fermé restait couvert de lourdes partitions. On ne faisait plus de musique dans la maison sans maître. Sur un panneau se trouvait le portrait d'un homme âgé d'environ cinquante ans, aux cheveux blancs, à la physionomie intelligente ; un gros bouquet avait été pieusement placé devant l'image de celui qu'on pleurait toujours.

Louise fit entrer du Frétay dans une salle à manger ornée de faïences peintes avec goût. Une table sur laquelle se trouvaient une palette et des godets remplis de couleurs, apprit au banquier comment Louise prenait sa part des charges de la famille.

Elle monta le petit escalier, introduisit du Frétay dans une pièce munie d'instruments de physique et de chimie.

Tout y était dans un ordre parfait. On voyait que les deux femmes apportaient un soin religieux à garder à cette chambre l'aspect qu'elle avait du vivant de M. Lascaut.

Louise dit d'une voix grave, au visiteur :

— Le cabinet de mon père.

Passant ensuite devant du Frétay, elle ouvrit la porte d'une bibliothèque ornée de bustes et garnie de livres.

Il ne restait plus que deux pièces. Cette fois elle laissa sa main sur le bouton de la porte, sans l'ouvrir.

— Ma chambre, fit-elle, celle de ma mère...

Le banquier s'inclina, la visite de la maison se trouvait terminée. Quand il fut descendu dans le salon, il demanda à Louise :

— Pourriez-vous exécuter pour moi quelques panneaux sur faïence ? j'en ornerais une des pièces de la maison dont je vais devenir acquéreur, par les soins de maître Desplanches.

— Je ne suis point une grande artiste, répondit la jeune fille, mais je ferai de mon mieux.

Du Frétay n'osa prolonger l'entretien. Il rentra chez lui en proie à une vive préoccupation.

Le jour de la signature du contrat arriva, et le banquier se trouva le premier dans le cabinet du notaire.

Peu après entrèrent Mme Lascaut et sa fille. La beauté de Louise parut encore

plus saisissante au banquier. Il étudia davantage cette physionomie de reine, ces beaux yeux graves, doux et brillants, cette bouche sincère. Il écouta comme une musique cette voix timbrée, d'un charme profond ; et tandis que le notaire lisait l'acte de vente, du Frétay se trouvait bien loin de l'étude et revoyait la petite maison de la rue Nolet.

Elle signa ; désormais elle lui appartenait.

Avec une bonne grâce charmante, il pria Mme Lascaut d'y rester tout le temps nécessaire pour trouver une nouvelle installation.

—N'avez aucune fausse délicatesse à cet égard. Je compte faire commencer les réparations seulement au printemps ; vous me ferez le plaisir d'y achever les travaux que vous voulez bien exécuter pour moi. Le jour de votre petit atelier me semble excellent.

La veuve accepta, émue, reconnaissante de la bonté de cet homme qui lui témoignait un intérêt si délicat. Elle prit congé du notaire et de du Frétay, et celui-ci apprit qu'une semaine plus tard le grand immeuble du boulevard serait sans doute également à lui.

Quand il rentra dans sa maison, du Frétay trouva son appartement d'une mortelle tristesse. Certes le service y était fait régulièrement, mais on voyait tout de suite qu'aucune main de femme n'y ajoutait sa grâce intime. Assis dans un fauteuil, il réfléchit longtemps, se rappelant les jours où vivait sa première compagne. Le temps où Nadille y chantait comme un oiseau. Qu'il l'avait aimée, cette enfant !

Et cependant quand il y songeait sérieusement, il était obligé de s'avouer que jamais sa fille ne lui témoignait de tendresse expansive qu'à l'heure où elle souhaitait une toilette ou un bijou. Elle l'aimait pour elle-même et non pour lui.

—Si elle était restée ! s'écria-t-il.

Sa rêverie devint plus profonde. Il passa chez lui la soirée, et dès le lendemain il s'occupa de régler ses affaires. Du Frétay, dont les commencements avaient été difficiles, s'était accoutumé à payer par intermittences, donnant de l'argent quand on lui en demandait sans approfondir un mémoire, sans le régler d'une façon définitive.

Sa dette flottante demeurait d'autant plus considérable que les fournisseurs ne manquaient point d'abuser de ses fantaisies. Il subissait le sort commun à tous ceux qui vivent dans un élégant désordre. Des lettres écrites, expédiées, amenèrent une nuée de créanciers et de fournisseurs affirmant que jamais ils n'auraient osé apporter leurs notes et demander un règlement. Ils l'acceptaient seulement pour ne point désobliger leur client.

Du Frétay régla, rognait, obtint des reçus à des taux raisonnables, et put enfin savoir combien il lui restait d'argent liquide, bien à lui, complètement en dehors de la somme de trois millions gagnée avec les actions de l'*Union universelle*. Il gardait cinq cent mille francs. Quant il épousa Clotilde Vaudois, elle lui apporta en dot cent mille francs à l'aide desquels il lança ses premières opérations. Cette somme il la plaça immédiatement au nom de Nadille. Bien qu'en mariant sa fille au vicomte de Kermoël il lui eût donné deux cent mille francs, il se crut obligé, devant sa conscience, à lui conserver la dot maternelle.

—Le reste lui reviendra après sa mort, pensa-t-il. Quelle que soit sa conduite je ne la déshériterai point. D'ailleurs, il reste André...

A partir du moment où du Frétay se trouva libre de tout engagement, de toute dette, où il sut de quelle somme il pouvait disposer à la Bourse sans jamais aventurer une situation désormais parfaitement acquise, il ne fut plus le même homme. On devinait que son parti était pris de bien des choses.

Un de ses amis le rencontrant un matin lui dit en riant :

—Il me semble, du Frétay, qu'il y a du printemps dans l'air.

—Je crois bien ! répliqua le millionnaire. J'ai secoué le joug de la Bourse. Je joue encore, mais par intermittences, et pour ainsi dire à coup sûr. Cette Corbeille est abruptissime, ma parole d'honneur.

—Vous parlez en homme qui a gagné suffisamment pour ne plus rien faire.

—C'est possible, je suis devenu sage.

—Qui peut avoir accompli ce prodige ?

—L'expérience, répondit du Frétay.

—Ou une femme ?

—Et quand ce serait, mon cher.

—Oh ! j'ai toujours jugé que vous aviez grandement tort de ne point vous marier. Vous êtes presque jeune, du Frétay ! Si vous vous regardez au miroir, vous verrez que vous portez trente-cinq ans !

Le banquier secoua la tête, et pourtant en quittant son ami, il lui serra la main avec reconnaissance.

## XI

## PROJETS D'AVENIR

Depuis un mois du Frétay se trouvait propriétaire de la grande maison du boulevard Maiesherbes ; il semblaît qu'il n'eût plus qu'à s'occuper de meubler l'étage qu'il s'y réservait, et cependant le travail restait inachevé, il remettait à plus tard l'arrangement d'un certain nombre de pièces. Agité, nerveux, redoutant de lire au fond de lui-même, hésitant à prendre une décision, il se trouvait presque malheureux. Pendant une semaine il attendit une lettre de Nadille, comme si l'envoi de cette lettre était pour lui d'une importance capitale. Du Frétay s'était accordé un délai, passé lequel il prendrait une décision grave. Il n'arriva à son adresse qu'une lettre de Gildas respirant une tristesse inavouée.

—Encore un qu'elle fera souffrir ! murmura du Frétay.

Mais cette fois ses indécisions étaient finies, et il courut chez son ami Desplanches.

—Enchanté de vous voir ! s'écria celui-ci en lui serrant les deux mains, voulez-vous causer avec l'ami ? avez-vous besoin du ministère de l'officier public ?

—Il me faut un contrat et un conseil.

—Le conseil passe-t-il avant le contrat ?

—Naturellement.

—Il s'agit d'une acquisition nouvelle, d'un bail ?

—Je souhaite un trésor ; mais mon âge ne me permettra pas de compter sur un bail amphithéotique.

—Êtes-vous allé voir une Revue, mon ami, vous me parlez en rébus aujourd'hui. Vous le savez, les notaires n'ont pas ce genre d'esprit-là.

Du Frétay hésita, puis brusquement :

—Pensez-vous que Mlle Lascau se marierait volontiers ?

—Je l'ignore, cela dépendrait sans doute du mari qui lui serait offert.

—Et si c'était moi ?

—Vous !

—Déjà votre surprise m'accuse de folie.

—Nullement, mais, cher ami, seulement...

—Seulement Louise a vingt-cinq ans, et moi cinquante.

—Vous vous trompez sur la nature de mon étonnement. Il vient simplement de voir que le millionnaire du Frétay songe à une fille pauvre pour en faire sa femme.

—Eh ! c'est logique après tout ! Le krach l'a ruinée, il établit ma situation d'une façon solide ; je corrige une erreur de la chance. D'ailleurs, Louise Lascaut est une de ces femmes qui doivent désirer se reposer d'une vie d'agitation et de chagrins secrets. Elle est la beauté, la raison, la grâce. Je comprends si admirablement son caractère que, j'en suis certain, elle gouvernera une maison où l'on dépensera cent cinquante mille francs par an, avec le soin qu'elle mettait à tenir en ordre le modeste ménage de son père. J'en ai assez de la vie fausse et bruyante, des plaisirs frelatés, des femmes passant leur vie chez les couturiers à la mode, et vivant pour tout le monde, hors pour leur père ou leur mari. Louise Lascaut ne m'aimera point comme elle eut fait à vingt ans d'un jeune compagnon choisi pour la vie ; mais en comprenant quelle solide adresse elle trouvera en moi, elle me rendra une affection sincère. Elle me saura gré de mettre son existence à l'abri de l'épreuve, et je me contenterai de ces purs sentiments d'honnête-femme.

—Mais, mon ami, Louise ne voudra pas quitter sa mère.

—Jamais je ne songerai à l'en séparer.

—Quoi ! Mme Lascaut habiterait avec vous ?

—Si elle le voulait bien.

—Mais vous êtes converti, transfiguré !

— Bien changé, du moins.  
 — Faut-il ajouter : à votre avantage ?  
 — Ne vous gênez pas pour cela. Eh bien ! serez-vous mon allié ?  
 — Plus que cela, votre complice.  
 — Vous verrez Mme Lascaut ?  
 — J'irai ce soir rue Nolet.  
 — Et j'aurai une réponse ?  
 — Diable ! vous êtes pressé !  
 — Je ne veux pas dire que Louise acceptera tout de suite, je crois même qu'elle hésitera. Songez donc, cinquante ans !  
 — Ne les avouez pas !  
 — Qu'importe si je les ai.  
 — Vous l'avez compris, Louise est sage. J'ai bon espoir.  
 — Ah ! vous êtes un ami véritable, s'écria du Frétay.  
 Il quitta Desplanches, rentra chez lui, et pensa pour la première fois qu'il ferait bien de s'occuper du choix des tentures des pièces que jusqu'alors il avait négligé de meubler.

Suivant sa promesse, le notaire se rendit le soir même chez la veuve. Il trouva les deux femmes travaillant à la clarté d'une lampe. Mme Lascaut terminait un ouvrage de crochet, Louise cherchait la composition de ses panneaux de faïence.

Ce fut avec un étonnement mêlé de joie qu'elles accueillirent le notaire. La conversation roula d'abord sur des banalités, cependant la visite de maître Desplanches ne laissait pas de causer à la veuve une sorte de curiosité. Jamais jusqu'à ce jour il n'était venu rue Nolet. Evidemment, en dépit de sa bienveillance, sa visite cachait un motif grave. Une sorte d'inquiétude vague, puis plus accentuée se refléta dans le visage de Mme Lascaut. Louise se réjouissait seulement de revoir l'ancien ami de son père.

— Je suis certain, dit le notaire, que vous regretterez beaucoup de quitter cette maison ?

— Sans doute, et cependant nous devons nous y résigner bientôt, dit Louise.  
 — Peut-être l'acquéreur en aura-t-il besoin plus vite qu'il ne comptait ? ajouta Mme Lascaut.

— Il songerait du moins à votre déménagement.  
 — Quand devra-t-il avoir lieu ?  
 — Mais, fit en souriant le notaire, le plus vite possible.  
 — Nous serons prêtes, reprit tranquillement la veuve.  
 — Où irez-vous ?  
 — Dieu le sait ! le prix des logements augmente sans cesse, et nous ne pouvons consacrer qu'une faible somme à notre loyer.  
 — J'ai une proposition à vous faire ?  
 — Laquelle ?

— Mon client, M. du Frétay, s'est rendu acquéreur d'un immeuble considérable, boulevard Malesherbes ; vous pourriez y prendre un appartement.

Boulevard Malesherbes, dans une maison de trois millions, vous n'y songez pas ! Les mansardes mêmes y seront au-dessus de nos moyens. Songez donc, nous possédons deux mille francs de rente.

— Je suis pourtant chargé de vous faire des offres.  
 — Voyons, que me proposez-vous, mon ami ?  
 — Un bail de durée indéterminée, un bail à la grâce de Dieu, enfin !  
 — Combien de pièces, à quel étage ?  
 — Dix pièces au premier.  
 — Mais vous êtes fou, mon ami.  
 — A votre place, j'accepterais.

Louise fixait ses grands yeux sur le notaire et semblait déjà comprendre que, sous l'apparence légère de cet entretien se cachait une chose grave.

— Monsieur Desplanches, dit la veuve, votre ami nous paraît un parfait galant homme, incapable de railler la misère de deux femmes, plus incapable encore d'insulter.

— Je suis vraiment un bien mauvais diplomate ! s'écria le notaire, j'essaie d'en

lopper une mission dans des phrases que je croyais heureuses et j'échoue d'une façon misérable. Je n'ai cependant rien à retrancher à ce que j'ai eu l'honneur de vous dire, m'expliquer suffira. Mon ami du Frétay est millionnaire, vous le savez déjà. Après dix ans d'un mariage heureux il perdit sa femme, et garda près de lui une fille dont les défauts légers grandirent avec l'âge jusqu'à atteindre de jolies proportions. Tête à l'évent, avide de plaisirs, folle toilette, dépancière et fantasque, elle domina son père qui s'émerveillait de sa grâce et trouvait des satisfactions d'orgueil dans son esprit et sa beauté. Nadille est mariée à un gentilhomme breton dont le père possède pour trois ou quatre millions de terres.

C'est vous dire que mon ami ne doit rien à sa fille. Maintenant qu'elle est partie, la solitude lui pèse. Il songe à se refaire un intérieur. Du Frétay est absolument changé depuis un an. Autant il aimait le bruit, autant il aspire à une vie calme. Il souhaite une compagne aimable et bonne à laquelle il portera j'en suis certain une profonde tendresse. Il espère que vous daignerez oublier ses cinquante ans, pour vous souvenir seulement qu'il vous aime... Et voilà pourquoi je vous demande si vous consentiriez à habiter boulevard Malesherbes, n° 17, l'appartement du premier étage.

—Mère ! s'écria Louise

—Il me semble rêver, répondit Mme Lascaut.

—Mon client a déjà posé les conditions du contrat. La maison du boulevard Malesherbes vous sera donnée en toute propriété. La succession de sa fille se composera des valeurs diverses formant le reste de sa fortune.

—Je vous en prie, monsieur, pas un mot de plus, dit Louise. Ne me parlez pas autant des revenus de M. du Frétay. Si je l'acceptais pour mari, j'aurais l'air de conclure un marché.

—Je vous apprécie trop pour le croire. Mais vous êtes parvenue à cette phase de la vie où nos actions sont contrôlés par la sagesse. Votre caractère, votre tendresse pour Lascaut vous ont jusqu'à cette heure empêchée de songer à votre avenir personnel. Il est temps cependant de réfléchir et de regarder la vie en face. Vous êtes belle et pauvre. Pour vous la beauté n'est pas un danger, la pauvreté ne renferme pas de piège, mais elle vous condamne, elle condamne votre mère à des privations de chaque jour.

—Ne pensez pas à moi ! s'écria Mme Lascaut. Elle seule est en cause... si je dois m'en séparer...

—Vous m'avez mal compris. Du Frétay n'y songe nullement. Il connaît les admirables qualités de ma vieille amie ; il souhaite faire de Louise sa femme, et réaliser votre bonheur à toutes deux, voilà tout...

—Son rêve est d'un noble cœur.

—En êtes vous touchée ?

—D'autant plus que sa sympathie pour notre malheur fut spontanée. Nous vous la devons, sans aucun doute, cette sympathie. Mais elle a grandi en lui progressivement. Je n'hésite point à cause de son âge ; j'ai vingt-cinq ans, donc je suis une vieille fille, sur le front de laquelle les coiffes de sainte Catherine jettent leur ombre. Ce que vous me dites de votre ami, et ce que j'en connais me donne pleine confiance en lui... cependant j'hésite à vous répondre.

—Vous ne refusez point d'échanger ce logis pour la maison du boulevard Malesherbes.

—Je souhaite connaître davantage M. du Frétay.

—Voilà tout ?

—Oui.

—Il peut se présenter chez vous ?

—N'a-t-il point le droit de surveiller les panneaux de faïence destinés à l'ornementation de sa salle à manger.

—Cela me suffit, et je vous remercie.

Durant le reste de la soirée il ne fut plus question de du Frétay. Le notaire se retira à dix heures

Quand il fut parti, Mme Lascaut serra sa fille dans ses bras.

—Enfin ! dit-elle, tu seras heureuse !

Louise dormit un peu cette nuit-là. Non point qu'elle se préoccupât de devenir subitement millionnaire ; les questions d'argent semblaient n'entrer pour rien dans les arrangements de sa vie. Elle recommençait ce rêve : un foyer à soi, un mari qui vous

aime, des enfants ! Dans sa première jeunesse, alors que ses vingt ans chantaient dans sa tête brune elle entrevit comme les autres un compagnon de son âge à la fois actif et bon, travaillant avec elle à l'œuvre commune, montant lentement à ses côtés les échelons du succès. Alors elle n'exigeait point qu'il fût riche. Elle voyait autour d'elle tant d'autres ménares ayant eu des commencements modestes arriver à une prospérité croissante. Ce fiancé du rêve, jamais elle ne le rencontra. La vie retirée qu'elle menait près de son père, cette beauté merveilleuse dont quelques-uns s'effrayaient, tout concourut à la laisser gardienne du foyer.

La fille admirable finit par étouffer les songes s'épanouissant dans son âme, et lorsqu'elle eut perdu son père, quand les noires perspectives de la misère lui apparurent, elle jura de se consacrer à sa mère, et de renoncer pour elle-même à tout établissement personnel. Elle le faisait sans regret cette fois. L'habitude du dévouement était un des éléments de cette nature. Mais après la visite du notaire, tout changea de face. Le mari qui s'offrait assurait l'avenir de sa mère et le sien. Elle s'efforça d'évoquer l'image du banquier, et se demanda si elle pourrait l'aimer.

Du Frétay, qui faisait sonner ses cinquante ans, afin qu'on ne les lui reprochât pas, était admirablement conservé. D'une taille élevée, forte sans être épaisse, il avait le teint clair, les cheveux et la barbe d'un châtain blond. La correction de sa toilette, contribuait à le rajeunir. Une voix agréable, l'esprit parisien, alerte, gai à l'occasion, presque spirituel, il pouvait passer pour un homme aimable.

On lui eut donné quarante ans, si l'on n'eût su qu'il possédait des droits au titre de grand-père. De ce côté Louise ne sentait aucune répulsion. En offrant si spontanément son nom et sa fortune, du Frétay prouvait un amour assez vif pour qu'on ne le discutât pas. Mais si vis-à-vis sa conscience Louise s'avouait qu'elle pouvait sans crainte devenir la femme de M. du Frétay, elle redoutait que celui-ci put un jour, une heure, l'accuser d'avoir conçu un mariage ressemblant à un marché. Décidée à rendre heureux le mari qu'elle accepterait, dans quelque condition qu'elle le prit, elle ne permettrait jamais qu'il suspectât la sincérité de ses sentiments. Il fallait donc attendre, étudier le caractère du banquier, lui révéler le sien. Du reste, elle n'était pas sans scrupule à l'égard de Nadille. De quelle façon celle-ci accepterait-elle une belle-mère ? Trouverait-elle tout de suite une ennemie dans la vicomtesse de Kermoë? De son côté, Louise était résolue à ménager toutes les susceptibilités, elle espérait même rapprocher le père et la fille momentanément déunis. Sa mission serait toute de paix et de bonne grâce. Elle obligerait sa belle-fille à la chérir. Sa belle-fille ! Mais Nadille avait presque son âge. Elle en ferait une sœur cadette un peu gâtée, elle aimerait son enfant, ce petit André que du Frétay connaissait à peine et qui grandissait loin de lui à Lézardeau.

Ces pensées occupèrent successivement l'esprit de Louise, elle ferma les yeux à l'aube, et s'éveilla brisée.

Pour la première fois elle trouva sa mère levée avant elle.

— Oh ! maman ! fit-elle, pardonne-moi.

— T'essaies-tu à l'existence d'une millionnaire ?

— Ne le crois pas ! Je t'en supplie. Le sommeil est venu tard cette nuit. Je rattraperai le temps perdu, va !

Avec une adresse charmante et une incroyable rapidité, elle acheva le ménage tandis que Mme Lascaut allait aux provisions. Le fourneau flambait quand la mère rentra. Vraiment c'était charmant et touchant à la fois de voir cette fille, belle entre toutes, les manches de sa robe relevées jusqu'au coude, un tablier noué à la taille, alier et venir dans sa cuisine avec l'aisance qu'elle aurait eue dans un salon à ranger des bibelots et mettre des fleurs dans des cornets. Et jamais une tache à ses mains blanches d'une forme si pure ; son adresse égalait son zèle. La cuisine faite, le couvert mis, elle déjeuna avec sa mère, et lorsque tout fut rangé autour d'elle, Louise se plaçant près d'une table couverte de godets esquissa lentement au carmin à l'aide d'une plume, le panneau demandé par le banquier.

Mme Lascaut tournait autour de sa fille d'un air presque inquiet.

— Qu'as-tu mère ? demanda Louise.

— Tu gardes ta vieille robe ?

— Sans doute... Si M. du Frétay vient, il me trouvera en habit de travail jusqu'à ce que je sois sa femme, si jamais je le deviens, rien ne sera changé dans notre vie.

Un télégramme du notaire ayant prévenu du Frétay qu'il pouvait se présenter rue

Nolet, celui-ci arriva vers trois heures. Il loua l'esquisse de Louise, parla des changements faits dans son appartement, de ses projets, et doucement ramena l'entretien sur le sujet qui lui tenait tant au cœur.

A son tour Louise lui soumit ses craintes au sujet de Nadille.

—N'en gardez aucune ! répondit-il avec vivacité. Quand, par sa faute, elle eut englouti sa dot et la fortune de son mari dans une spéculation faite en dépit de mes conseils, je lui offris de reprendre chez moi sa place. Elle le refusa. Non pas timidement, mais avec une explosion de colère. Le fond de cette nature égoïste se dévoila dans sa nudité. Pas un regret, pas un mot tendre. Si les enfants maudissaient leurs pères, elle m'aurait maudit.

—Elle était si malheureuse !

—J'eusse pardonné cette explosion de rage injuste si le premier moment passé, elle fut revenue à moi. Mais, depuis son départ de Paris, elle n'a pas eu une pensée pour son père.

—Elle n'ose plus

—Et tenez, si elle était rentrée dans ma maison, cette prodigue qui venait de jeter plus de deux millions par les fenêtres... car elle les avait ces deux millions... Je lui conseillais encore de réaliser deux jours avant la catastrophe ! Elle s'y refusa. Elle se croyait plus de clairvoyance que son père. C'était un malheur dont je n'osais lui garder rancune. Si elle était revenue avec son mari, son enfant, n'ayant plus besoin de travailler pour moi, j'aurais travaillé pour eux... Près de Nadille l'idée d'un second mariage ne me serait pas venue. Elle remplissait ma maison... Je ne vous connaissais point ; le hasard qui me fit vous rencontrer pouvait ne jamais naître... Et puis, je vous le répète, j'ignorais quelles sont les douleurs de l'isolement. Ce fut seulement après ce brusque et cruel départ que je le sentis cuisant, amer... Vous savez le reste... Du moment où je vous vis, je n'eus qu'un désir : vous avoir pour femme... N'hésitez pas longtemps, vous me rendriez trop malheureux.

—Je mettrai beaucoup de conditions à mon consentement.

—D'avance, je les accepte toutes.

—D'abord, vous pardonneriez à votre fille.

—De grand cœur. Vous serez donc assez bonne pour l'aimer ?

—Elle, votre fille ? j'adorerai aussi le petit André !

—Merci !

—L'autre condition... est que nous ne ferons point de contrat de mariage.

—Y songez-vous ?

—C'est ma volonté.

—Mon droit, mon devoir sont de l'outrepasser. Je suis riche, Louise vous êtes pauvre. Jamais je ne souffrirai que ma femme puisse souffrir après moi.

—De mon côté je ne consentirai point à dépouiller votre fille.

—Son mari est riche.

—Qu'importe !

—C'est impossible ! dit du Frétay, impossible !

—Il faudra cependant subir cette condition.

—Jamais !

—Alors, reprit Louise, je répéterai après vous : jamais !

Tout à coup le visage du banquier s'illumina d'une joie subite, il saisit les deux mains de Louise dans les siennes, les serra avec une tendresse ardente et s'écria :

—Vous m'aimerez donc ?

—Je crois que je vous aimerai, répondit-elle, si vous m'obéissez en tout.

—J'obéirai, fit le banquier, il n'y aura pas de contrat.

—De la sorte je serai heureuse. Je me croirai le droit de jouir de votre fortune tant que nous la partagerons.

L'accord était fait. Un nuage restait bien dans la pensée de du Frétay, mais il comptait sur l'habileté de maître Desplanches pour lui aider à tourner cette difficulté.

—Me permettez-vous de vous envoyer une bague de fiançailles ? demanda Lucien du Frétay.

—Pas encore, répondit-elle.

—Ne vous croyez vous donc point engagée ?



—Je suis tentée de me lier, que ceci vous suffise ; attendez un mois avant une promesse définitive.

Il fallut se soumettre.

Le lendemain le banquier entra chez Desplanches.

—Eh bien ! mon ami, venez-vous me commander un contrat ?

—Un contrat ! mais elle n'en veut pas, la chère obstinée. Si elle m'épouse elle n'entend point que je l'enrichisse ! Elle n'a rien, je lui offre trois millions et elle les refuse. Vous comprenez cependant qu'il m'est impossible de lui céder sur ce point. Plus je l'aime, plus je souhaite posséder la certitude qu'elle ne manquera de rien si je viens à mourir... Encore, si je possédais beaucoup d'argent ! l'argent est mobilier ; mais un immeuble boulevard Malesherbes ! j'en serai réduit à le vendre, et je regretterai.

—Vous ne vendrez rien du tout et Louise sera riche. On a bien le droit de tromper les gens trop délicats. Au lieu d'un contrat précédant le mariage, vous ferez le lendemain à votre femme une donation complète de tout ce que vous possédez. Ce sera la même chose. Elle l'ignorera, et gardera la joie délicate de penser que vous vous savez aimé sans préoccupation d'intérêt.

—Ah ! vous me sauvez la vie ! s'écria du Frétay.

—Tant mieux, mon ami ! Il faut bien que les notaires soient bons à quelque chose. Ils ont assez souvent des contrats honteux à préparer. Allons, vous serez heureux, vous et Louise ! ma vieille amie par-dessus le marché et de là-haut le pauvre savant qui veille sur ses biens-aimées vous bénira tous.

Désormais du Frétay n'eut plus une minute d'inquiétude ou d'ennui. Le matin il s'occupait de ses affaires, courait les magasins, achetait des bijoux pour Louise, commandait, surveillait l'ameublement des pièces qu'il lui destinait. Il n'existait point de satins assez beaux, de broderies assez riches, d'étoffes exotiques assez admirables, de tapis d'Orient assez souples pour orner le salon, la chambre et le boudoir de Louise. Dans la journée il se rendait rue Nolet. Sans doute on ne lui avait point encore donné de réponse positive, mais l'accueil de Louise renfermait une promesse. Il comptait les jours le séparant de la date fixée par elle. Trop lentement au gré de son désir, elle arriva enfin. Il lui passa au doigt la bague des promesses, et le jour du mariage fut fixé.

—Il vous reste encore une parole à tenir, dit-elle.

—La semaine prochaine j'écrirai à ma fille. Cela est dur de faire la première démarche à l'égard d'une ingrate, mais vous l'exigez, et jamais je ne saurai vous désobéir.

—Vous êtes bon ! tout à fait bon !

—Vous serez contente d'être ma femme ?

Elle regarda sa bague en souriant.

Il la quitta le plus heureux des hommes.

Les occupations ne lui manquaient pas. Il devait s'occuper du mariage civil, du mariage religieux. Ne fallait-il pas une cérémonie superbe à ce millionnaire plus riche encore de bonheur que d'argent. Les chanteurs de l'Opéra furent demandés.

Un évêque *in partibus* promit d'officier. Les toilettes de Louise furent commandées. Elle s'étonnait et se réjouissait, car on n'est jamais impunément jeune et belle, de voir les merveilles de l'élégance parisienne s'entasser dans le petit appartement de la rue Nolet. Pour le mariage de sa fille, Mme Lascaut devait quitter le grand deuil ; mais elle comptait garder des robes noires toute sa vie.

Un jour le banquier, dont le front semblait couvert d'un nuage, dit à Louise :

—Je viens d'écrire à ma fille. Ma lettre est paternelle, et je suis certain qu'elle aurait obtenu votre approbation. Je l'invite à venir me voir, et, pour lui faciliter le moyen de faire ce voyage, j'ai glissé dix billets de mille francs dans l'enveloppe. Cette raison sera déterminante.

—Lui parlez-vous de vos projets ?

—Je me réserve de les lui expliquer de vive voix.

—Permettez-moi de vous dire que je le regrette ; Nadille ne pourra peut-être pas accepter l'idée que vous contractez une nouvelle union sans effort et sans lutte. Pour l'aider à s'y accoutumer, son mari aurait été là... Vous allez vous trouver seul en face d'une enfant bien chère... Et qui sait...

— Ne doutez jamais de moi, dit du Frétay, et croyez que je vous rendrai heureuse.

Lorsque le banquier entra chez lui, son valet de chambre lui dit, en prenant sa canne et son chapeau.

—Une dame attend Monsieur au salon.

## XII

Nadille voulait partir pour Paris. Colorant son désir égoïste d'un retour de tendresse vers son père, elle insista tellement que Gildas finit par consentir à une séparation de quelques jours. La jeune femme mentait. Elle comptait, poussé par son intérêt, lasse de la campagne, des hobereaux de province, des pierres druidiques, de la famille elle-même, prolonger son séjour à Paris, y reprendre la vie d'autrefois, se faire conduire par son père au théâtre, au bal, voir des premières représentations, prendre une griserie de ce Paris inoubliable qu'elle avait fui dans une heure de folie.

Le comte de Kermoël, au premier mot de confiance de Gildas, se montra absolument opposé à ce départ.

—Accompagne ta femme, au moins.

—Elle ne le désire pas. Depuis notre départ de Paris, Nadille n'a plus écrit à son père. Entre eux la situation est tendue. Elle préfère être seule avec lui et plaider sa cause. Ne faut-il pas qu'elle implore un pardon !

—Tu lui aiderais à l'obtenir.

—J'ai proposé mon intervention, elle la refuse.

—Oppose-toi à ce voyage alors !

—Moi ! m'opposer à ce que veut Nadille, vous n'y songez point, mon père ! Je l'ai tenté sans succès, je n'insisterai plus. Je me crois un homme, et pourtant ma volonté faiblit sans cesse devant la sienne. Je l'aime trop ! je l'aime trop !

—Elle en abuse ?

—Ne le croyez point. Ne s'est-elle point pliée à notre vie paisible, ne se contente-t-elle point de nos réunions de famille, de nos parties de chasse entre voisins ? Jamais je n'aurais cru qu'elle se plierait si facilement à une existence complètement en désaccord avec ses goûts.

—Elle ne l'a jamais acceptée, fit le comte en serrant la main de Gildas. Quand une catastrophe inattendue la jeta dans le désespoir, elle se crut moins humiliée de recevoir l'hospitalité de Lézardeau que celle de son père, voilà tout. D'ailleurs elle s'imagina vaincre M. du Frétay, en le prenant pour ainsi dire par la famine de l'amour paternel ; ensuite elle se persuada que tu agirais sur moi d'une façon directe. Nadille ne se contentera jamais de vivre en commun de nos revenus. Elle veut gaspiller une autre fortune. Ne pouvant entamer la nôtre, elle va tenter d'arracher à son père le produit de quelques bénéfices de Bourse. Alors elle retrouvera son sourire, ses chansons, et faut-il le dire, ses coquetteries...

—Oh ! mon père ! mon père !

—Tu le sais bien, car de ces coquetteries tu as déjà souffert ici-même. Je l'ai vu, ne mens pas ! Tu es mon fils ! Un fils que j'adore, dont je protège l'avenir, dont je voudrais défendre le bonheur... Ne laisse pas s'éloigner Nadille ou pars avec elle.

Gildas secoua la tête.

Il savait bien qu'il resterait impuissant devant cette souveraine de son esprit et de son cœur. Son père avait raison, il le sentait, mais la lâcheté s'emparait de cette âme jadis si fière. Devant Nadille il ne savait qu'obéir.

Avec un irrésistible élan il se jeta dans les bras de M. de Kermoël.

—Mon Dieu ! mon Dieu ! dit-il.

Ce fut tout. Ils se comprimèrent. Confidences amères, promesses de tendresse virile, s'échangèrent dans une étreinte. Le fils avouait qu'il manquait de courage : le père le plaignait et ne l'accusait plus.

Il tira de son portefeuille deux billets de mille francs.

—Gildas, dit-il d'une voix grave, ne me juge jamais avare et dur. Tu connaîtras plus tard vers quel but tendaient mes efforts ; tu m'approuveras, car tu es père. Il me répugne de pressurer trop mes fermiers, je dois remplir dans un court délai de grosses obligations. Ce que tu as perdu dans des spéculations malheureuses devra se retrouver quelque jour sous une forme nouvelle. Accepte ceci pour les frais de voyage de Nadille.

—Vous êtes bon !

—Quand veut-elle partir.

—Dans trois jours.

—Combien de temps durera son absence.

—Une semaine.

—Cela signifie au moins un mois... Et maintenant que tu consens, essaie d'en prendre ton parti, Gildas ; nous nous occuperons davantage d'André, nous ferons une tournée chez nos fermiers. Peut-être trouveras-tu le temps d'achever ton ouvrage sur les pierres druidiques.

En ce moment Tiphaine entra tenant André par la main.

Depuis le jour où se jetant au-devant de Nadille, Tiphaine fut cruellement blessée, il restait dans sa démarche une sorte d'hésitation touchante. Elle ne boitait pas, mais elle allait lentement ; s'appuyant parfois à un meuble. Plus pâle, plus triste aussi, elle n'en paraissait que plus belle.

—Mon cousin., dit-elle à Gildas, voilà un mignon qui refuse de manger et de jouer. On le dirait pris de fièvre et de langueur. Ne trouvez vous point que l'expression de son regard n'est plus la même ?

—Chéri, souffres-tu ? demanda M. de Kermoël.

—Non, grand père. Seulement je n'ai pas faim, et je n'ai pas envie de jouer. Tiphaine me prendra sur ses genoux et me chantera la chanson du *Rosier blanc*, pour m'endormir.

—Mais elle ne te guérira pas, mon amour.

—Avez-vous dit cela à Nadille ? demanda Gildas.

—Oui, mon cousin, mais Nadille est très occupée, ce matin et je me suis chargée d'André.

—Occupée à quoi ?

—Elle fait ses malles.

—Je vais envoyer chercher le médecin, Tiphaine.

—Et tu me chanteras le *Rosier blanc* ? reprit André.

—Oui, tout ce que tu voudras.

—Prends-moi sur tes genoux, reprit l'enfant, je suis fatigué

La jeune fille s'approcha de la cheminée, blottit l'enfant, contre sa poitrine et chanta à voix basse cette chanson mélancolique du jeune homme apprenant à faire " des anneaux d'argent " et offrant le premier à sa bier aimée.

Le docteur accourut.

—Ce ne sera rien j'espère, dit-il, rien. En ce moment il s'agit d'un malaise, et je ne saurais me prononcer encore.

—Vous ne semblez pas rassuré, docteur ?

—Je ne suis point alarmé, du moins. D'ailleurs, Mlle Tiphaine soignera si bien ce mignon qu'elle le sauvera.

Ces mots frappèrent à la fois Gildas et Kermoël.

La mère ne comptait pas. Tout le monde savait que la vraie, la sainte, la dévouée gardienne de l'enfant était Tiphaine, cette vierge au cœur pur, aux yeux d'ange, au dévouement de toutes les heures. On déposait Nadille de ses droits, parce qu'elle ne savait point remplir ses devoirs.

Le médecin parti, Tiphaine emporta André dans sa chambre, où la comtesse de Kermoël la rejoignit.

La nuit de l'enfant fut presque bonne. L'espérance revint dans les esprits troublés ; André joua tout le jour. Cependant quand vint le soir, la fièvre reprit, puis un commencement de toux.

Les craintes recommencèrent.

Gildas inquiet dit à Nadille qu'elle devrait remettre son voyage.

—Parce que cet enfant a un rhume et un frisson ! vous êtes fou, et votre vieux docteur radote. Si l'état de mon fils présentait un danger grave, je serais la première à m'inquiéter, non, vous n'avez rien à craindre. Je ne serai d'ailleurs pas longtemps.

—Et si un malheur arrivait...

—Un malheur ! répéta Nadille en pâlisant, c'est impossible, vous dis-je. Que puis-je craindre, quand votre mère et Tiphaine sont-là.

—Vous avez raison, répliqua Gildas, Tiphaine est là.

Nadille rougit et fouilla dans un coffret pour y trouver de menus bijoux qu'elle comptait emporter.

L'état de l'enfant ne s'améliorait pas, au contraire ; le docteur répéta ce qu'avait dit Gildas :

—Si vous restiez.

Mais Nadille ne croyait point au danger, et avait hâte de partir pour Paris. Après avoir recommandé son enfant à Carlina, aux domestiques, à tout le monde, elle monta en voiture, arriva à la gare, et un quart d'heure plus tard elle était en route pour Paris.

Elle s'efforça de chasser toute préoccupation pénible, d'oublier et l'enfant souffrant, et le mari inquiet, et Tiphaine qui prenait près du berceau la place abandonnée par elle... Paris allait lui rendre son éclat lumineux, les harmonies de ses orchestres, la splendeur de ses théâtres, les mille moyens dont il dispose pour faire couler les heures doucement, et allumer dans l'esprit des feux d'artifice inattendus. Elle entendrait ce langage raffiné doucement et mystérieusement corrompue qui lui manquait à Lézardeau. Blottie dans son *sleeping car*, enveloppée de fourrures précieuses, elle rappelait le passé évanoui afin d'évoquer l'avenir.

—Mon père me pardonnera ! pensait-elle. Il est Parisien, lui, il comprendra ma nostalgie. J'aurai soin de colorer mon retour d'un sentiment de repentir. Il m'aime tant ! Avec quel empressement il satisfaisait jadis mes volontés ! D'ailleurs je lui manque. Il n'a personne pour faire les honneurs de sa maison. Quand il prend une loge, on cherche en vain cette Nadille dont la beauté le rendait fier. Je lui reviens soumise, vaincue, car j'accepterai tout ! tout ! plutôt que de continuer à vivre à Lézardeau. J'ai été folle et sotté ! Jamais une fille ne peut être humiliée des bienfaits de son père. A vrai dire, je ne croyais pas qu'il tint autant à l'argent. Jadis il le jetait par les fenêtres. Le krach l'a rendu sage... Seulement il l'est devenu à temps, tandis que moi... Rentrer à la fin de la semaine ! Mon père ne le souffrira pas. Je reprendrai mon appartement de jeune fille, et ma foi, Gildas me rejoindra s'il lui plaît. Je vais renaître là-bas... Oh ! ce Lézardeau, je m'y sens mourir... Des femmes idiotes, des hommes amoindris ! On ne vit qu'à Paris, et j'ai besoin de vivre !

Le voyage lui parut long, elle essaya de dormir, lut quelques pages d'un roman anglais, et ses idées reprirent le même cours. Paris, toujours Paris, avec ses plaisirs et ses mirages.

Enfin le train entra en gare, Nadille donna à un cocher l'adresse de son père, et se fit conduire chez lui.

Elle y apprit qu'il avait déménagé.

—Bon ! pensa-t-elle, le fameux immeuble de trois millions. Tant mieux, après tout, il m'y donnera plus volontiers un appartement pour moi seule.

Lorsque la voiture s'arrêta, Nadille examina en connaissance la façade de la maison, la trouva fort belle, monta le grand escalier de marbre, et sonna au premier étage.

—Monsieur du Frétay ? demanda-t-elle.

—Monsieur est sorti.

—J'attendrai, répéta Nadille.

—Je n'ai pas d'ordres, j'ignore quand monsieur rentrera, et je ne sais...

—Je suis sa fille, la vicomtesse de Kermoël.

Le valet ouvrit le salon. Elle en reconnut les meubles blanc et or, s'assit dans un fauteuil ; son regard se promena sur les panneaux couverts de tableaux de maîtres, elle inspecta les petits meubles dont plusieurs étaient les dernières créations du goût parisien. Tout à coup sur une table de peluche elle vit un bouquet. Non point des fleurs destinées à être placées dans des corbeilles, mais un bouquet blanc de fleurs rares, un de ces bouquets qu'elle connaissait bien, qu'on lui envoyait jadis dans des brouettes d'osier doré ou des corbeilles de cristal. Elle le regarda, l'analysa avec un sentiment de surprise, de curiosité, de jalousie. Pourquoi ce bouquet était-il si blanc, si pur ? pourquoi tant de fleurs d'oranger au milieu de ces corolles de neige. Un bouquet de jeune fille...

Elle le rejeta avec dépit sur la table, et reprit sa place, mais elle ne resta pas longtemps dans son fauteuil.

—L'attente me fatigue, dit-elle. Après tout, je suis chez mon père, je puis bien visiter l'appartement.

Elle poussa la porte du salon, et se trouva, dans la salle à manger. Des peintures charmantes la décoraient ; on avait ajouté aux crédences des objets précieux d'orfèvrerie ; mais le reste n'était point changé. Le fumoir de son père, meublé à la Turque,

rempli de divans, de coussins, de tapis rares, garni de narguilhés de cristal montés d'or, de tables de nacre, d'émaux à couleurs vives ne la retint pas longtemps. Elle en souleva la portière et se trouva dans un second salon tendu d'une étoffe précieuse brochée d'or et de soie, et représentant des volées d'oiseaux au milieu d'un coin de parterre. Des meubles merveilleux incrustés de pierres dures, des sièges, moelleux et bas, garnis de draperies souples, des rideaux de lourdes étoffes de lotus, sous lesquels des rideaux de vraie dentelle tamaisaient la lumière, toutes les richesses d'une élégance princière se réunissaient dans cette pièce charmante.

Du regard Nadille approuva tout.

Poursuivant ses investigations, elle ouvrit une autre porte, et se trouva dans une chambre à coucher.

Jamais elle ne rêva rien de semblable.

Tendue de satin de Chine bleu pâle, cette pièce réalisait un rêve de sultane, et Nadille poussa un cri d'admiration.

Evidemment cette chambre ne pouvait être celle de son père. A qui la destinait-il, sinon à elle ? Vraiment elle avait eu des torts graves à son égard. Et tandis qu'elle s'enfuyait à Lézardeau, repoussant ses bienfaits, froissant sa tendresse, confiant dans le retour de l'enfant fugitive, il préparait pour elle un appartement délicieux. Un peu de remords lui entra dans l'âme, remords mêlé de beaucoup de joie. Tout s'arrangerait mieux qu'elle ne le croyait. Il ne lui restait qu'à sauter au cou de son père, à prendre possession de son appartement, et à entourer M. du Fréday de quelques gâteries de tendresse qu'il avait certes bien méritées.

Rentrée au salon, elle attendit avec plus de patience le retour du banquier, songeant à ce qu'il allait lui dire, lui promettre...

Enfin le timbre de la porte résonna d'une façon impérative.

—Ce doit être lui, pensa Nadille.

Elle entendit M. du Fréday échanger quelques mots avec le valet de chambre, puis la porte du salon s'ouvrit et M. du Fréday parut.

Nadille fut d'un élan dans ses bras.

—Mon père ! mon bon père ! dit-elle.

La jeune femme paraissait radieuse ; elle l'embrassa comme dans les meilleurs jours, et du Fréday sentit son cœur se dilater subitement.

—Je savais bien que tu viendrais, dit-il.

—Ma tête est mauvaise, fit-elle, mais je vous aime bien, croyez-le.

—Ne me le prouves-tu pas en accourant à l'appel que je t'ai adressé.

—J'aurais dû le devancer.

—Tu viens ! cela suffit et tu viens empressée, tendre comme je te rêvais, comme je te souhaitais, comme j'espérais à peine te voir.

—Père, tu as douté de moi à ce sujet ?

—En songeant au passé...

—Je te demande de nouveau pardon.

—Accordé de plein cœur... d'autant mieux que j'aurais mauvaise grâce à me montrer sévère, car je n'étais pas sans crainte au sujet de ma dernière lettre.

—Quelle lettre ? demanda Nadille, voici la seconde fois que vous m'en parlez, cependant...

—Tu n'a pas reçu de lettre de moi hier ?

—Non, mon père.

—Mais alors on l'a oubliée, elle est en retard d'un courrier... tu as donc quitté Lézardeau... ?

—Pour vous revoir, voilà tout.

—Pour me revoir !

—Ne vaut-il pas mieux que je ne l'aie point reçue cette lettre par laquelle vous m'appeliez... Nos cœurs se sont entendus à distance... Vous saviez bien que je viendrais, d'ailleurs, puisque mon appartement est préparé... et que ces fleurs m'attendaient.

—Nadille ! s'écria du Fréday, ne touche pas à ces fleurs.

Il arracha le bouquet des mains de sa fille et l'entraîna vers un canapé.

—Ainsi tu ne sais rien ?

—Rien, mon père, sinon que j'ai regret de vous avoir quitté....

—Si tu ne l'avais pas fait.... murmura le banquier.... Enfin tu es là, repentante de

l'oublie que tu as fait de ton père... Tu as eu tort, grand tort, mon enfant... Il n'est pas bon que l'homme soit seul, à aucun âge... Peut-être me regardes-tu comme un vieillard à l'abri de toutes les séductions, et ayant renoncé à toutes les joies de la vie. Toi mariée, la maison me semblait grande... Toi partie, elle me parut vide... Je restai seul avec le sentiment de mon abandon et de ton ingratitude... Laisse-moi tout dire, sans cela tu ne me comprendras pas, et tu m'excuseras encore moins... Pendant une année, je frappai vainement à la porte de ton cœur, il ne me répondit point. Gildas seul tâchait d'amoinrir les torts, il me consolait, il se montra parfait à mon égard. Mais je n'en étais pas moins isolé, pas moins triste, ma fille ne revenait pas ! C'est alors que le hasard, la Providence... Mais à quoi bon te raconter cette histoire maintenant, tu la sauras plus tard... Plus tard tu me comprendras et tu t'expliqueras ma conduite. Dans huit jours je me remarie...

—Vous ! s'écria Nadille, vous, mon père !

—Oui, répondit le banquier.

—Quelque intrigante attirée par l'appât de votre fortune !

—Pas un mot sur celle qui va devenir ma femme, un ange de dévouement et de vertu. C'est elle qui m'arracha la promesse de t'écrire et de t'annoncer mon mariage... Elle veut faire de toi son amie, sa sœur.

—Elle est jeune ?

—Vingt-cinq ans.

—Jolie ?

—Regarde ce portrait.

Un rapide coup d'œil apprit à Nadille quelle beauté pure et parfaite était celle de Louise. Une rage impuissante lui envahit le cœur. Elle sentit qu'elle haïrait à jamais cette créature dont la grâce surpassait la sienne, et qui désormais usurperait sa place. Un mot méchant vint aux lèvres de Nadille.

—Il est inutile de vous demander si elle est pauvre ?

—Elle est pauvre et tient à le rester. Je voulais par contrat lui donner cette maison, elle l'a refusée.

—Ah ! fit Nadille, elle est très forte.

—Ecoute, dit le banquier, la situation est grave. La joie que je me sens au cœur me laisse en humeur d'indulgence. Jusqu'à un certain point, je comprends ta peine, et tout ce que je pourrai faire pour l'atténuer, je le ferai... Cette maison m'appartient. J'habiterai le premier étage avec ma femme, je t'y offre un appartement.

—A côté d'elle ! s'écria Nadille.

—Près de ta belle-mère, oui.

—Avez-vous cru que j'accepterais ?

—Je te crois assez intelligente pour cela.

—Vous vous êtes trompé, mon père. Cette femme, je la haïrai.

—Sous le prétexte que je l'aime.

—Parce qu'elle usurpe ma place.

—Tu l'as laissée libre.

—Vous saviez que je reviendrais.

—Et je ne te ferme pas ma porte. Réfléchis, Nadille, cette fois ce serait entre nous une rupture irréparable. Ta conduite d'autrefois m'avait attristé, l'attitude que tu vas prendre peut t'aliéner mon cœur et te fermer ma maison. Si tu le veux, rien ne sera changé entre nous. Il n'y aura sous ce toit qu'une belle et adorable créature de plus, disposée à t'aimer par affection pour moi. L'avenir va dépendre de ta conduite présente. Je puis te ménager une large part dans mon luxe ; Louise elle-même m'y encouragera... J'y mets une unique condition : tu te montreras respectueuse, amicale et bonne avec ma femme... Tu assisteras à mon mariage.

—Jamais ! s'écria Nadille, jamais !

—A ce prix, je t'offre un appartement, mes voitures et cinq mille francs par mois durant l'hiver que tu passeras à Paris... Je te promets en plus de profiter de ma science des affaires pour te reconstituer un capital.

—Oui, répondit Nadille, je comprends la valeur de votre sacrifice... Ils ont seulement en vue la femme que vous allez épouser. Pour moi, rien, tout pour elle. Oh ! je le sais, il vous paraîtra blessant et dur que ni votre fille ni votre gendre n'assistent à la cérémonie de votre mariage... Ce blâme venu de vos enfants jette une défaveur sur la

fiancée... Vous l'aimez assez pour doubler les offres que vous me faisiez jadis. Eh bien ! je les repousse. Après avoir gouverné la maison de mon père, je n'y resterai point en invitée. Je venais redemander ma place, elle est prise, je pars.

La colère brilla dans les regards du banquier.

— Mauvaise fille ! dit-il, mauvaise épouse ! mauvaise mère ! Tiens, à cette heure où notre rupture se prépare, je puis bien te dire des vérités amères qui trop souvent m'ont brûlé les lèvres. Tu ne m'as jamais aimé ! Tu n'as eu de culte que pour toi-même. Tes câlineries, tes caresses d'autrefois avaient pour but unique de m'arracher les sommes folles que tu dépensais. Si je t'eusse fermé ma caisse, tu m'aurais fermé ton cœur. Mauvaise épouse ! Gildas est malheureux. Voulait-il vivre de la vie à outrance, ce jeune homme élevé dans une famille sérieuse et qui rêvait près de toi la vie de famille ? Non seulement tu l'as ruiné, mais tu l'as rendu malheureux. A travers les mots je lis sa douleur dans ses lettres. Il subit une lente torture. Moi je me contentais de peu : un mot, un sourire me suffisaient. Lui, le mari doit exiger davantage. Tu n'as pas pu garder là-bas l'attitude d'une Kermoël. On l'appela "la Parisienne" à Lézardeau. Mauvaise mère : la santé de ton fils exige des soins constants, et tu l'abandonnes à la Carlina et à Mlle Tiphaine. Tiens ! Va-t-en, l'indignation me monte au cœur et déborde de mes lèvres. Rien pour le père ! rien pour le mari ! rien pour l'enfant ! Tout pour elle.

— Adieu, mon père, fit Nadille d'une voix semblable à un sifflement de vipère, je vous souhaite tout le bonheur possible. N'oubliez pas que votre fiancée est pauvre, que vous êtes riche, et que vous avez cinquante ans !

La portière retomba derrière elle.

Le banquier tomba sur un fauteuil.

Oui vraiment, Nadille était une mauvaise fille et une femme égoïste. Il n'en pouvait plus douter, désormais ; la mesure était comble. Son cœur s'emplit d'une grande douleur, et quelque chose s'y brisa. Pendant plus d'une heure il demeura absorbé dans une rêverie pénible, et n'en sortit qu'en entendant la voix douce de Louise lui dire :

— Vous le voyez, nous sommes exactes, ma mère et moi, et nous venons, suivant votre désir, visiter l'appartement que j'habiterai dans huit jours.

Elle dit cela d'une voix grave et douce en tendant la main au banquier. Celui-ci porta à ses lèvres cette main qu'on lui donnait avec confiance, et une larme y tomba.

— Vous pleurez ! s'écria Louise.

— Vous me consolez, et je vous bénis ! lui répondit-il.

Mme Lascart et sa fille, éblouies par le luxe de cet appartement, ne purent qu'approuver et admirer. Louise s'en effrayait presque. Mais ses goûts artistiques, satisfaits par l'aspect élégant de toutes ces pièces, ne trouvaient rien à reprendre et à changer. Chaque éloge adressé d'une voix douce renfermait un remerciement à l'adresse de du Frétay. Elle paraissait particulièrement touchée du soin avec lequel se trouvait disposé l'appartement de sa mère.

Un panneau resté vide recevait le portrait du savant. Ses moindres goûts se trouvaient prévus et satisfaits. Attendrie elle pressait les mains de sa fille, et murmura tout bas :

— Il est bon, tu seras heureuse !

Cette visite que le banquier s'efforça de prolonger, détendit ses nerfs et calma l'agitation causée par la subite arrivée de Nadille. Quand il se retrouva seul, il s'efforça d'oublier les dures paroles de sa fille, pour se souvenir seulement de la beauté de Louise dont la présence prochaine lui ferait oublier ses chagrins.

Pendant ce temps Nadille irritée se demandait ce qu'elle allait faire. Un souvenir lui traversant l'esprit, elle donna au cocher l'adresse d'une de ses amies et monta chez elle. La baronne Versel se trouvait chez elle, très sérieusement occupée à étudier l'aquarelle d'un costume qu'elle devait porter à un bal travesti.

— Toi ! fit-elle en apercevant Nadille, quel bonheur. Tu rentres à Paris. A la bonne heure ! Etait-ce assez fou de prétendre vivre là-bas aux confins de la terre. Chère mignonne, que je te regarde. Toujours jolie. Je puis bien ajouter toujours heureuse ! n'est-ce pas ?

— Es-tu seule pour longtemps ?

— Veuve, ma chère !

— Ton mari ?

— Joue des sommes folles à Monte-Carlo, avec des alternatives assez inquiétantes,

Mais ma fortune se trouve à l'abri de ses caprices, et s'il se ruine, ce sera son affaire. Nous ne pouvons empêcher les sottises des hommes, mais nous sommes libres de n'en point commettre.

Nadille raconta tout : sa ruine, son départ. Elle avait en ce moment le cœur trop plein de rage et de rancunes pour ne point être sincère. Personne ne fut épargné, ni son père, ni son mari, ni les Kermoël, ni l'angélique Tiphaine. Le coup qui l'atteignait la rendait injuste pour tous.

Quand elle eut exposé ses griefs, et laissé déborder ses sentiments mauvais, elle prit les mains de la petite baronne; la regarda en face et lui demanda :

—A ma place que ferais-tu ?

—Oh ! une chose bien simple, je resterais à Paris.

—A l'hôtel ?

—Pas du tout. Je dirais à Sidonie de Versel : ma mignonne, l'absence de ton mari laisse trois pièces libres dans ton appartement, je les accepte.

—Vrai ! tu m'offres l'hospitalité ?

—Aussi largement que tu la souhaiteras. Oh ! nous nous amuserons, sois tranquille. J'emploie gaiement mon temps tandis que mon mari fait danser ses écus à Monte-Carlo. Ce sera charmant. Nous ne nous quitterons plus. On te croit chez ton père, n'écris pas durant une semaine, et dis la vérité ensuite. Quant à ce qui te manque, et tu dois manquer de tout, car les modes ont changé pendant que tu chassais à Lézardeau, mon couturier t'ouvrira un crédit sans limites. Les propriétés de ton beau-père sont tout à fait rassurantes.

Nadille accepta. La pensée de retourner à Lézardeau lui paraissait insupportable en ce moment. Elle y rentrerait humiliée, vaincue. Puis elle se trouvait à Paris, libre d'y jouir de plaisirs amèrement regrettés depuis son départ. Qu'importait à Gildas après tout qu'elle descendit chez son père ou chez la baronne de Versel. Quand il apprendrait la vérité, s'il s'en fâchait, tant pis pour lui. Depuis deux ans elle souffrait assez pour prendre enfin une revanche.

Les jeunes femmes dînèrent ensemble gaiement ; le soir elles allèrent au théâtre, et Nadille dans sa joie de revoir son Paris tant aimé s'efforça de chasser toute autre préoccupation.

Le couturier réalisa des merveilles en vingt-quatre heures, et Nadille aussi élégante que par le passé se laissa entraîner dans le tourbillon mondain.

La baronne de Versel était une petite créature blonde, mince, fine, très recherchée et fort coquette. Le départ de son mari lui permit de se poser en femme abandonnée et malheureuse, elle en usa et en abusa. Elle crut pouvoir se distraire en proportion du chagrin qu'elle devait avoir, et ne tarda pas à mener une de ces existences de plaisir au milieu desquelles la considération de la femme perd de sa fleur comme une aile de papillon froissée.

Nadille ne s'en aperçut point, ou refusa de le voir, et son amitié pour Sidonie de Versel grandit de tous les services qu'elle lui dut.

Le mariage de M. du Frétay ayant été annoncé dans les journaux, Nadille voulut y assister en secret, et elle y entraîna la baronne. Il fut célébré avec un grand luxe. Mais quelque envie qu'elle eût de déverser un blâme quelconque sur la fiancée, devant la beauté parfaite de Louise, l'expression de dignité et de grâce de ce visage virginal, elle fut forcée d'avouer que M. du Frétay avait fait un choix que tout paraissait justifier. Cependant loin d'éteindre en elle au moins une partie de ses sentiments mauvais, elle les sentit grandir de toute la puissance de sa jalousie.

—Encore si elle le rendait malheureux ! dit elle à Sidonie.

—Elle n'a point été élevée comme nous, répondit la baronne, ton père n'a rien à craindre.

### XIII

#### L'ENFANT.

Bien qu'il se fût efforcé de calmer les inquiétudes de la famille, le docteur n'était pas tranquille. Sans s'expliquer encore l'état de santé d'André, il le croyait assez grave pour nécessiter de grands soins, et une surveillance attentive. Aussi, en apprenant les projets de départ de Nadille fut-il sur le point de jeter un cri d'alarme. Il ne le fit pas,



cependant. A quoi bon d'ailleurs? De quelle aide lui serait cette jeune femme égoïste et coquette, qui n'avait trouvé ni dans le mariage ni dans le maternité les satisfactions de son cœur et le but de sa vie. Ne deviendrait-elle point plutôt, dans un cas de danger pressant, un obstacle, un embarras. Ne viendrait-elle point jouer des scènes de douleur nerveuse au moment où l'on aurait le plus besoin de calme et de sang-froid. Le médecin de campagne, si naïf qu'il parut, avait bien jugé Nadille, et après s'être interrogé devant sa conscience, il conclut que mieux valait la laisser partir. Ceux qui restaient suffiraient à la grandeur de la tâche.

Le brave docteur n'avait que trop raison de s'inquiéter. André se plaigait davantage; il portait fréquemment la main à sa gorge, en répétant :

—J'ai mal là.

La toux devint dure, persistante, rauque. Entre deux visites du médecin le mal s'aggrava d'une façon effrayante; et le second jour de l'absence de Nadille, il prononça ce mot terrible :

—Le croup!

Cette fois il s'agissait de la vie.

Imposant violence à leur douleur, Mme de Kermoël et Tiphaine restèrent près du berceau, calmes, vaillantes, remplissant les prescriptions du médecin, obtenant du petit André qu'il acceptât de leurs mains tant de mauvais remèdes. Le pauvre ange les regardait de ses yeux bleus noyés, paraissant leur demander grâce. Elles le couvraient alors de caresses, le suppliaient de boire les potions amères, les tisanes écœurantes, et pour ne point les voir pleurer, il obéissait, puis retombait sur les oreillers, pâli par cet effort.

Et cependant rien n'enrayait ce mal. Le docteur ne quittait pas le château. On sentait dans l'air une catastrophe.

Mme de Kermoël épuisée par des nuits de veille faisait mal à voir. Le comte perdait l'appétit et le sommeil. La Carlina, bonne créature, emplissait le château de ses sanglots bruyants. Tiphaine demeurait seule en pleine possession d'elle-même.

Le soir du troisième jour elle prit le médecin à part.

—Docteur, lui dit-elle, André est bien mal?

—Oui, bien mal.

—S'il meurt, Gildas ne lui survivra pas. Il hérite cet enfant d'un amour passionné, irrésistible... Et ma tante! quelle serait sa douleur! les vieux cœurs s'attachent si fortement à ces petits anges! Je comprends que vous leur cachez la vérité, à eux, mais à moi...

—André est perdu.

—Sans espérance?

—Je le crois.

—Il reste cependant un effort à tenter, dit-elle, et le salut dépend souvent d'une opération hardie... J'ai lu cela dans des journaux, dans des livres...

—Oui, répondit le docteur, lorsque le mal est parvenu à sa dernière période, que le petit être a cessé de respirer, le chirurgien opère une incision à la trachée artère...

—Il faut une main sûre? demanda Tiphaine.

—Je l'avoue... à l'idée d'enfoncer un outil d'acier dans la gorge délicate d'un enfant, on se sent le cœur serré d'une angoisse horrible...

—Et, demanda Tiphaine, le salut est certain après...

—A moins qu'il ne se forme des membranes au-dessous des premières, et que ces membranes viennent intercepter l'orifice de la canule d'argent placée entre les lèvres de la plaie...

—Et contre ces membranes, rien! rien!

—Quelquefois il est encore possible de sauver le malade.

—Comment?

—En débarrassant la gorge de ces membranes, au moyen d'une aspiration.

—Mais c'est facile, cela!

—C'est mortel, mademoiselle.

—Pourquoi, docteur?

—Celui qui a le courage de tenter de rendre la vie à l'enfant gagne souvent le mal dont il meurt.

—Ah! fit simplement Tiphaine.

Elle regarda longuement le petit malade, et ajouta :

— Je crois que votre devoir professionnel vous oblige à faire cette opération ; si vous n'agissez point rapidement, André est perdu... Vous-même l'avez dit ! Et Gildas, mon cousin, mon frère... ma tante, mon oncle, ces vieillards ne se consolent jamais... Ne les prévenez de rien... qui peut savoir si la terreur de voir couler le sang de ce petit être ne les pousserait pas à vous conseiller d'attendre et de remettre l'emploi de ce moyen suprême... Que ce secret soit seulement connu de vous et de moi... Je ne manque pas d'énergie, vous êtes habile, nous suffirons à tout...

— Vous avez raison, mademoiselle, nous ne devons reculer devant aucune tentative... Mais vous êtes bien jeune pour avoir tant de courage.

— Nadille est absente, répliqua la jeune fille, je la remplace.

Le docteur haussa les épaules.

— Que me parlez-vous de la vicomtesse de Kermoël ! dit-il. Au seul mot d'opération elle pousserait des cris d'aigle, et croirait fournir une grande preuve d'amour maternel en refusant de laisser martyriser son enfant ! Je la connais, celle que nos paysans appellent "la Parisienne" et vos voisins "la cocodette ;" tout pour elle. La maladie de l'enfant la dérangerait, la gênerait, voilà tout. Egoïste et lâche à la fois, elle sera le démon de l'existence de Gildas.

— Par pitié, taisez-vous, docteur !

— Soit ; je me tais ; vous remplacez la mère occupée à Paris de ses toilettes et de ses plaisirs.

— Non, je vous jure, docteur, Nadille est près de son père.

— Son père ! Elle ne l'aime pas plus que son mari ! Enfin, ce que vous dites, je l'accepte, ce que vous voulez, je le veux. A ce soir.

Ils se séparèrent en se serrant la main.

Depuis deux jours Gildas comprenant le danger couru par son fils avait écrit à Nadille de revenir en grande hâte.

Cette lettre adressée à M. du Frétay ne fut point décachetée par celui-ci. Persuadé que sa fille était retournée à Lézardeau, après la scène terrible qui s'était passée entre eux, il mit cette lettre dans une enveloppe, et l'expédia à Lézardeau sous le couvert de Gildas.

Le vicomte de Kermoël la reçut et la décacheta sans comprendre. Préoccupé jusqu'à l'angoisse de la santé de l'enfant, il ne se rendit pas tout d'abord un compte exact de ce fait. Cependant c'était sa lettre dans laquelle il informait Nadille du danger d'André qui lui était retournée par son beau-père. Nadille ne l'avait pas lue... Elle ignorait que son enfant allait mourir... quand elle reviendrait, peut-être ne trouverait-elle qu'une tombe... Que signifiait cela ? Evidemment il y avait erreur.

Saisi d'une crainte nouvelle, Gildas écrivit une dépêche et l'envoya au bureau télégraphique. Il s'adressait à M. du Frétay, lui annonçant de quel mal souffrait André, et rappelait Nadille près de lui.

Quelques heures plus tard il recevait cette réponse : "*Nadille est restée une heure chez moi ; je la croyais rentrée à Lézardeau ; impossible de vous donner son adresse.*"

Cette dépêche doubla le chagrin de Gildas. Qu'était devenue la jeune femme ? Il songea à un accident et s'imagina qu'elle était morte... Les réticences de la dépêche du banquier trahissaient pourtant une partie de la vérité. Une scène avait eu lieu. Nadille l'avait quitté irritée... Mais après... Si Gildas eut été libre, il aurait pris le premier train pour Paris, et il eut cherché sa femme. Mais André se mourait, et il restait à côté du berceau de l'enfant.

Déchiré par cette double angoisse, il chercha un refuge près de Mme de Kermoël.

Elle l'écouta gravement, puis lui posant la main sur le front, pour en chasser la fièvre, elle lui dit :

— Ne te trouble pas ; nous n'avons ici que trop de sujets de chagrin... Nadille a quitté son père, elle n'a point abandonné Paris...

— Qu'y ferait-elle ? s'écria Gildas.

— Nous le saurons plus tard. Notre unique devoir à cette heure est de nous occuper de l'enfant. Le mari s'efface devant le père. Courage, mon fils, courage !

Il fallut toute l'éloquence de Mme de Kermoël, et l'influence qu'elle exerçait sur Gildas pour calmer un peu ce cœur passionné, cette tête ardente. Elle y parvint, et ramena Gildas auprès du berceau d'André.

Le docteur et Tiphaine s'y trouvaient.

—Madame la comtesse, dit le médecin, tout est réglé et prévu pour cette nuit. Je veillerai avec votre nièce. Vous et votre fils, vous vous reposerez. J'espère beaucoup, beaucoup...

—Mon André est donc mieux ? demanda Gildas.

—La science n'a pas dit son dernier mot.

—Oh ! si vous réalisez ce miracle !

—Ce ne sont point les médecins de campagne qui opèrent les prodiges, mais les saints et les anges, répondit le docteur d'une voix qui s'attendrit brusquement.

—Ma tante, ajouta Tiphaine, demandez à l'abbé Bernard de vouloir bien prier ce soir dans notre église pour le cher petit malade. Les gens du château s'y rendront, et pendant ce temps le docteur tentera l'expérience qu'il m'a tout à l'heure expliquée.

—Nous irons tous ! s'écria Mme de Kermoël.

Pendant le reste de la journée, Tiphaine se montra d'une sérénité admirable. Elle avait à cœur de cacher à tous quelle terrible partie allait se jouer dans la chambre de l'enfant.

Suivant leur promesse Gildas et les Kermoël se retirèrent.

Tiphaine resta seule avec le docteur.

Assis sur un petit lit, André la poitrine soulevée, les yeux égarés, battait l'air de ses bras, faisant de vains efforts pour respirer. Un râle sourd s'échappait de la gorge obstruée. Encore une heure, et c'en serait fait de lui.

Sur un signe du docteur, Tiphaine le prit dans son berceau, lui mit un baiser sur le front, emprisonna dans une de ses mains ses petites mains brûlantes, puis détournant la tête elle attendit que le médecin procédât à l'opération.

Le vieux docteur était adroit, il ouvrit la gorge d'un seul coup, de la longueur de trois anneaux au moins, introduisit le doigt dans la plaie, en sépara les bords, puis y insinua le tube d'argent.

André respira, il était sauvé !

Les larmes de Tiphaine roulèrent sur son front, elle le remplaça dans son berceau, et tombant sur un fauteuil elle fondit en larmes.

—Vous êtes une héroïque fille ! s'écria M. Thiron.

—Je paie ma dette, une dette sacrée... Jamais je n'en ferai assez, docteur... Mon père et ma mère venaient de mourir quand ma tante me recueillit... De quelle bonté ne m'a-t-elle point entourée... Pour eux je donnerais mon bonheur, je sacrifierais ma vie !

Lentement elle reprit un peu de calme, et s'assit au chevet d'André ! Toute la nuit se passa pour le docteur et la jeune garde-malade, à rappeler des souvenirs d'un passé lointain. Lui, racontait les années d'étude, sa lutte contre la pauvreté, son installation dans le village. Il rappelait les petits événements de l'enfance de Gildas. A son tour Tiphaine évoquait les images de ceux qui n'étaient plus... Sa mère, son père ! Puis elle peignait son entrée à Lézardeau, et sa subite amitié pour Gildas.

—Une chose m'a grandement surpris, dit le docteur.

—Laquelle, mon ami ?

—Le mariage de Gildas.

—Pourquoi ? fit-elle d'un ton plus bas.

—Il me semblait qu'il ne devait épouser que vous.

—Moi ! j'étais une cousine, une sœur, il n'y songea jamais !

—En exigeant qu'on lui permit de prendre pour femme Mlle du Frétay, il a brisé le cœur des siens.

—Ne le croyez pas ! dit vivement Tiphaine.

—J'en suis sûr.

—Nadille l'aime cependant.

—Nadille n'aime qu'elle.

Il se tut sur ce mot, et le silence recommença entre eux. Les soins à donner à l'enfant occupèrent le reste de la nuit. A l'aube la comtesse descendit.

Tiphaine se jeta dans ses bras.

—Sauvé ! dit-elle.

L'aïeule détourna les yeux avec une expression d'horreur et de pitié inexprimables, en voyant la plaie ouverte à la gorge de l'enfant.

—Tu savais ce qui allait se passer ? demanda-t-elle.

—Je le savais.

—Et tu as voulu m'en épargner l'angoisse... Oh ! ma Tiphaine, ma vraie fille ! sois bénie par Dieu comme par moi.

Gildas arriva timidement.

—Ton André vit ! dit Mme de Kermoël, remercie le docteur et Tiphaine.

—Jamais je ne serai quitte envers vous ! dit Gildas au docteur.

Il se tourna vers Tiphaine, les yeux humides, le cœur débordant de reconnaissance.

—Chère sainte ! âme dévouée ! comme tu te venges !

Elle détourna la tête et Mme de Kermoël la prit dans ses bras. Il fut convenu que Tiphaine se reposerait, tandis que Gildas veillerait avec sa mère.

La journée fut bonne.

Dans la maison on criait au miracle.

Le jour suivant l'amélioration continua, et l'on put croire que le petit malade était sauvé. L'angoisse à laquelle Gildas avait été en proie au sujet de son fils s'apaisa : ses nerfs se détendirent ; mais en même temps que se calmait son inquiétude pour André, il éprouvait des craintes plus grandes pour Nadille. Pas une lettre, pas une dépêche. A chaque arrivée des trains il envoyait une voiture qui rentrait vide. Le désir de courir à Paris, de la chercher, de la ramener, grandissait en lui. Pourquoi y demeurerait-elle ? Qu'y pouvait-elle faire ? Dans son trouble, tandis que la comtesse de Kermoël veillait André, Gildas alla rejoindre son père dans son cabinet.

Au moment où il en franchit le seuil, un poignant souvenir le frappa. Dans cette même pièce, quatre ans auparavant, il était entré le front haut, le regard dur, le cœur plus irrité que tremblant, afin d'arracher au comte de Kermoël l'autorisation d'épouser la Syrène de Dinard. Cette fois l'âme troublée, le regard brûlé, la tête courbée, il s'avança, appuya la main sur le bureau et regarda profondément M. de Kermoël.

—Je t'attendais, dit le père d'une voix douce.

—Que faut-il faire ? demanda Gildas.

—Tu te dois encore à ton fils. Sans nul doute André se trouve mieux, et le danger est presque conjuré, cependant ta place est encore ici. Lorsque la mère déserte, le père demeure à son poste.

—Vous avez raison, je resterai pour mon enfant... Mais Nadille ! Nadille ! Peut-être souffre-t-elle, m'appelle-t-elle de loin ?

M. de Kermoël haussa les épaules.

—Ta femme dîne au *Lion d'or* et court les théâtres.

—Mon père !

—Tu me demandes mon opinion, la voilà. Nous avons bien assez de sujets d'inquiétude, sans nous en créer d'imaginaires. D'après la dépêche de M. du Frétay, ta femme l'a quitté rapidement, sans doute après une scène pénible. Mais une fois à Paris, elle n'était pas femme à revenir sitôt. Tu lui as accordé un congé, elle en profite.

—Il est cruel de me laisser sans nouvelles.

—Nadille n'en est plus à compter ses cruautés, cependant, par dignité, sinon par crainte, tu feras bien, après la guérison d'André d'aller à Paris rejoindre ta femme. J'espère que tu la ramèneras.

—Vous pouvez en être certain, mon père. De l'heure où M. du Frétay ne lui donne pas l'hospitalité sur laquelle elle comptait, sa place est ici.

Le comte s'efforça de calmer l'agitation de Gildas ; il était trop bon pour tirer avantage de la conduite de Nadille, afin d'accabler son fils. On parla d'André, d'André seul, de cet enfant dont on ferait un homme et pour lequel le vieux Kermoël rétablissait lentement les anciennes limites des terres seigneuriales de ses aïeux.

La journée se passa tranquillement. A l'heure du dîner, Tiphaine reposée déclara qu'elle passerait la nuit.

André paraissait aussi bien que possible, la vie revenait dans ses yeux.

La jeune fille s'installa près du berceau, et prit un livre. Le petit malade venait de s'endormir.

Tout à coup il sembla à Tiphaine que la respiration du petit ange, s'embarassait, elle devint difficile, puis rauque ; avec une rapidité foudroyante se renouvelèrent les symptômes alarmants de cette crise qui avait failli l'emporter. Soulevé sur son lit, battant l'air de ses bras, les yeux grands ouverts, il semblait adresser à Tiphaine une suprême

me prière, et lui demander le salut. La jeune fille tomba sur les genoux, pleurant et priant, l'attirant sur sa poitrine, tentant de le calmer, d'endormir sa douleur. Mais les deux mains du petit martyr se portèrent à sa gorge avec une souffrance si intense que Tiphaine en reçut un coup au cœur.

—Il va mourir ! murmura-t-elle, mourir, l'enfant de Gildas ! Oh ! le malheur est sur cette maison pour n'en jamais sortir... Pauvre ange ! devons nous le recevoir dans nos bras pour le perdre si vite ! le perdre ! mais que restera-t-il ici de joie et d'espérance quand il n'y sera plus. Et nous l'avons cru guéri ! Gildas, la grand'mère, le docteur même ! Perdu ! il est perdu ! Oh je comprends la marche du mal... Je sais ce qui le tue ! qu'il cesse de respirer et c'en est fait de lui ! Mon Dieu ! Mon Dieu !

Le front sur le berceau elle pleurait.

—Vous avez connu mes luttes et mes angoisses, Seigneur, vous savez si j'ai mérité que vous ayez pitié de moi... Par mes larmes, par cette douleur dont je triomphe à peine... par cette plaie vive que rien ne cicatrisera, donnez moi la vie de cet enfant.

Elle se red essa tout à coup.

—Sa vie ! Mais sa vie dépend de moi ! Dieu me répond en m'en voyant un éclair de mémoire... André ! André ! tu vivras ! Gildas ne perdra pas son enfant ! moi seule serai sacrifiée...

Brusquement elle appuya ses lèvres à l'orifice de l'instrument d'argent placé dans la plaie, et par une lente série d'aspirations, elle dégaga la gorge du petit malade... Les yeux de l'ange souffrant se rouvrirent, et dans ses prunelles bleues Tiphaine crut lire qu'il comprenait l'acte héroïque qu'elle venait d'accomplir.

Le reste de la nuit se passa bien, quand le docteur arriva le matin, Tiphaine raconta tranquillement ce qui s'était passé !

—Ah ! s'écria le médecin, j'aurais dû redouter cet acte héroïque ! Dieu veuille que vous ne le payiez pas trop cher.

—Il ne s'agit que de mon existence, fit Tiphaine doucement, elle est utile à si peu de chose !

—Ne blasphémez pas, au moins ! dit le docteur. Vous êtes robuste. Une médication énergique vous sauvera je l'espère.

—Une grâce, mon vieil ami...

—Laquelle ?

—Ne parlez à personne de ce qui s'est passé !

—Quant à ceci, ne l'espérez pas ! Il n'y aura désormais dans cette maison que vous en danger. C'est bien le moins qu'on vous rende en soins et en amour ce que vous avez fait pour les autres !

—J'obéirai à toutes vos prescriptions. Laissez-moi seulement dans cette chambre, et près du berceau de cet enfant... Mon enfant... ajouta-t-elle avec une expression de tendresse infinie... Il me semble que je suis un peu sa mère depuis qu'il me doit la vie.

Le docteur traita énergiquement Tiphaine ; il ne pouvait croire que cette créature charmante mourrait de son héroïsme. Et cependant les symptômes du mal se manifestèrent rapidement, et Tiphaine s'étendit sur une chaise longue, à côté du berceau. Dans le château le deuil fut universel. L'enfant renaissait, mais le danger couru par Tiphaine permettait à peine de s'en réjouir. Mme de Kermocël pleurait à côté de sa fille adoptive, et Gildas restait dans la chambre voisine écrasé par la douleur.

L'abbé Bernard averti, accourut au château ; il trouva Tiphaine, pâle, résignée et belle comme une sainte.

—Ma fille, lui dit-il, Dieu ne permettra point que vous soyez enlevée à ceux qui vous aiment. Dans ce village où vous avez semé les bienfaits, tous les pauvres prieront pour vous... Depuis longtemps je connais votre âme ; pure de toute faute grave, elle s'envolera vers le ciel comme une colombe, si la volonté du Seigneur vous rappelle à lui.

—Mon père ! mon père ! dit la jeune fille en joignant les mains, qui donc se juge digne de paraître devant Dieu ? Qui donc ose sans frémir songer à l'heure terrible du jugement... Assistez-moi durant ces dernières heures de trouble et d'angoisse... quand je descends au fond de mon âme, je demeure épouvantée... Ai je assez aimé ce Dieu dont vous parlez... Lui ai-je consacré les battements d'un cœur créé pour lui seul... Ne voyez-vous point quelles alarmes me saisissent ? J'ai trop aimé, j'ai donné mon cœur à une créature humaine ! hélas ! la force m'a manquée pour le reprendre...

—Restez en paix, ma fille, dit l'abbé Bernard en étendant les mains au-dessus du

front de Tiphaine. Tous les sentiments dont s'est emplie votre âme furent grands et sincères. Si votre cœur battit trop vite, ce fut d'une façon inconsciente, et l'approche de la mort grandit cette faute à vos yeux. Oui, vous avez aimé, Tiphaine ! En le criant vous ne m'apprenez rien ! Je lisais dans votre pensée comme dans un livre. Dieu fit naître en vous la tendresse ; lui-même la fortifie et l'épure. Dans quelle voie vous entraînera l'amour dont vous parlez ? dans une voie de larmes, de dévouement, de sacrifice... Que vous a-t-il donné ce triste amour ? des blessures et des pleurs. Tiphaine ! soyez absoute de cette faiblesse, qu'elle cesse de vous alarmer à l'heure terrible que vous traversez... Votre vie offerte efface à jamais l'entraînement d'une grande âme.

—Maintenant je mourrai tranquille ! dit Tiphaine

Le docteur Thiron et Mme de Kermoël la veillèrent. Durant toute la matinée du lendemain de longues files de pauvres se succédèrent dans l'avenue de Kermoël. Agnouillés sur la terre glacée, le rosaire en main, ils demandaient le salut de celle qui les avait consolés, soulagés, aimés.

L'enfant sauvé jouait dans son berceau près de la chaise longue de Tiphaine. Gildas entra deux ou trois fois dans la chambre. Sa pâleur et son tremblement faisaient mal à voir.

Lorsque le troisième jour le médecin déclara qu'il répondait de la vie de Tiphaine, le jeune homme lui serra les mains à les briser. Puis incapable de trouver un mot pour dépeindre la violence de ses sentiments, il saisit André dans son berceau, et le plaça dans les bras de la jeune fille.

—Garde-le, Tiphaine ! dit-il, il est à toi, tu l'as acheté assez cher.

Rassuré sur le sort de son fils et de sa cousine, Gildas se sentit repris du désir de courir à Paris. Nadille n'avait pas écrit, et les tristes événements qui venaient de se passer à Lézardeau avaient rempli environ deux semaines.

Au moment où le jeune homme se séparait à la gare du comte de Kermoël qui l'accompagnait, celui-ci lui dit :

—Ramène ta femme ! Il ne s'agit plus de fortune, mais d'honneur.

## XIV

### LE DRAME

La petite baronne de Versel et Nadille s'étaient jetées à corps perdu dans une existence de plaisirs bruyants et faciles. On les rencontrait chaque jour ensemble au bois, au théâtre, dans les restaurants à la mode. L'absence prolongée de M. de Versel accréditait des bruits qui, d'abord très vagues finirent par prendre une certaine consistance. Après avoir plaint la baronne d'être mariée à un joueur, on en vint à la blâmer. Les envieuses mordirent à belles dents sa réputation. On raconta des histoires vraies, on en inventa de fausses, faisant moins honneur à la véracité de ceux qui les colportaient, qu'à leur imagination. La jeune femme rit des calomnies et des médisances, et continua son genre de vie avec d'autant plus d'aplomb que Nadille le partageait. Celle-ci rendue à l'existence parisienne s'y jetait à corps perdu, prenant sa revanche des jours paisibles de Kermoël, des longues soirées d'hiver durant lesquelles le comte lisait un livre sérieux, pendant que Tiphaine chantait des sons du pays. Qu'aurait-elle regretté ? Son mari ! il était heureux à Lézardeau, plus heureux qu'à Paris. Son enfant ! Elle l'aimait à peine. D'abord elle s'imagina que ce petit être remplirait les heures de sa solitude. Mais Nadille n'avait rien de la mère ; ni la patience sereine, ni la tendresse passionnée. Après l'avoir abandonné aux soins des mercenaires, elle s'étonna qu'il ne l'aimât point et la reconnut à peine. Nadille ne pouvait aimer que Nadille. Aussi dans le milieu vivant, bruyant, où la transporta de nouveau Mme de Versel, se jeta-t-elle éperduement, avide de bruit, de louanges, écoutant avec une fièvre égale les éloges des hommes sur sa beauté et l'harmonie des grands orchestres.

La baronne et Nadille s'entendaient à merveille ; ce que proposait l'une, l'autre l'acceptait. Elles vivaient au milieu d'un tourbillon de plaisirs sans se demander ce que serait le réveil de ce rêve. Nadille s'imaginait que Gildas la croyant chez son père n'aurait à son sujet aucune inquiétude ; et la passion du baron pour le jeu rassurait Mme de Versel sur l'éventualité de son retour prochain.

Mais tandis que la baronne suivait un chemin qui conduisait facilement à l'abîme,

la jalousie et la haine veillaient. Lorsque le baron épousa Caroline, il détruisit les espérances conçues par une jeune veuve, anglaise d'origine, accoutumée au flirtage, et que les compliments et la cour empressée de Gaston de Versel avaient accoutumée à la pensée qu'elle porterait un jour le tortil de baronne. Le mariage de M. de Versel lui causa une désillusion profonde. L'orgueil, souffrit, sinon le cœur. Assez forte pour n'en rien laisser paraître, elle se promit d'attendre patiemment l'occasion de s'en venger.

Gaston de Versel, viveur et joueur, ne tarda point à délaisser sa femme. Après avoir plaint Caroline, on s'efforça de la consoler. Légère, inconséquente, humiliée par l'abandon de son mari, elle ne tarda point à donner prise à la malignité des autres femmes. Margaret devint d'autant plus cordiale qu'elle sentit approcher l'heure de la revanche.

Quand elle fut certaine de ne point se tromper, elle écrivit au baron une lettre ironique dans laquelle elle racontait l'existence de sa femme, et les conclusions qu'on en pouvait tirer.

Certes M. de Versel n'aimait plus Caroline. Il oubliait d'une façon complète à Monte Carlo qu'il lui restait à Paris des devoirs à remplir ; cependant la lettre de Margaret le bouleversa. Elle ne renfermait point une accusation précise, mais des dénominations vagues.

M. de Versel n'examina ni sa conduite ni sa conscience. Il ne vit que l'outrage fait à son nom, quitta Monte-Carlo le jour même, et prit le train le plus rapide pour venir à Paris. Il ne voulait pas rentrer le jour chez lui. Pour accomplir son projet, il devait se rendre le soir à son hôtel, à l'heure où sans nul doute sa femme serait absente. Il aurait le temps alors de chercher, de trouver des preuves. Quant à ce qu'il ferait après, il n'en savait rien encore.

Il dépensa dans un café le temps qui s'écoula entre son arrivée et le moment qu'il s'était fixé, puis à dix heures il franchit le seuil de son hôtel. Le concierge effrayé de cette arrivée inattendue, et surtout du bouleversement empreint sur les traits du baron, fit retentir une sonnette intérieure, et lorsque M. de Versel traversa le vestibule, il y trouva le valet de chambre.

— Où est votre maîtresse ?

— A l'Opéra, monsieur, répondit François.

— Vous avez des ordres pour ce soir ?

— Non, monsieur le baron.

— Allumez au premier étage, dit Gaston d'une voix rauque.

François monta, et un moment après les bougies des candélabres se trouvèrent allumées. Le valet de chambre attendait les ordres de son maître.

— Allez, fit M. de Versel, je sonnerai si j'ai besoin de vous. Quand madame arrivera prévenez-la de mon retour.

Gaston prit un des candélabres, quitta le salon, puis entra dans le boudoir de sa femme. C'était une pièce octogone, tendue de soie rose, garnie de meubles bas et moelleux, de porcelaines précieuses, de fleurs rares, de fouillis de satin où tout paraissait choisi pour servir de cadre à une beauté merveilleuse mise en relief par la coquetterie.

Dans un angle du boudoir se trouvait un meuble charmant en bois sculpté, chef-d'œuvre d'un véritable artiste. Ce fut vers ce meuble ciselé comme un bijou que le baron se dirigea.

— Margaret m'a désigné ce bonheur du jour, murmura-t-il.

Les tiroirs en étaient fermés à clef, mais tout était si mignon, si fragile, qu'il ne devait pas être difficile sinon de les ouvrir du moins de les forcer.

Versel prit un poignard japonais posé sur une table, et fit sauter la serrure d'un des tiroirs.

Il y trouva des notes de fournisseurs.

Le second renfermait une somme insignifiante.

Mais le troisième contenait des paquets de lettres attachées d'un ruban rose, et ce furent ces paquets que le baron saisit et brisa. Il lut une lettre, puis deux, trois ; chacune augmentait la rage qui lui gonflait le cœur.

— Oh ! la misérable ! la misérable ! répétait-il.

La pensée ne lui vint pas qu'il avait négligé cette jeune femme ; qu'elle attendait mieux de lui et de la vie. Il ne vit que l'outrage. Pendant plus d'une heure il demeura

vautré dans un fauteuil, le cœur battant à coups pressés, le cerveau pris de fièvre. Et toujours le même mot revenait sur ses lèvres :

—*La misérable !*

Tout à coup il se releva, le portail venait de s'ouvrir, la voiture tourna dans la cour.

—*La voilà ! fit-il ; elle vient au-devant du châtiment.*

Le vestibule s'ouvrit, Gaston devina un mouvement, une surprise ; il crut distinguer des chuchotements ; une des voitures repartit.

—*Caroline et Nadille restaient au bas de l'escalier.*

—*Allons, fit Caroline, voilà une soirée manquée. Rentre chez toi, ma mignonne, j'irai te rejoindre. D'après ce que me dit François, monsieur mon mari paraît de fort méchante humeur... C'est sans doute un déçavé qui me revient de Monte Carlo... J'espère que nos explications ne seront pas longues.*

Nadille embrassa Mme de Versel.

Celle-ci laissa sa pelisse dans l'antichambre de son appartement, et dans tout l'éclat d'une parure de jour de gala à l'Opéra, elle se dirigea vers son boudoir.

En passant devant une haute glace, elle ne put s'empêcher de s'y regarder avec complaisance. Vraiment ce soir-là, elle était en beauté, la baronne de Versel. Sa toilette très remarquée était un chef-d'œuvre de goût et de grâce. Sur une robe de soie blanche, se tendait un tablier couvert de fleurs énormes aux teintes adoucies, sur lequel se perdaient en la découpant les flots de dentelle recouvrant la jupe. Un corsage à paniers, se terminant en longue traîne, ajoutait à la grâce de cette toilette ; un fichu de dentelle se tordait en avant et retombait en deux pointes attachées par un bouquet. Des diamants étincelaient dans ses cheveux.

Elle se regarda, se sourit, puis haussa les épaules, en songeant à la mauvaise humeur du baron. Enfin d'un pas lent et tranquille elle traversa le salon et d'un geste résolu ouvrit le porte du boudoir.

Debout devant la cheminée se tenait son mari.

D'un coup d'œil Caroline comprit tout... Le meuble brisé, les papiers épars, l'expression du visage du baron la frappèrent à la fois. Si courageuse qu'elle fût, elle sentit un frisson parcourir ses épaules. Du reste, elle n'eut pas le temps de prononcer un mot, une prière, la main de son mari s'abattit sur elle, et Caroline tomba sur les genoux.

Seulement elle tendit les bras en avant au mouvement que fit son mari.

Il fouillait rageusement dans sa poitrine.

Une détonation se fit entendre, et le corps de Caroline se renversa sur le canapé de soie rose. De ses deux mains elle s'efforça d'arracher son corsage, poussa un gémissement rauque, et s'évanouit.

Sans jeter un regard sur sa femme, le baron traversa les appartements et descendit l'escalier. Du même pas tranquille il quitta l'hôtel, monta dans un fiacre, et se fit conduire chez le commissaire de police le plus voisin.

Pendant ce temps Nadille qui venait d'enlever sa robe, aidée par sa femme de chambre, passait à la hâte un peignoir, et courait à l'appartement de Caroline. Les domestiques effrayés entraient à leur tour. Nadille aperçut Mme de Versel la poitrine tachée de sang, inerte, comme morte. Penchée vers elle, la vicomtesse l'appela, mouilla ses tempes d'eau fraîche, et tenta vainement de la rappeler à la vie.

—*Un médecin ! dit-elle, un médecin.*

On coupa le corsage, et la plaie apparut, toute petite, mortelle pourtant. Dans la crainte de faire trop souffrir la blessée, au lieu de la transporter dans la chambre, on la plaça sur le canapé, appuyée contre les coussins lamés d'or et d'argent.

Rien n'était plus navrant que le spectacle présenté par cette pièce d'une coquetterie, d'un luxe raffiné et au milieu de laquelle se trouvait cette jeune femme en toilette de fête, ayant encore des fleurs dans ses cheveux blonds. Nadille pleurait. Le médecin arriva, examina la blessure, la jugea grave, et procéda à l'extraction de la balle.

La douleur causée par la sonde cherchant le chemin parcouru par le projectile, arracha Caroline à son évanouissement. Ses regards effrayés se promenèrent autour d'elle. Son mari était là, sans doute. Quand elle apprit que le baron avait quitté l'hôtel, elle éprouva une sorte de soulagement.

—*Ne me faites pas trop de mal, docteur, dit-elle, c'est inutile...*

—*Je ne désespère pas de vous sauver.*



—Non ! non ! je le sens, je suis perdue !

Elle se laissa penser, cependant, puis quand le docteur se fut éloigné, désignant le meuble brisé, elle dit à Nadille :

—Donnez-moi ces lettres, ces papiers.

La vicomtesse les enleva, les noua dans son mouchoir et tendit ce paquet à Caroline, qui l'enfouit sous ses oreillers.

Le jour était venu ; la lumière jaunie des candélabres luttait contre la clarté d'une matinée de février. François éteignit les bougies, puis il resta dans l'antichambre du premier étage, afin d'obéir aux premiers ordres de Nadille. La femme de chambre sanglotait dans un coin.

Tout à coup, un grand mouvement s'opéra dans la cour, deux voitures y entrèrent et un groupe d'hommes en descendit. Le maître d'hôte effaré monta prévenir François.

—La justice ! fit-il.

Au même moment Gaston de Versel parut accompagné du commissaire de police, du juge d'instruction et du juge de paix.

Nadille voulut se jeter au-devant du baron.

—Laisse-le venir, murmura Caroline d'une voix éteinte.

Devant cette jeune femme, dont les traits s'imprégnaient des pâleurs de la mort, les magistrats s'inclinèrent avec un douloureux respect. Mourante, ils lui devaient justice et pitié. Gaston que ne soutenait plus la fièvre de la vengeance tomba accablé dans un fauteuil.

—Croyez-vous pouvoir répondre à nos questions, madame ? demanda le magistrat.

—Monsieur, c'est le dernier devoir que je pourrai remplir en ce monde.

—Votre mari rentré inopinément cette nuit, vous a, sous l'empire de la colère et, affirme-t-il, de la jalousie, blessée dangereusement...

—Mon mari s'est fait justice ! dit Caroline d'une voix plus forte ; je ne me crois pas le droit de l'accuser...

Alors tirant le paquet des lettres rassemblées par Nadille :

—Il me croyait coupable, il m'a punie... La loi l'excuse, moi je lui pardonne...

—Caroline ! s'écria Gaston en tombant à genoux devant elle.

—Nous n'avons pas été heureux, mon pauvre ami ! Peut-être m'as-tu trop délaissée... Je réclame un peu de pitié... Je meurs à vingt-cinq ans ! c'est bien jeune, et j'ai mais la vie ! Dieu me comptera cette expiation... Messieurs ! J'étais si légère et si folle ! Ah ! Gaston ! Gaston ! nous avons tous deux mal compris le mariage et le devoir !

M. de Versel serrait les mains de sa femme ; il les couvrait de baisers en pleurant.

—Vis ! lui dit-il, vis, guéris-toi ! Nous sommes si jeunes. L'avenir nous gardera de meilleurs jours. Je ne te quitterai plus... Nous oublierons tous deux...

Elle eut un faible sourire.

—L'avenir est plus haut, dit-elle...

Puis elle ajouta :

—Messieurs, vous le voyez, il me plaint, il me regrette, il me pardonne... Laissez-le ici... Je mourrai près de lui... Il ne s'enfuira pas, vous le savez bien ! A quoi bon ! le pourriez-vous condamner quand je l'absous ! c'est ma faute, c'est ma faute...

Les magistrats cédèrent à la prière de Caroline, et permirent à Gaston de demeurer près d'elle. Pendant les dernières heures de sa vie Mme de Versel s'occupa des moindres détails concernant sa fortune qu'elle abandonnait à son mari, ses amis à qui elle léguait des souvenirs. Le prêtre vint et Caroline reçut le pardon suprême. De ce moment elle parut transfigurée. Elle ne regrettait plus de mourir.

—Vois-tu, Gaston, disait-elle, je te pardonnerais toujours la blessure reçue, mais toi, tu n'oublieras pas... Nous serions malheureux, en dépit de notre volonté de recommencer l'existence... J'ai été bien élevée tant que ma mère a vécu ; mes amis m'ont perdue. Tu songeras à moi sans haine, c'est tout ce que je veux. Plus tard tu trouveras une meilleure femme, et tu la garderas à ton foyer...

—Mon Dieu ! Mon Dieu ! ne me dis pas ces choses, ne te montre pas si miséricordieuse.

—Il le faut bien, le juge m'attend ! celui qui sait tout, et qui lit au fond des âmes.

Elle pensait mourir le même soir ; mais elle était jeune et robuste ; en dépit d'elle-même elle luttait contre le mal...

Cependant l'agonie venait, et le docteur laissait comprendre qu'elle ne passerait pas la seconde journée !

Au matin, Gildas arrivait chez M. du Frétay. Il apprit à la fois son mariage, la scène qui avait eu lieu avec Nadille, et des détails du départ violent de celle-ci.

—Où la trouver ? demanda Gildas, qu'est-elle devenue ?

—Déjeunons d'abord, nous la chercherons ensuite. Avant la fin de la journée, vous l'aurez retrouvée.

Evidemment ce parti était le plus sage, et Gildas s'y rangea. L'heure du courrier arrivée, le domestique apporta les journaux et les lettres, le banquier décacheta les uns et déchira la bande des autres.

Il parcourait rapidement les feuilles périodiques, allant des faits divers à la cote de la Bourse. La politique l'intéressait peu. Il savait trop que les articles d'un journal rendent son impression personnelle et non point celle du pays. En lisant du bout des cils les "nouvelles du jour" d'un journal bien informé, il trouva l'aliéna suivant :

"Un drame sanglant s'est passé hier dans un élégant hôtel de la rue Ampère. Le baron de V... revenu subitement de Monte-Carlo où il accumulait pertes sur pertes a tiré à bout portant un coup de pistolet sur sa femme. La malheureuse créature s'est affaissée sous le coup, on désespère de la sauver. Une heure auparavant, elle était dans sa loge à l'Opéra, en compagnie de la jolie vicomtesse de Kermoël."

Le banquier relut deux fois l'article ; enfin triomphant du sentiment d'épouvante qui venait de s'emparer de lui, il plia le journal, le mit dans sa poche, puis il ordonna de servir. Gildas parlait peu et mangeait encore moins. Il raconta cependant à son beau-père la maladie d'André et le dévouement de Tiphaine.

—Une vraie femme ! celle-là ! dit du Frétay.

Pendant quelques minutes il demeura silencieux, enfin lentement avec mille précautions, il parla de ses projets d'avenir.

—Ma fille m'a négligé, dit-il, et je ne pourrais vivre seul. Vous me comprendrez mieux qu'elle, Gildas, et vous ne me saurez pas mauvais gré de faire entrer à mon foyer une femme digne de tous les respects. Des mesquines questions d'argent ne sauraient nous désunir. Je vous donne d'ailleurs ma parole de sauvegarder les intérêts de Nadille. Je ferai plus, persuadé que je lui dois un dédommagement, je travaillerai pour elle, j'augmenterai dans le présent ses revenus, afin que tous deux, vous entendez bien, tous deux ! vous puissiez venir chaque année à Paris...

—Je vous en prie, dit Gildas, qu'entre nous il ne soit jamais question d'argent. Ma famille est riche ; les terres de Kermoël s'agrandissent chaque jour. Tout cela sera pour André... Nadille arrivera, je pense, à comprendre la vie ! alors nous pourrions être heureux encore... oui, heureux, si elle le veut, si elle le peut !

—Qui vous dit que Nadille n'a point reçu une leçon terrible, capable de corriger une nature plus rebelle encore. Elle m'a fait bien souffrir... Quand elle quitta cette maison, il y a deux semaines, la colère dans les yeux, la menace aux lèvres, je crus ne jamais pouvoir lui pardonner... Je me trompais... Mes bras lui sont ouverts... Gildas ! mon fils, allons la chercher...

—Quoi ! vous savez où elle est, et vous me le cachez.

—Je l'ignois ; il y a une heure, je vous le jure.

—Mais quel hasard...

—Dites quel malheur.

—Un malheur à ma femme, à Nadille !

—La catastrophe qui s'est passée ne l'atteint pas ; mais elle y trouvera peut-être son salut et celui de votre bonheur.

—Venez ! venez ! il me tarde de connaître le mot de cette étrange énigme.

—Le coupé est attelé, partons.

Tous deux montèrent en voiture, et le banquier donna l'adresse de l'hôtel Versel. Lorsque les deux visiteurs se trouvèrent dans la cour, le concierge leur dit d'une voix troublée que personne ne pouvait entrer.

—La vicomtesse de Kermoël est ici, répliqua le banquier ; je viens chercher ma fille. On le laissa monter. Dans l'antichambre il répéta les mêmes paroles, et passa. Sur

le seuil du boudoir se tenait Annette, première femme de chambre de la baronne. Elle connaissait Gildas et M. du Frétay.

— Quel malheur ! dit-elle en pleurant. C'est fini, allez, monsieur, ma maîtresse n'a plus que quelques instants à vivre...

— Puis-je entrer ?

— Madame la vicomtesse pleure et se désole ; monsieur semble au désespoir. Quel malheur ! mon Dieu.

Les deux hommes s'avancèrent de quelques pas.

Gaston, assis au chevet du lit improvisé, soutenait dans ses bras le buste de sa femme. Sur la chemise de batiste, sur les draps, on voyait des gouttelettes de sang... Hors cela, le boudoir gardait son aspect d'élégance. Les fleurs embaumaient, le soleil jetait ses rayons sur les tentures aux tons doux et sur les tapis veloutés !

Un spasme souleva la poitrine de la blessée, elle fit un signe à Nadille qui se pencha vers elle.

— Aime Gildas ! fit-elle, il le mérite... profite de cette leçon... Je meurs, moi ! Vis et sois heureuse ! Un mari... un enfant...

Ses yeux emplis de l'effroi de la mort se tournèrent vers Gaston :

— Pardon ! pardon ! dit-elle.

Il effleura ses lèvres blanches et recueillit l'âme qui s'envolait. Nadille s'affaissa sur les genoux. Deux hommes la soutinrent en même temps : son père et Gildas. Jetant ses bras autour du cou de du Frétay, elle fondit en larmes,

— Monsieur, dit Gildas, croyez que nous prenons une grande part à votre deuil.

Il fit un signe de la main et se pencha sur le cadavre.

— Père, emmène moi ! Emmène-moi !

Elle n'osait encore d'adresser à Gildas, se jugeant trop coupable.

Ce fut seulement quand elle se trouva chez le banquier, que le courage lui revint.

— Moi aussi, Gildas, je suis coupable.

— Notre enfant a failli mourir.

— Tandis que moi...

Elle n'acheva pas et se reprit à pleurer.

Lentement son père et son mari la consolèrent. On lui raconta les souffrances, le danger d'André, le dévouement de Tiphaine. Elle écouta tout avec humilité, le front courbé, le cœur rempli de repentir.

— Que la leçon ! quelle leçon ! dit-elle enfin. Mon ami, si vous le voulez bien, nous resterons jusqu'aux obsèques de Caroline... Ensuite nous partirons pour Lézardeau. Ce soir, nous irons ensemble faire une visite à celle qui doit devenir la femme de mon père.

— Oh ! Nadille ! s'écria M. du Frétay, combien tu me rends heureux.

— J'ai beaucoup à réparer, répondit-elle.

Dans l'après-midi, le banquier, sa fille et Gildas se rendirent rue Nolet. Louise touchée jusqu'aux larmes, serra Nadille dans ses bras, un pacte d'affection fut signé entre elles. Le lendemain eut lieu le convoi de Caroline, M. de Versel y déploya un grand luxe ; lorsque les cérémonies furent terminées, il se constitua prisonnier. A la même heure Gildas et sa femme reprenaient le chemin de Lézardeau.

## XV

### DERNIÈRES HEURES.

Un grand feu flambait dans la cheminée de la bibliothèque, petite pièce garnie de livres, ornée de bustes, égayée par des fleurs hivernales. Depuis son retour, Nadille affectionnait ce coin paisible. Les portraits graves accrochés aux murailles ne l'effrayaient plus. Elle cessait d'avoir peur des yeux creux des statues. Enfoncée dans un immense fauteuil, les pieds sur un coussin, elle regardait les flammes vives danser bleuâtres ou rouges. Son esprit s'agrandissait dans la vision plus que dans le rêve. De temps à autre ses prunelles paraissaient fixer un spectacle effrayant, et des syllabes mornes tombaient de ses lèvres pâles. Il eut été impossible de distinguer les mots qu'elle prononçait mais on devinait qu'elles avaient rapport à des scènes terribles.

La porte de la bibliothèque s'ouvrit doucement, et la comtesse de Kermoël s'avança sans bruit vers sa belle fille dont elle prit les deux mains.

—Toujours la fièvre ! fit-elle en s'asseyant. Mon enfant, ne parviendrez vous point à triompher de ce mal ? Le médecin affirme que vous l'entretenez en vous par des rêveries douloureuses...

—Non pas de rêveries, ma mère, répondit Nadille, mais des souvenirs horribles, des regrets déchirants. Qu'importe les battements précipités de l'artère ; ce n'est rien cela ! Le mal est au cœur, à la conscience, tardivement éveillée.

—Nadille, ne vous accusez pas plus que nous ne vous accusons nous mêmes.

—Je le sais, vous êtes généreux. Vous vous efforcez de me faire oublier ce qui jamais ne s'effacera de ma mémoire... Tant de choses en si peu de jours, en deux semaines... Mon père me maudissant, presque... Mon enfant mourant, sauvé, racheté par un sublime sacrifice ; puis au retour d'une fête, un mari outragé se faisant justice ; le sang de Caroline éclaboussant ma toilette d'Opéra... Une nuit passée près de cette mourante, tout un jour écoulé à la tenir dans mes bras, effrayée, repentante, s'accusant d'avoir mal compris la vie, négligé ses devoirs, demandant grâce pour le malheureux affolé qui venait de se venger d'une façon terrible... Alors, comprenez-vous ce qui s'est passé en moi ? J'ai cru voir ma propre vie se dérouler ; il m'a semblé qu'un pas de plus je roulais dans le même abîme... Mon père m'a paru juste, mon mari trop indulgent... Je me suis jugée, et je me suis condamnée...

—Vous faites en ce moment le désespoir de Gildas.

—Il est bon de m'aimer encore... que me doit-il, cependant ? la ruine, des désillusions, la certitude que, mauvaise fille, mauvaise épouse, je sois une mauvaise mère !

—Vous réparez vos torts !

—Ils sont irréparables, ma mère. Rien ne fera oublier, voyez vous, qu'à l'heure où agonisait cet innocent, je ne courusse le monde avec Mme de Versel... Rien n'empêchera que mon mari m'ait trouvée dans une maison envahie par la police venue pour constater un meurtre... Rien ! rien ! Vous parlez de l'amour de Gildas, ne vous y trompez point, il est fini, bien fini ! La créature qu'il aimait en moi s'est envolée, la Syrène de Dinard n'eut que sa voix pour l'attendrir ; il sait maintenant qu'elle est un monstre... Il est miséricordieux, et ne me laisse point voir à quel point son âme est blessée ; je le sais, il suffit...

Nadille s'arrêta un moment, tordit ses doigts frêles, et tourna vers la comtesse ses yeux noyés de larmes.

—Le bonheur était si facile ici, entre vous, une sainte ! entre Tiphaine, un ange ! C'est elle que Gildas aurait dû épouser... J'ai été mal élevée, une gouvernante ne remplace jamais une mère ; et puis mon caractère garde des côtés indomptables ! Mais Dieu me prendra en pitié, il ne me laissera pas dans un monde où je souffre, et où je fais souffrir.

—Que dites-vous là, cruelle enfant ?

—La vérité. N'essayez ni de vous tromper ni de m'abuser... La mort est en moi, depuis longtemps déjà... Gildas vous a raconté comment nous apprîmes la catastrophe de l'*Union universelle*... J'étais au bal, les épaules nues ; affolée je courus sur la terrasse, et j'y restai perdue dans le sentiment de mon désespoir. Le froid me saisit et quand je revins chez moi, j'eus le pressentiment que cette nuit me serait doublement fatale... Depuis ce temps le mal a couvé en moi, grandissant sourdement... lors de mon dernier voyage à Paris, je consultai un médecin célèbre... Un spécialiste... Il ne me cacha point que la poitrine est atteinte... Cette nouvelle, loin de m'abattre me donna un redoublement de folie. Puisqu'il me restait peu de temps à vivre, au moins je passerais gaïement ces derniers mois... Vous savez le reste... Un drame sanglant a terminé cette comédie parisienne... Je vous reviens blessée à mort, l'âme noyée de regrets me demandant comment apprendre à Gildas cette nouvelle qui, en dépit de tout, lui brisera le cœur. C'est horrible ! horrible ! à vingt-quatre ans... lorsque l'expérience pouvait m'apprendre à être heureuse... Non ! non, cela vaut mieux. Entre moi et mon mari restait une ombre... Celle de l'enfant malade ; un cadavre... celui de Caroline... Je m'en irai aux premières feuilles peut-être, aux dernières sûrement. D'ici là je m'efforcerai de devenir autre que vous m'avez vue jusqu'ici... Je ne voudrais à personne léguer un mauvais souvenir. Oh ! vous aviez bien raison de vous opposer au mariage de votre

fil. Est-ce qu'une fille légère comme moi devait entrer dans une famille comme la vôtre ?

—Taisez-vous ! taisez-vous, Nadille ! le passé est bien passé .. Depuis que vous êtes la femme de notre fils avons-nous un seul jour témoigné du regret que vous fussiez entrée ici ?

Il vous avait chérie, cela suffit, vous nous deveniez sacrée... N'exagérez rien ! pauvre enfant ! Tout à l'heure vous le disiez, vous avez été élevée d'une façon futile, dangereuse, mais vos fautes ne sont pas si graves que vous ne les puissiez expier... Le nom de Gildas est resté pur de toute tache. Vous l'aimerez désormais d'autant plus que vous avez failli... Ne faudra-t-il point lui faire oublier les heures pénibles... Quand à la fortune, nous sommes riches, autrement que vous n'aimez la richesse, c'est vrai, mais enfin, dans un an nous serons libérés de toutes nos dettes...

—Des dettes, vous, ma mère !

—Je vous le dirai en confidence, pour vous consoler et vous calmer... Les terres vendues par Gildas ont été rachetées par nous ; Lézardeau est toujours complet... Votre folie se trouve réparée, André n'en souffrira point... Mon fils l'ignore ; je le lui apprendrai seulement lorsque nous aurons tout payé. Cela était difficile, Nadille ! Les fermiers manquent d'exactitude, quand les moissons rendent moins. On ne peut se montrer trop dur avec de braves gens qui sont depuis vingt ans vos tenanciers. Puis les durs hivers multiplient la pauvreté. Il faut donner du bois et du pain à ceux qui en manquent. Nous avons pris sur le superflu, et bientôt tout sera fini.

—Ma mère, vous m'aidez à bien mourir ! dit Nadille.

Elle se jeta à genoux devant Mme de Kermoël et sanglota le front sur son épaule. Les palpitations de ce pauvre cœur émurent la comtesse jusqu'au fond de l'âme. Elle serra dans ses bras cette Nadille si différente d'elle même, et pour la première fois son êtreinte fut véritablement maternelle.

Nadille le comprit ; lentement ses sanglots s'apaisèrent, mais elle demeura dans la même posture, éprouvant une grande douceur à se sentir serrée dans les bras de Mme de Kermoël.

L'arrivée de Gildas fit lever le front aux deux femmes.

—Vois-tu comme ta femme devient câline, dit la comtesse avec un sourire ; tu ne devinerais jamais de quoi elle me remercie...

—Une surprise pour elle.

—Pour tout le monde. L'hiver est souvent humide ici, je souffre vaguement déjà de ces vieilles douleurs... L'enfant a besoin de lumière et de chaleur... dans une semaine nous partons tous pour l'Italie.

Nadille comprit que la comtesse songeait seulement à sa santé, elle lui jeta un regard rempli d'ineffable gratitude.

—Oh ! s'écria Gildas, j'accepte de grand cœur pour ma part. Chère mère, vous avez là une superbe idée ! Ma pauvre Nadille retrouvera ses couleurs, André sa gaieté, Carlina ses chansons. Tiphaine s'agenouillera dans toutes les basiliques. Vous êtes la meilleure des mères !

Mme de Kermoël prit la tête de son fils dans ses deux mains.

—Je suis bien payée par ta joie, lui dit-elle.

Dès le lendemain furent commencés les préparatifs du départ. Aucune distraction ne pouvait mieux convenir à l'état de Nadille ; elle parut renaître, et les couleurs revinrent à ses joues. Pendant les premiers jours de son retour de Paris, il semblait qu'elle osât à peine embrasser son enfant. Dans sa conscience elle jugeait qu'il appartenait à Tiphaine. Lorsque celle-ci le lui envoyait, elle souffrait une étrange douleur. Il semblait qu'on mit de la condescendance à lui prêter son enfant. Peu à peu elle l'attira davantage. Le petit être s'accoutuma à voir près de lui ce beau visage pâle et triste. Quand on lui parla de départ, il battit des mains. Carlina, folle de joie, emplissait la maison de ses chansons et de ses rires.

Enfin tout fut prêt, et la famille de Kermoël quitta la gare de Quimperlé, au milieu d'un cortège d'amis.

A mesure qu'elle approchait du pays du soleil Nadille paraissait renaître. Le souvenir de Caroline la hantait moins. Elle s'efforçait de retrouver à chaque étape de son voyage les souvenirs de cette promenade faite jadis en Italie avec son mari...

Gildas, dont l'âme avait été cruellement bouleversée pendant la maladie de son fils

et la fuite de Nadille, remerciait Dieu de trouver si douce, si charmante, une femme aimée en dépit de ses défauts et de ses fautes. Elle devenait telle qu'il la souhaitait jadis. Occupé uniquement de lui plaire, elle s'efforçait de lui faire oublier les douleurs passées. Plus de caprices, de coquetteries. C'était la comtesse de Kermoël qui multipliait les folies. Elle achetait dans tous les magasins des careaux à teinte rose, des mosaïques ; ailleurs, des guipures rares provenant de quelque couvent d'Italie, des médailles, des perles ; Nadille voulait refuser. Elle pleurait d'attendrissement et de reconnaissance et se jetant tour à tour dans les bras de son mari et ceux de sa mère, elle leur répétait :

—Que je vous aime ! que je vous aime !

Ils parcoururent toute l'Italie, admirant les chefs-d'œuvre, suivant tour à tour les traces de l'art et celles de la foi. Gildas et l'abbé Bernard, car on avait voulu donner au vieux prêtre cette joie ineffable de prier au Colysée et au tombeau des Apôtres, ressuscitaient pour elle la Rome antique, la Rome des Césars, puis cette autre Rome mystérieuse qui naît dans les catacombes, avant de s'asseoir sur le trône. Elle écoutait surprise, charmée. Comment avait elle vécu sans savoir ces choses, sans s'intéresser à ces événements ? Quoi, toute sa jeunesse s'était dépensée dans les magasins et dans des ateliers de couturières. Oh ! la folle tête, et le cœur vide ! Maintenant elle pleurait sur ces jours perdus, elle en vint à supplier Dieu de la faire vivre. Sous le chaud climat d'Italie elle ne sentait plus sa poitrine malade et déchirée ; les poumons se cicatrisaient ; elle n'avait plus d'accès de cette toux sèche d'autrefois qui lui faisait compter les jours qu'elle devait vivre.

Gildas était si bon. L'enfant si beau ! Mme de Kermoël et son mari la choyaient avec une tendresse si grande. Elle n'avait pas vingt-cinq ans ! la jeunesse n'offre-t-elle pas des ressources imprévues ! Elle l'espérait, elle y voulait croire.

Du reste, tout l'étonnait, Mme de Kermoël qu'elle avait connue si méticuleuse dans les comptes, exacte, pour ne point dire avare, semait l'or à pleines mains pour ses plaisirs et ceux de Gildas.

Combien elle les avait méconnus ! quel arriéré à payer à ces grands cœurs ! Elle les chérissait maintenant profondément, passionnément, et tous deux le lui rendaient avec usure.

Un soir, à Naples, au moment où Nadille montait l'escalier de l'hôtel, elle aperçut une jeune femme d'une beauté rare, vêtue avec une grande élégance, après une seconde d'hésitation, elle la reconnut.

Elle reçut un choc au cœur, en elle-même, mais elle triompha vite de cette épreuve, et continua de monter la main tendue, le regard souriant :

—Louise ? dit elle.

Nadille ne pouvait appeler sa mère cette jeune et éblouissante créature. Celle-ci le comprit et l'embrassa.

—Mon père ? demanda Nadille.

—Il vient à l'instant ; depuis hier seulement nous sommes à Naples.

—Je ne lui demanderai point s'il est heureux.

—Vous avez raison, Nadille, nous le sommes tous.

—Je suis ici avec toute la famille, mon enfant, Tiphaine... Nous dînerons ensemble, n'est-ce pas ?

—De grand cœur.

—Je voudrais bien aller embrasser mon père.

—Allez, pendant ce temps je demanderai un peu de sa précieuse amitié à M. de Kermoël.

Nadille courut au petit salon où M. du Frétay achevait de ranger des papiers. Elle se jeta à son cou.

Alors elle lui parla tendrement, d'une voix chaude, avec des yeux humides de larmes.

—J'ai vu Louise, dit-elle enfin, nous dînons en famille... Cela vous convient-il, papa ?

Elle l'appelait "papa" comme dans les bons jours d'autrefois.

Ce fut une soirée charmante, prolongée sur une terrasse embaumée du parfum des fleurs. Jamais Nadille n'en devait trouver une si belle.

M. du Frétay et sa femme commençaient leur voyage ; les Kermoël achevaient le

leur. Il fut convenu que le banquier viendrait à Lézardeau, lors de son retour en France.

—Carlina, dit Nadille à la nourrice, moi et Tiphaine nous suffirons désormais à mon enfant... Vous avez été bonne, patiente, attentive, voilà de quoi acheter une maison et vivre tranquille dans votre pays... quand vous redirez quelques-unes de vos chansons, pensez à moi...

Carlina baisa la main de Nadille.

Le soir, tandis que la famille prenait des glaces, une belle fille vêtue avec le luxe de son pays, épingles d'or dans ses lourdes nattes, chemisette de guipure, tablier de soie à tons vifs, ayant à la main un tambourin orné de rubans vint sous la terrasse chanter de sa voix chaude, les refrains populaires de son pays.

Tout à coup elle entonna l'air de la *Mano Linetta* avec une verve, un entrain endiablé.

Nadille se renversa dans les bras de son mari :

—Pas cet air là ! pas cet air-là ! dit elle d'une voie étouffée.

Elle se souvenait de la traversée de la Rance.

Qu'ils étaient loin, ces jours où Nadille devinant l'amour naissant de Gildas, l'encourageait et le désespérait tour à tour par ses coquetteries. Elle voyait glisser devant elle les pentes de gazon descendant jusqu'à l'eau bleue, les maisons roses, les bosquets verts, les collines onduleuses, les rochers abrupts. Mais surtout elle se revoyait elle-même éclatante de beauté, fière de son empire, entraînant à sa suite ceux qu'elle honorait d'un regard. Qu'était-elle devenue, depuis ? Quel rôle avait joué la femme, quel devoir avait rempli la mère ? Qu'advierait-il de cette Syrène de Dinard, tant fêtée jadis ? Hélas ! elle le savait trop ! des larmes montèrent à ses yeux, elle étouffa un sanglot et demeura immobile.

Gildas s'approcha de sa femme :

—Tu souffres ? lui demanda-t-il.

—Oui, cruellement.

—Que souhaites-tu ? que veux-tu ? lui demanda-t-il.

—Rien ! répondit elle ; ou plutôt ce que tu ne saurais donner : l'oubli.

On revint lentement en France, en s'attardant dans toutes les villes, même les bourgades d'Italie, afin d'y jouir des splendeurs de ce pays admirable. Les chaleurs commençaient à devenir trop grandes pour qu'il fût possible d'y séjourner. A Lézardeau on retrouverait le calme profond, le silence et la majesté des grands bois.

Mme de Kermicil ne put dissimuler sa joie en y rentrant. Nadille lasse et malade se reposa durant quelques jours, et demeura plongée dans une sorte d'engourdissement. Quand la force lui revint elle garda son enfant près d'elle, lui parlant, l'embrassant, lui répitant :

—Tu te souviendras de moi, n'est-ce pas ?

—Vas-tu faire un autre voyage ? dit André.

—Un autre voyage, un long voyage, et tant qu'il durera tu songeras à ta mère, mon chéri.

— Oh ! oui, et j'irai t'attendre sur la route.

Elle le serra dans ses bras avec un transport désespéré.

Chaque jour se renouvelaient des scènes semblables sous des formes différentes.

Le vieux docteur combattait le mal non seulement avec talent, mais avec un dévouement admirable. Lui aussi se prenait à aimer Nadille, depuis qu'elle se montrait si différente d'elle-même. Gildas ne comprenait point la gravité du mal. Il attribuait la langueur de sa femme à la terreur éprouvée par elle, à la commotion reçue lors du meurtre de son amie. Il lui semblait impossible qu'elle mourût. Sa tendresse vivait en lui avec d'autant plus d'ardeur que Nadille devenait presque une créature parfaite.

Suivant leur promesse, M. du Frétay, Louise et sa mère vinrent au mois de juillet à Lézardeau. Mme Lascaut devint tout de suite l'amie de la comtesse de Kermicil. Ces deux cœurs maternels s'entendaient à merveille : ces deux âmes chrétiennes se comprenaient. Du Frétay subissant l'ascendant de Louise devenait un homme nouveau. Il ne croyait plus que l'existence est faite seulement pour que l'homme y multiplie les gains et les jouissances. Sans doute il tenait à la fortune, mais il en faisait un noble usage. Le financier disparaissait sous l'homme du monde.

Louise, se souvenant d'avoir souffert, secourait discrètement les infortunés timides.

Cette jeune femme était devenue la lumière et la conscience de cet homme, qui jusqu'alors n'avait songé qu'à ses propres jouissances.

Loin d'être jalouse de Nadille, elle s'efforçait de la rendre plus chère à M. du Frétay.

—Maintenant, disait elle à la jeune femme, vous ne refuserez pas de vivre avec nous, en famille. André gravira sous nos doubles caresses. Nous sommes plus riches qu'il ne faut ; j'ai peu de besoins, et la caisse de M. du Frétay suffira bien à payer les toilettes de deux femmes raisonnables.

—Louise ! Louise ! répondit un jour Nadille, en se jetant dans les bras de sa nouvelle amie, je vêtirai bientôt une nouvelle robe... Une robe blanche comme la neige, froide comme elle... Ne voyez-vous pas mieux, plus loin que les autres ? Avant que tombent les feuilles de cette vigne vierge qui s'empourpre déjà, je serai dans mon lit de terre, et les roses de Noël y fleuriront.

—Taisez-vous ! taisez-vous, Nadille, c'est impossible.

—Hélas ! c'est vrai... Rien ne guérira mon mal... Le soleil d'Italie est demeuré impuissant à me soulager... le docteur est bon, il ne m'oblige point à prendre des remèdes... Si vous saviez combien la pensée de mourir me paraît difficile à étouffer... Je voudrais crier à tous : " Aimez moi bien ! J'ai peu de temps à vivre ! " Je souhaiterais pleurer la vie qui est belle, la nature, tout ce que j'ai reconquis, tout ce que j'aime ! Mais puis je montrer à ces chers aveuglés un avenir poignant ? Faut-il les affliger à l'avance ? Je les laisse me gêner doucement, tendrement, et je leur dissimule autant que je le puis les ravages de la phtisie.

Louise n'essaya point de lutter contre la certitude de Nadille. Tout en essayant de la rassurer, elle gardait elle-même peu d'espérance. Mais ce fut un soulagement pour la jeune femme de parler de sa mort avec une créature pieuse et dévouée. Elle souffrit moins du jour où elle lui eut confié la vérité.

Quelquefois elle sortait seule, traversait les jardins, suivait un chemin ombragé et se rendait à la petite église de Lézardeau. Une ombre fraîche l'y enveloppait. Elle demeurait absorbée dans la méditation, les yeux fixés sur une vierge tenant sur ses genoux son fils mort... L'heure passait sans qu'elle sans doutât. Ses lèvres ne remuaient point, mais de son âme s'élançait une ardente prière de bonheur pour ceux qu'elle laisserait derrière elle. Quand elle sortait de cette pauvre église, une grande paix inondait son âme, et le sentiment d'amertume qui parfois s'y glissait, disparaissait d'une façon soudaine.

Le vieil abbé Bernard la trouva par une chaude journée d'août adossée contre un pilier, les mains jointes sur ses genoux, le regard voilé de larmes. Dans la mystérieuse solennité de cette église recueillie, il lui parla longtemps, pansant une à une les plaies mal fermées de son âme. Lorsqu'elle quitta le temple villageois, elle se sentait si faible qu'elle accepta le bras du curé pour rentrer au château.

Alors commença le dépérissement progressif de cette rayonnante créature. Son unique préoccupation était de cacher à tous les ravages du mal. Ils furent rapides ; aux premiers froids Nadille se trouva frappée par l'aile de la mort...

Elle voulait mourir debout, et laisser à ceux qui l'avaient aimée un souvenir mêlé de charme. La coquetterie qui semblait l'avoir abandonnée reparut.

Elle ne quitta plus les robes de chambre blanches, elle mit chaque jour des fleurs dans ses cheveux et à son corsage. Elle voulut chanter encore, non plus ses airs de bravoure qu'elle lançait jadis d'une voix triomphante, mais des mélodies tristes, trouvées dans les maîtres allemands. Elle soupirait l'*Adieu* d'une voix affaiblie, *Ame chrétienne partez*, ces compositions jaillies d'une âme blessée, et qui apaisent d'autres âmes. Louise et Mme de Kermoël comprirent seules avec Tiphaine que le grand malheur était proche.

Ni son père ni Gildas ne s'en doutaient. Elle mettait parfois du rouge pour les tromper davantage. Mais un jour vint où elle ne quitta plus sa chaise longue.

Son enfant à ses pieds, Gildas près d'elle, Nadille parlait des mauvais jours pour en demander pardon. Elle éprouvait un dernier, un ardent besoin de s'entendre répéter que nul ne s'en souvenait, que jamais on ne l'avait tant aimée, quelquefois des accès de désespoir la reprenaient, alors elle appelait Louise et pleurait :

—Je sais ! disait-elle, je sais que je suis perdue ; le docteur n'oserait tenter de me prouver le contraire ; mes heures sont comptées... Eh bien ! à la pensée de quitter sans retour tout ce qui frappe mes yeux, tout ce qui réchauffe mon cœur, j'éprouve une douleur amère, inouïe... quoi ! je ne verrai plus le soleil qui se couche là-bas dans les



nuages rouges : je n'apercevrai plus les montagnes noires couvertes d'une verdure qui repose mes regards... Mes yeux seront éteints ! éteints pour jamais ! Ils ne fixeront plus votre aimable visage, la belle tête de Gildas ni mon petit enfant... Oh vivre ! vivre ! En languissant, en souffrant si on veut, mais voir le ciel, entendre des êtres chers, sentir qu'on est aimée... Vingt-cinq ans, Louise, c'est si jeune ! si jeune !

Mme du Fréay s'efforçait de la consoler, elle l'apaisait lentement, et quand elle la quittait, le front de Nadille avait trouvé sa sérénité.

La forêt se dénudait lentement ; les feuilles rouillées et empourprées jonchaient le parc ; les vignes vierges laissaient pendre des ramures ornées de feuilles pourpre. C'était l'automne. Au matin la gelée blanchissait les pelouses et les prairies ; les brouillards flottaient sur l'Ellé, l'air plus vif sifflait dans les branches ; de longues files d'oiseaux émigraient pour des pays plus cléments. C'était l'automne dont les pâles et suprêmes beautés précèdent le deuil de l'hiver.

Mais on ne parlait point de chasses bruyantes, de réunions joyeuses au château de Lézardeau. On se rapprochait davantage, les premiers feux flambaient dans les cheminées monumentales, Tiphaine et Louise chantaient encore le soir, mais Nadille ne mêlait point sa voix à la leur. Tandis qu'elles répétaient quelque duo préféré, une chanson du pays, Nadille renversait sa tête dans l'ombre, et plus d'une fois des pleurs roulèrent sur ses joues. L'abbé Bernard et le docteur venaient chaque soir. Mais nul n'osait révéler la vérité : M. du Fréay et le comte de Kermoël répétaient que Nadille retrouverait des forces pour le voyage projeté. Il ne s'agissait plus d'aller en Italie, mais en Afrique ; tous s'en faisaient une joie, et Nadille s'efforçait de sourire. Mais les heures pendant lesquelles ceux qui l'aimaient rêvaient pour elle la guérison et la vie, lui paraissaient plus douloureuses que s'ils eussent compris la vérité.

Novembre arriva. Les arbres étaient complètement dépouillés. Nadille se sentait plus mal de jour en jour. Elle comprit qu'elle devait dire adieu à tous. Louise voulut elle-même préparer sa dernière toilette. On remplit de fleurs la petite pièce qui lui servait de boudoir, et par une belle après-midi, tandis que le soleil descendait avec lenteur vers l'horizon, Nadille appela toute la famille près d'elle et plaça l'enfant sur ses genoux. Elle l'entoura d'un de ses bras, et abandonna sa main à Gildas. Une gravité inaccoutumée, solennelle, ennobliissait son visage ; elle s'adressait à tous, mais la pression de ses doigts disait à Gildas qu'elle parlait surtout pour lui.

— Vous avez tous été bons pour moi, dit-elle, trop bons ! Car, non contents de me pardonner mes fautes vous m'avez aimée... J'aurais voulu rester près de vous toujours, réparer le passé, me rendre digne de vous en suivant vos exemples. Dieu ne le veut pas ! Vous avez cru que mes regrets suffiraient à l'expiation... Il fallait la mort pour me purifier... Gardez de moi un tendre souvenir... Je vous quitte et mon cœur se déchire à cette pensée... Mais l'abbé Bernard me soutiendra, et vous me pleurez... Cher Gildas ! j'étais trop frivole pour ton esprit sérieux, tu t'es trompé en me choisissant... Mais tu es encore jeune, si jeune ! Parle de moi à mon petit enfant, montre-lui souvent mon portrait... qu'il n'oublie pas, même près d'une autre, celle qui pour lui voudrait ressaisir la vie... Vous ne restez pas seul, mon père, et votre femme est un ange... Ma mère, et vous, mon cher comte, je pleure en vous quittant ! vous me forciez à vous adorer... J'ai ruiné mon mari, il me reste quelques bijoux de prix, partagez-les en mémoire de moi... Quant à mon trésor le plus précieux, vous le protégerez en commun, et pourtant je le lègue à une seule... Tiphaine ! tu l'as sauvé, je te le donne...

Elle attira la jeune fille dans ses bras et ajouta d'une voix plus faible :

— C'est toi que Gildas aurait dû aimer ! tu le rendras heureux !

Et doucement, sans crise, au milieu des embrassements de ceux qui l'écoutaient en pleurant, Nadille se renversa en arrière et poussa un profond soupir.

Ce fut le dernier.

On la para d'une robe de satin blanc, on la couronna de roses de Noël, et la vieille tombe des Kermoël se referma sur celle qui avait été la Syrène de Dinard.

JULES MARY.

# — M E P R I S E —

## I

Après le dîner de gala, on causait dans un des petits salons de l'ambassade de France à X... Le prochain mariage d'un jeune diplomate, dont les aventures galantes avaient ému la ville, défrayait la conversation d'un groupe joyeux rassemblé autour du consul français de X\*\*\*. Celui-ci dit tout-à-coup :

— Je me suis marié, moi, dans des circonstances assez originales : la première fois que j'ai eu l'honneur de voir Mlle Prévally, ma future femme, elle a failli me faire arrêter comme voleur.

— Racontez-nous cela, monsieur le consul, demanda la charmante comtesse Morvath, avec un sourire irrésistible.

Le consul s'inclina et reprit :

— Dussé-je vous paraître un peu ridicule, je vous conterai cette aventure, puisqu'elle peut vous amuser.

## II

“ Il y a dix ans, mesdames, je débutais dans la carrière avec le titre d'élève-chancelier au consulat de Buda-Pesth. J'étais à peu près seul au monde, ma famille se composant uniquement d'un frère aîné qui se maria peu après mon départ avec une jolie Parisienne. Les occupations de mon frère le retenaient à Paris ; d'autre part, le consul n'accordant que des congés courts et rares, trois ans avaient passé sans que j'aie pu connaître ma jeune belle-sœur.

“ Vous comprenez qu'après trois ans d'exil, je fusse très-impatient de revoir la France. Dès que j'obtins l'autorisation de faire mes malles, j'écrivis à mon frère Maurice, annonçant mon arrivée pour le vendredi suivant. Comme je devais débarquer à la gare de l'Est vers six heures du matin, je ne voulus déranger personne, et j'insistai pour que mon frère et sa femme restassent tranquillement à m'attendre chez eux.

“ J'ajoutai même, en plaisantant, qu'ils pourraient laisser la clef sur la porte et me préparer un petit déjeuner auquel je ferais honneur avant qu'ils se fussent aperçus de ma présence.

“ Tout fut convenu entre nous comme je l'avais souhaité. Le train m'amena sous le hall vitré de la gare, au blême petit jour de décembre, éreinté par deux jours de voyage à travers l'Autriche, le Tyrol, la Suisse et l'Alsace, les oreilles tintant encore du chaos des langages étrangers, les yeux fatigués du kaléidoscope des paysages, la migraine aux tempes, la joie au cœur. Je sautai dans un fiacre, et pendant que le cocher, ébahi par ma toque d'astrakan et mon pardessus à brandebourgs, me conduisait au triple galop, croyant peut-être emporter un prince, vers le boulevard Saint Germain, je respirais avec délices la brume hivernale et l'odeur de Paris.

“ En vérité, mes idées dansaient un peu dans ma tête, comme après une nuit de bal ; je faillis oublier ma valise dans la voiture et je donnai au cocher un louis de dix francs pour une modeste pièce de dix sous.

“ Je vous ai dit que mon frère s'était marié en mon absence. J'ignorais également sa femme et sa maison. Si je ne me trompai pas d'adresse, ce fut miracle, dans l'état d'hébétude où je me trouvais. L'heure matinale me faisait craindre de tomber au beau milieu de la toilette de ma belle-sœur.

“ — Ah ! pensai-je, s'ils avaient eu la bonne idée de mettre la clef sur la porte et de continuer leur somme, j'entrerais doucement, je demanderais à la femme-de-chambre de quoi me reconforter un peu, et j'apparaîtrais au réveil de mes hôtes reposé, rafraîchi, tout-à-fait présentable.

“ La concierge, à ma vue, ouvrit des yeux étonnés. Ma toque et mon pardessus à la mode de Pesth produisaient sur les Parisiens l'effet d'un costume vaguement carnavalesque, — imposant malgré tout, — et que la concierge, comme le cocher, devaient supposer bourré de florins exotiques. Avec un grand salut, la bonne femme m'indiqua le logis fraternel, un peu haut, au quatrième étage. Je pris ma valise à la main et je grimpai l'escalier.

“ A sept heures du matin, j'étais à peu près sûr de n'y rencontrer personne, sauf des fournisseurs. Je montai, je montai, regardant comme en rêve les hautes portes d'acajou auxquelles pendaient encore les bouteilles de lait apportées une heure plus tôt et que les domestiques paresseux n'avaient pas enlevées encore. Enfin, je vis le chiffre 4 sur le faux marbre du mur au-dessus de la banquette de velours rouge qui ornait chaque palier...

“—C'est là ! m'écriai-je, fourbu de mon ascension, mais joyeux.

“ La concierge avait bien dit :

“—Au quatrième, la porte à gauche.

“ J'étendis la main vers la sonnette. Heureusement que j'aperçus à temps la clef sur la porte, et cette porte même à demi-entr'ouverte. La bonne avait dû la laisser ainsi à dessein pendant une courte sortie. Je n'allais pas, en carillonnant, réveiller toute la maison.

“ Décidément je pénètre dans l'antichambre et je me débarrasse de ma valise, de ma toque, de mon pardessus... D'un coup d'œil, j'inspecte les porte-manteaux de chêne garni de nickel, les sobres tentures couleur de brique, les façences, les p.nopies où je me plais à reconnaître le goût savant de mon frère aîné... Puis, une porte ouverte attire mon attention... Tiens ! c'est la salle-à-manger, une vaste pièce construite et meublée dans un style alors tout récent : tentures de cuir frappé, véranda à vitraux, table et bahut Louis XV, horloge hollandaise, le tout d'un luxe sévère et discret... Quel bon feu dans la cheminée !... Si je me chauffais un moment ?... Et là, sur la table, quel excellent chocolat au parfum de vanille préparé... Pour moi, évidemment, par le soin d'une belle-sœur que tant de sollicitude me rend plus chère...

“ Si je déjeunais ? Mon frère a tout disposé selon mon vœu. Il serait ridicule, à présent, de faire des cérémonies !

“ Je m'installe au coin du feu dans un fauteuil de Karamanie et je déguste le fameux chocolat qu'accompagnent deux brioches exquisées... Les idées les plus riantes envahissent mon esprit... Comme on est bien dans sa patrie, au foyer de famille qu'égaieront tout à l'heure des visages aimés !... Pour comble de chance, je découvre sur la cheminée une boîte d'excellent tabac et un cahier de papier à cigarettes... La vapeur fine du maryland m'enveloppe bientôt d'un nuage d'azur et, pour attendre avec plus de patience, je romps la bande d'un journal placé, —à mon intention encore,—sur le plateau du déjeuner.

“ Sept heures et demie !... Oh ! oh ! les domestiques en prennent à leur aise !...

“ Mais, soudain, des portes craquent... J'entends le brouhaha du réveil, des voix confuses, un timbre électrique résonne... Enfin, le choc de la porte m'annonce que la bonne est de retour... Puis, dans l'antichambre, des pas légers, une voix de femme appelant :

“—Marie !... Marie !...

“ Quelle jolie voix douce et claire !... La voix de ma belle-sœur, sans doute... Si son plumage ressemble à son ramage, elle doit être charmante, ma belle-sœur !

“—Marie !... Regardez donc !... Qu'est ce que cette valise ?... Et ce bonnet d'astrakan ?... Et... Oh ! ce pardessus !... Quel singulier pardessus !... Il a des brandebourgs !... Quelqu'un est entré ici...

“—Je n'ai vu personne...

“—Je vous dis que quelqu'un est entré en votre absence... Un Polonais probablement... Tous les Polonais ont des brandebourgs... Marie, allez prévenir maman...

“—Tiens ! pensai-je, je ne savais pas que Maurice habitât avec sa belle-mère... Elle s'est peut-être installée chez eux pour quelques jours...

“—Comme je m'étonnais, la porte s'ouvre...

“ Une jolie blonde, en peignoir bleu, entre vivement, s'arrête, pousse un cri, et s'appuie au bahut pour ne pas tomber.

“ Je m'avance un peu confus, mais le sourire aux lèvres, heureux de posséder une belle-sœur si jeune et si gracieuse ; je vais me nommer, quand, tout d'un coup, la jeune femme étend les bras pour me repousser et d'une voix étranglée s'écrie :

“—Maman !... Papa !... Un voleur !

“ J'avoue que cette brusque apostrophe me déconcerta complètement ; je bredouillai je ne sais quoi et je fis un pas en avant.

“—Ne me touchez pas !... Ne me tuez pas !...

“ Dieu m’est témoin que je ne lui voulais aucun mal, à cette blonde aussi effrayée que charmante !... Moi, la tuer ?... Je l’aurais défendue plutôt !... Avais-je donc la mine d’un assassin ?... Hélas ! sans me laisser le temps de formuler mes noms et qualité, elle pâlit, la pauvre, et la voilà qui se trouve mal... J’ai juste le temps de la retenir dans mes bras...”

“ Elle avait un cou très blanc, des cheveux blonds qui sentaient la violette... Un plus hardi l’eût embrassée... Dame ! une belle-sœur !... Je restai coi, saisi d’émotion, d’inquiétude, non sans un vague plaisir...”

“ Mais, soudain, une bonne apparaît et se sauve avec des cris d’orfraie, puis revient suivie d’une dame mûre en peignoir et d’un gros monsieur qui attache ses bretelles...”

“ —Ma fille ! s’écrie la dame...”

“ —Ma fille dans les bras d’un Cosaque ! hurle monsieur... Marie, allez chercher les agents !... Et vous, laissez ma fille, entendez-vous... misérable voleur, assassin !

“ —Mais, monsieur... mais, madame...”

“ La mère se jette sur moi et m’arrache sa fille, qui commence à se ranimer... J’essaie en vain de m’expliquer... Le gros homme se démène et tempête...”

“ —Monsieur, je vous fais toutes mes excuses... Il y a malentendu... Je me nomme Pierre Taxis, élève chancelier à Buda Pesth. .

“ —Canaille !... chevalier d’industrie !... cambrioleur ! clame le maître du logis...”

“ La bonne accourt, tout essouffée, ramenant la concierge, des voisins, deux agents de police... Tout le monde crie à la fois... On raconte que j’ai mangé le déjeuner d’un certain M. Prévalley, fumé son tabac et embrassé sa fille.

“ Je suppose que ce M. Prévalley est le même homme qui me traite si mal...”

“ Enfin, au milieu du vacarme, une voix chère et connue s’élève enfin :

“ —Mais c’est Pierre, mon frère cadet, qui arrive de voyage et qui s’est trompé de porte, le malheureux !...”

“ Attiré par le bruit, mon frère, qui demeure à l’étage au-dessous—le quatrième en réalité, mais compté comme le troisième au-dessus de l’entresol—n’a pas de peine à prouver mon innocence.

“ On comprend enfin que je me suis trompé d’étage.

“ Mais il reste certain que je me suis installé chez des inconnus, que j’ai mangé leur chocolat et fumé leurs cigarettes en me chauffant à leur feu ; quant à leur fille, je ne l’ai pas embrassée,—malheureusement.

“ Le résultat de cette aventure fut que je devins l’ami des bons Prévalley et quelques mois plus tard leur gendre...”

### III

On riait.

Le consul conclut :

—A quoi tient la destinée !... Je n’aurais jamais épousé ma femme si je n’avais oublié l’entresol !

GILBERT DORÉ.

—:o:—

## LA GRANDE SŒUR

Quand j’étais petit, tout petit,  
 Enfantelet courant à peine,  
 Mais le front gai, l’âme serène,  
 Je me souviens que l’on me dit,  
 Première et terrible douleur :  
 “ Ta pauvre mère est morte, et celle  
 Qu’il va falloir aimer comme elle,  
 A sa place, sera ta sœur ”.

Et depuis je m'accoutumai  
 A sentir une autre personne  
 A mes côtés, tendre et très bonne.  
 Comme ma mère je l'airai.  
 Sa main ne quittait pas ma main ;  
 Soumis, je me laissais conduire,  
 Et j'oubliais dans son sourire  
 Ce que c'était qu'être orphelin.

Le soir, entr'ouvrant le rideau,  
 Le rideau blanc de ma couchette,  
 Elle inclinait sa chère tête  
 Pour embrasser mon front pâlot,  
 Et je croyais en m'endormant  
 Sentir quelque chose d'étrange,  
 Le frôlement d'aile d'un ange,—  
 Et je disais “ Merci, maman ! ”

Le temps a fui ; tout est passé,  
 Et mon enfance et ma jeunesse ;  
 Je n'ai plus là, près, la caresse  
 De la sœur qui m'avait bercé....  
 Et le cœur vide désormais,  
 Je suis demeuré solitaire,  
 Sans un ami... sans sœur... sans mère....  
 Sans rien de ceux-là que j'aimais !

Depuis, sur chaque souvenir  
 S'étend comme un long voile d'ombre ;  
 Le cœur serré, le front très sombre,  
 J'ai senti l'oubli m'envahir....  
 Quand, parfois, dans les livres lus,  
 Je vois qu'on parle d'une mère,  
 Froid, sans un pleur sous ma paupière,  
 Je m'arrête : je ne sais plus.

Et si j'entends parler tout bas  
 De l'amour d'une enchanteresse,  
 De la folle et chère tendresse,  
 Je me tais, car je ne sais pas....  
 Mais si j'aperçois une sœur,  
 Un frère qui pleurent ensemble,  
 Je sens quelque chose qui tremble  
 Et qui veut chanter dans mon cœur.

Et quand sur les chemins fleuris.  
 Me voyant passer solitaire,  
 Une bonne âme me dit : “ Frère ! ”  
 Et me plaint, moi je la bénis,  
 Me souvenant du temps parti  
 Où, le front gai, l'âme sereine,  
 Enfantelet courant à peine,  
 J'étais petit,—et tout petit !

# AVIS

LA BONNE LITTÉRATURE FRANÇAISE paraît tous les mois. Chaque numéro contient un beau roman complet.

Prix de l'abonnement par An, « - \$1.00.

Pour s'abonner on n'a qu'à écrire son nom et adresse sur le coupon ci-dessous, dans les espaces ménagés à cet effet, et, après l'avoir découpé, l'envoyer accompagné de la somme d'une piastre à l'adresse indiquée.

---

---

## COUPON D'ABONNEMENT.

---

MM. LEPROHON & LEPROHON, Editeurs,  
1629, rue Notre-Dame, Montréal, Can.  
MESSIEURS,

Je, soussigné, déclare m'abonner à "LA BONNE LITTÉRATURE FRANÇAISE" pour un an, à dater du numéro du mois de.....189 .  
Je vous envoie ci-inclus la somme d'une piastre.

Nom... ..

Rue et numéro.....

Ville.....

N. B.—Ecrivez votre nom et adresse aussi lisiblement que possible.

---

---

## AVIS DES EDITEURS

---

Afin de faire connaître notre publication populaire nous inscrivons pour trois mois d'abonnement toute personne qui découpera le coupon ci-dessous et nous le remettra avec 25 cts.

---

---

## COUPON D'ABONNEMENT D'ESSAI

---

MM. LEPROHON & LEPROHON,  
1629, rue Notre-Dame, Montréal, Can.

Messieurs,

*Ci-inclus je vous envoie 25 cts, veuillez inscrire mon nom pour un abonnement de trois mois, selon votre avis ci-dessus.*

*Commençant avec le numéro du mois.....189*

Nom.....

Adresse.....

Place.....

**LIVRES OFFERTS**

- 1 Amours de Thérèse.
- 2 Amoureux de la Préfète.
- 3 Martyr de l'Amour.
- 4 La Roche qui pleure.
- 5 Le Remords d'un Faussaire.
- 6 Rêves Dorés.
- 7 Drame de l'hôtel Woronoff.
- 8 Les fiançailles de Lorette.
- 10 Le coureur de dot.
- 12 Roman d'une jeune fille pauvre.
- 13 Le roman d'un crime.
- 14 Trahison vaincue par l'amour.
- 15 La vengeance du fiancé.
- 17 Les deux Jeanne.
- 18 Misérable faussaire.
- 19 Le martyr d'une mère.
- 20 La charmeuse.
- 21 Le vengeur.
- 22 Mèche d'or.
- 23 Le secret des orphelins
- 24 Mystère d'un puits.
- 25 Un drame à Trouville.
- 26 La belle hôtesse
- 27 Fille du révolutionnaire.
- 28 Roi de Paris.
- 29 Incendiaire.
- 30 Le boulet d'or.
- 31 Haine de village.
- 32 La gouvernante.
- 33 Tigresse des Palmiers.
- 34 La maison close.
- 35 La veuve ambitieuse.
- 36 La belle Tiennette
- 37 Le poison mystérieux.
- 38 Le sacrifice de Simone.
- 39 Roman d'un enfant trouvé.
- 40 Soma.
- 41 Le charlatan.
- 42 Le bracelet de corail.
- 43 L'héritage de Jean Séguin.
- 44 Le crime de l'âcul.

**COUPON DE PRIME****A Nos Lecteurs,**

Détachez ce coupon et remettez-le avec 25 cts pour 3 volumes au choix parmi les livres nommés sur la liste, ou 13 pour \$1, au bureau de

**LEPROHON & LEPROHON,**

LIBRAIRES-EDITEURS,

**1629, Rue Notre-Dame, - MONTREAL, Can.**

et vous recevrez promptement les numéros demandés, franco par la poste. Ecrivez vos nom et adresse très lisiblement, et désignez les ouvrages désirés par numéro seulement.

Nom .....

Adresse .....

Ouvrages désirés, Nos .....

**LIVRES A 15 CENTS****LIVRES OFFERTS**

- 1 Le roi des voleurs
- 2 Mon oncle et mon curé.
- 3 Dr Rameau.
- 4 Jeanne de Mercœur.
- 5 Toujours à toi.
- 6 Une rencontre.
- 7 L'épouse enchaînée.
- 8 Prima Vera.
- 9 Roman d'un jeune homme pauvre.
- 10 Le million du père Raclot.
- 11 Un crime mystérieux.
- 12 L'affaire Demers.
- 13 Plaidoyer Desmarais, affaire Demers.
- 14 Femme du fusillé.
- 15 Le péché de Madeleine.
- 16 Ma belle-mère.

**COUPON DE PRIME****A Nos Lecteurs,**

Détachez ce coupon et remettez-le avec 25 cts pour 2 volumes au choix parmi les livres nommés sur la liste, ou 9 pour \$1, au bureau de

**LEPROHON & LEPROHON,**

LIBRAIRES-EDITEURS,

**1629, Rue Notre-Dame, - MONTREAL, Can.**

et vous recevrez promptement les numéros demandés, franco par la poste. Ecrivez vos nom et adresse très lisiblement, et désignez les ouvrages désirés par numéro seulement.

Nom .....

Adresse .....

Ouvrages désirés, Nos .....

# CATARRHE **NAZOL** Rhume de Cerveau

Cette admirable préparation, formulée par un spécialiste éminent, guérit en peu de temps le

## Rhume de Cerveau, le Catarrhe Nasal et autres Affections du Nez et de la Gorge

Dans notre climat, au moins huit personnes sur dix souffrent plus ou moins du rhume de cerveau, qui, quand il est négligé, se transforme en catarrhe nasal et autres maladies de la gorge et des poumons.

Le Catarrhe est une maladie des plus désagréables et des plus dangereuses, il cause des maux de tête, perte du goût et de l'odorat, sensation de pesanteur dans les oreilles, bourdonnements, surdité partielle, et très souvent engendre la Consommation. La statistique prouve que des milliers de personnes qui meurent chaque année de consommation, au moins une moitié ont contracté cette terrible maladie en négligeant un simple rhume de cerveau. Dans tous les cas, même quand un rhume de cerveau n'engendre pas le catarrhe ou la consommation, il rend la vie insupportable et finit souvent par causer cette dégoûtante maladie connue sous le nom de Punaisie (odeur infecte du nez).

LE NAZOL soulage instantanément et guérit toujours. —

— PRÉPARÉ PAR —

**J. E. W. LECOURES, Pharmacien,**

Coin des Rues Craig et Bonsecours, MONTREAL.

Envoyé par le retour de la malle sur réception de 25c. en timbres.

---

**A. SCOTT & CIE**

**HORLOGERS & BIJOUTIERS**

**OPTICIENS** —

**1543 Rue Ste-Catherine. & MONTREAL, Can.**

---

**SPECIALITE**

**Bijoux faits à Ordre et Réparations de tous Genres**

**A des Prix Raisonables.**

**UNE VISITE AU MAGASIN EST RESPECTUEUSEMENT SOLLICITEE**

---

On se charge de réparations de Bijouteries et Montres pour les personnes en dehors de la ville. Envoyez les articles par poste ou express et faites enregistrer les objets envoyés





# UN BIENFAIT pour le BEAU SEXE !

Poitrine parfaite par les **POUDRES ORIENTALES**, les seules qui assurent en trois mois et sans nuire à la santé, le développement des formes de la poitrine chez les femmes.

**Une Boite, avec Notice, \$1.00**

**Six Boites, \$5.00.**

En vente dans toutes les pharmacies de première classe. Dépôt général de la puissance :

## L. A. BERNARD

1882 RUE STE-CATHERINE MONTREAL.

TELEPHONE BELL 6513 .....

.....TELEPHONE BELL 6513

---

### VIENT DE PARAITRE

## Le Superbe Feuilleton du Celebre Auteur

*FORTUNÉ DU BOISGOBEY*

# LE TRESOR DU CAPITAINE

---

Récit mouvementé des recherches faites par un homme juste et bon pour retrouver l'héritière des millions de son ami, un ancien capitaine, soupçonné d'avoir été corsaire dans son temps. Les personnages sont rigoureusement vrais. Tour à tour des scènes pathétiques, sérieuses ou gaies se déroulent devant le lecteur qui devient de plus en plus intéressé, à mesure qu'il avance dans sa lecture.

---

UN FORT VOLUME DE 240 PAGES

---

En Vente Chez Tous les Libraires pour la Modique Somme de **25c**

ET CHEZ LES ÉDITEURS

## LEPROHON & LEPROHON

Libraires, 1629 Rue Notre-Dame, Montreal, Canada.

Qui l'enverront franco à toute adresse sur réception du prix indiqué.